

BIBLIOTHÈQUE

DE

LA JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

Collection. — Format in-12, 1re Série (6 gravures).

35 VOLUMES DANS LA COLLECTION.

Auguste et Thérèse, ou le Retour à la Foi, par Mme Tarbé des Sablons, 1 v.
Blanche de Savenay, par Mlle L. B., 1 vol.
Charles V, roi de France (histoire de), par J.-J.-E. Roy, 1 vol.
Charles VIII, roi de France (histoire de), par M. Todière, 1 vol.
Châtelaines de Roussillon (les), ou le Quercy au XVIe siècle, par Mme de la R.
Conquête de l'Espagne par les Arabes (histoire de la), par M. de Marlès, 1 v.
Deux Créoles (les), ou l'Entraînement de l'exemple, par Mme J. Saunders, 1 v.
Dévouement fraternel (le), par Mme Woillez, 1 vol.
Duchesse-Anne (la), histoire d'une frégate, 1 vol.
Edma et Marguerite, ou les Ruines de Châtillon d'Azergues, par Mme Woillez.
Édouard de Termont, ou Providence et Repentir, par Mme Louise de R***, 1 v.
Famille Dorival (la), ou l'Influence du bon exemple par T. Menard, 1 vol.
Fille de l'Émigré (la), par M. d'Epagny, épisode de la Restauration, 1 vol.
Fille du Maçon (la), suivie de Simple histoire d'une famille, par Mlle É. Moreau.
France (la) au XIIe siècle, par J.-J.-E. Roy, 1 vol.
Hélène de Séran, 1 vol.
Histoire d'Espagne, par le comte Victor du Hamel, 1 vol.
Jacques Cœur, par M. Cordellier-Delanoue, 1 vol.
Jeune Marin (le), ou l'Education maternelle, par Mme Claire Guermante, 1 v.
Julienne, ou la Servante de Dieu, par M. le vicomte Walsh, 1 vol.
Louis XIII et Richelieu, par M. Todière, 1 vol.
Marguerite Robert, par Mme Tullie Moneuse, 1 vol.
Mathilde et Gabrielle, ou les Bienfaits d'une Éducation chrét. par Mme Guermante.
Nouveaux Souvenirs d'une Mère de famille, par Mme Woillez, 1 vol.
Pierre-le-Grand, par M. Dubois, professeur de l'Université, 1 vol.
Récits et souvenirs d'un voyage en Orient, par Baptistin Poujoulat, 1 vol.
René d'Anjou, par M. Cordellier-Delanoue, 1 vol.
Robert, ou le Souvenir d'une Mère, par Mme C. G., 1 vol.
Robinson Suisse, ou histoire d'une famille suisse naufragée, 2 vol.
Simon le Polletais, esquisses de mœurs maritimes, par H. de Chavannes, 1 v.
Souvenirs de la vieille France, par Alfred Driou, 1 vol.
Templiers (histoire des), par M. J.-J.-E. Roy, 1 vol.
Trois Frères Écossais (les), par M. l'abbé Duchaine, 1 vol.
Une première année dans le monde, Journal d'une élève des Dames du Sacré-Cœur, publié par M. l'abbé Th. B***, 1 vol.

Collection. — Format in-12, 2e Série (4 gravures).

68 VOLUMES DANS LA COLLECTION.

Abrégé de tous les Voyages autour du monde, par E. Garnier, 2 vol.
Agnès de Lauvens, par L. Veuillot, 2 vol.
Aline et Marie, ou les jeunes Parisiennes en Suisse, 1 vol.
Amalia, ou l'orpheline de Sienne, par M. Doublet, 1 vol.
Amélie, par Mme Laure Bernier, 1 vol.
Anna, ou les épreuves de la piété filiale, par M. de Marlès, 1 vol.
Artisans célèbres (les), par M. Valentin, 1 vol.
Aurélie, ou le monde et la piété, par M. d'Exauvillez, 1 vol.
Aventures de Robinson Crusoé, traduits de Daniel de Foé, 2 vol.
Aventures et conquêtes de Fernand Cortez au Mexique, par Henri Lebrun, 1 v.
Bossuet (histoire de), évêque de Meaux, par M. Roy, 1 vol.
Charlemagne et son siècle, par M. Roy, 1 vol.
Charles-Quint (histoire de), d'après Robertson, 1 vol.
Chevalerie (histoire de la), par M. Roy, 1 vol.
Chevaliers de Malte (histoire des), d'après l'abbé de Vertot, 1 vol.
Chronique de Grégoire de Tours sur l'histoire de France, par M. Roy, 1 vol.
Conquête de Grenade, d'après Washington Irving, par Adrien Lemercier, 1 v.
Conquête du Pérou par Pizarre, 1 vol.
Croisades (histoire abrégée des), par F. Valentin, 1 vol.
Curé de campagne (le), par M. Stephen de la Madelaine, 1 vol.
Derniers jours de Pompeï (les), imité de Bulwer, par Adrien Lemercier, 1 v.

Ernestine, ou les charmes de la vertu, par Mme Césarie Farrenc, 1 vol.
Esquisses entomologiques, par M. l'abbé J.-J. Bourassé, 1 vol.
Fénelon (histoire de), archevêque de Cambray, par M. Roy, 1 vol.
Ferréol, ou les passions vaincues par la religion, par Théophile Menard, 1 v.
Firmin, ou le jeune voyageur en Égypte, par M. de Marlès, 1 vol.
Frère et la Sœur (le), par Mme Woillez, 1 vol.
Gatienne, ou courage d'une jeune fille, par M. l'abbé Pinard, 1 vol.
Gerson, par M. Ernest Fouinet, 1 vol.
Gilbert, ou le poëte malheureux, par M. l'abbé Pinard, 1 vol.
Gustave, ou le jeune voyageur en Espagne, par M. de Marlès, 1 vol.
Histoire et description du Japon, d'après Charlevoix, 1 vol.
Histoire naturelle des animaux les plus remarquables, 1 vol.
Histoire naturelle des oiseaux, par M. l'abbé J.-J. Bourassé, 1 vol.
Incas (les), par Marmontel, édition revue et purgée avec soin 1 vol.
Jeanne d'Arc (histoire de), par M. Roy, 1 vol.
Jeune Tambour (le), ou les deux amis, par Mme Woillez, 1 vol.
Jeunes Ouvrières (les), par Mme Woillez, 1 vol.
Joseph, par Bitaubé, édition revue et purgée avec soin, 1 vol.
Laure et Anna, par Mlle Fanny de V., 1 vol.
Leontine et Marie, par Mme Woillez, 1 vol.
Lettres sur l'Italie, par Dupaty, édition revue et purgée avec soin, 1 vol.
Louis XI (histoire de), par M. Roy, 1 vol.
Marie, ou l'ange de la terre, par Mlle Fanny de V., 1 vol.
Marie Stuart (histoire de), par M. de Marlès, continuateur de Lingard, 1 vol.
Mes prisons, ou mémoires de Silvio Pellico, traduction nouvelle, 1 vol.
Monde souterrain (le), par M. de Longchêne, 1 vol.
Naufragés au Spitzberg (les), ou les salutaires effets de la confiance en Dieu, 1 v.
Orpheline de Moscou (l'), ou la jeune institutrice, par Mme Woillez, 1 vol.
Paul, ou les dangers d'un caractère faible, par M. l'abbé Guérinet, 1 vol.
Paul et Virginie, suivi de la Chaumière indienne, édition revue, 1 vol.
Peintres célèbres (les), par Valentin, 1 vol.
Récits du château (les), par M. d'Exauvillez, 1 vol.
Rose et Joséphine, nouvelle historique (1812-1815), par Mme M. G. E***, 1 v.
Salle d'asile au bord de la mer (la), par Ernest Fouinet, 1 vol.
Séphora, épisode de l'histoire des Juifs, par Ad. Lemercier, 1 vol.
Trois mois de vacances, par Mme N. Souvestre, 1 vol.
Venise (histoire de), par Valentin, 1 vol.
Voyages au pôle-nord (1380-1833), par Henri Lebrun, 1 vol.
Voyages dans l'Asie méridionale, par E. Garnier, 1 vol.
Voyages en Abyssinie et en Nubie, recueillis et mis en ordre par H. Lebrun, 1 v.
Voyages en Perse, par E. Garnier, 1 vol.
Voyages et aventures de Lapérouse, par Valentin, 1 vol.
Voyages et découvertes dans l'Afrique, par Henri Lebrun, 1 vol.
Voyages et découvertes des compagnons de Colomb, par Henri Lebrun, 1 vol.

Collection. — Format in 18 (1 gravure).

112 VOLUMES DANS LA COLLECTION (CHAQUE OUVRAGE EN 1 VOLUME).

Abrégé de l'histoire de l'Ancien Testament, traduit de Schmid.
Abrégé de l'histoire du Nouveau Testament, traduit de Schmid.
Agnès, traduit de Schmid.
Albertine, par L. F.
Alexis, ou le jeune artiste.
Anatole, par M. Logeais.
André, par Mme Farrenc.
Annette, suivie de Béatrice, par L. F.
Antonio, par Pierre Marcel.
Auguste, par Pierre Marcel.
Augustin, ou le triomphe de la foi catholique.
Bague trouvée (la), traduit de Schmid.
Barque du pêcheur (la), par L. F.
Bastien, par Mme C. Farrenc.
Benjamin, ou l'élève des Frères des écoles chrétiennes, par M. Logeais.
Bernard et Armand, ou les ouvriers chrétiens.
Braconniers (les), ou les dangereux effets de la colère.
Bramines (les), par Ad. Lemercier.
Caroline, par Mme M. G. E.
Cécilia, par Mme Ménard.
Cent petits contes pour les enfants, traduits de Schmid.
Chartreuse (la), traduit de Schmid.
Chaumière irlandaise (la), par L. F.

Clotilde, ou l'élève des Sœurs, par M. l'abbé Juchereau.
Colporteur au village (le), par M. l'abbé Pinard.
Conteur allemand (le petit).
Croix de bois (la), traduit de Schmid
Croix au bord du chemin (la), par Mme Menard.
Deux Ambroise (les), par A. N.
Deux frères (les), ou le vrai et le faux bonheur, par Adrien Lemercier.
Duval, histoire racontée par un Curé de village à ses élèves.
École du Hameau (l'), ou l'élève du bon pasteur, par Mme C. Farrenc
Édouard ou l'enfant gâté, par M. l'abbé Guérinet.
Élisabeth, ou la charité du pauvre récompensée, par M. d'Exauvillez
Émigrants au Brésil (les), par L. F.
Emma, par M. l'abbé Guerinet
Enfant de Chœur (l'), par Mlle C. M.
Enfants vertueux (les), par P. Marcel.
Ermite mystérieux (l'), par Adrien Lemercier
Étienne, ou le prix de vertu, par P. Marcel.
Eustache, traduit de Schmid.
Famille africaine (la), ou l'esclave convertie.
Famille chrétienne (la), tr. de Schmid.
Famille Sismond (la), ou la piété éprouvée et récompensée.
Félix, ou la vengeance du chrétien.
Fernando, traduit de Schmid
Fête de saint Nicolas (la), par L. F.
Florestine, ou religion dans l'infortune, par M. Logeais.
Frédéric, ou l'ermite du mont Atlas.
Fridolin (le bon) et le méchant Thierry, traduit de Schmid.
Fridoline (la bonne), tr. de l'allemand.
Geneviève, traduit de Schmid.
Gondicar, ou l'amour du chrétien.
Guirlande de houblon (la), traduit de Schmid.
Gustave et Eugène, par Mme C. Farrenc.
Henri (le jeune), traduit de Schmid.
Henri et Marie, ou les orphelins.
Honorine, par A. N.
Hubert, ou les suites funestes de la paresse et de l'indocilité, par E. N
Itha, comtesse de Toggenbourg, traduit de Schmid.
James, ou le pécheur ramené à la religion par l'adversité, par M. E. W
Jénoseph, ou vertu, jeunesse et adversité, par M. Logeais.
Joseph et Isidore, par Pierre Marcel.
La jeune Marie, par M. l'abbé B.
Laure, la jeune émigrée, par Mme M. G.
L'Orphelin des Alpes, par Mme Celarier.
Léon, ou le choix d'un ami, par M. L.
Louis, le petit émigré, tr. de Schmid.
Louise et Elisabeth, par Pierre Marcel.
Lydia, ou la jeune Grecque.
Maître d'école de Montigny (le), par E. F.
Maria, ou confiance en Dieu, par A. D.
Marie, ou la corbeille de fleurs, traduit de Schmid.
Marthe, ou la sœur hospitalière, par M. l'abbé Juchereau.
Mélanie et Lucette, ou les avantages de l'éducation religieuse.
Michel et Bruno, par Mme C. Farrenc.
Mouton (le petit), suivi du Ver luisant.
Nouveaux petits contes, tr. de Schmid.
Œufs de Pâques (les), suivis de Théodora, traduit de Schmid.
Paul et Georges, par L. F.
Petite Chapelle (la), par Mlle É. Voïart.
Petite mendiante (la), par P. M.
Pierre Cœur, suivi de Louis et Georges.
René, ou la charité récompensée, par P. T.
Rose de Tannebourg, traduit de Schmid.
Rosier (le), suivi de la Mouche, traduit de Schmid.
Rossignol (le), suivi des Deux Frères, traduit de Schmid.
Rudolphe, par P. Marcel.
Sept nouveaux contes, tr. de Schmid.
Serin (le), suivi de la Chapelle de la forêt, traduit de Schmid.
Sœur Léocadie.
Soirées romaines, traduit de l'italien.
Solitaire du mont Carmel (le), par Adrien Lemercier.
Sophie, ou les bienfaits de la Providence.
Théobald, ou l'enfant charitable.
Théophile, le petit ermite, tr. de Sch.
Tilleul (le), ou l'oubli des injures.
Vallée d'Alméria (la), par E. W.
Veille de Noël (la), traduit de Schmid.
Wilfrid, par Ad. Lemercier.

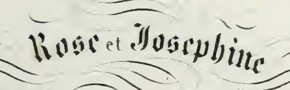
VOLUMES EN GROS CARACTÈRES.

Ballon (le), par C. G.
Cadeaux de Noël (les), par Mme C. G.
Douze Contes pour l'Enfance.
Enfants au bord de la mer (les).
Fausses Perles (les), par C. G.
Ferme brûlée (la), par C. G.
Histoire d'une Mère, par Andersen.
Jardin Merveilleux (le) par Mme C. G.
Louis, par Mme C. F.
Ludovic le Tricheur, par C. G.
Nid de Perdrix (le), par C. G.
Singe (le) et le Somnambule, p. Mme C.G.

Tours. — Imp. Mame.



Mieux vaut une laide figure avec une belle âme que le plus beau visage avec un mauvais cœur.



Rose et Josephine

Nouvelle historique

1812 1815

Dédiée aux Jeunes Personnes

Par Mme M. G. E***



Vous n'êtes point habituée a mendier

Tours

Ad. Mame & Cie

EDITEURS

ROSE

ET

JOSÉPHINE

NOUVELLE HISTORIQUE

1812-1815

DÉDIÉE AUX JEUNES PERSONNES

PAR Mme M.-G. E***

Auteur de Laure ou la Jeune Émigrée.

7e ÉDITION



TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

1851

ROSE

ET

JOSÉPHINE.

Fils d'un simple bourgeois de Paris, et satisfait du modeste héritage de ses vertueux parents, M. Delmans entrait dans sa vingt-troisième année, lorsque madame Duport, la meilleure amie de sa mère, lui fit épouser une orpheline très-belle et très-noble, mais entièrement ruinée, qu'elle avait recueillie chez elle l'année précédente. Cette orpheline s'appelait Louise de Grand-Castel.

Louise était fière de sa beauté et surtout de sa haute noblesse ; ce ne fut qu'en gémissant qu'elle consentit à donner sa main à un roturier ; elle dut pourtant s'y résigner, car madame Duport, veuve d'un riche négociant du Havre, se préparait à faire un voyage aux États-Unis d'Amérique pour tâcher de recouvrer de fortes

sommes dues à son mari ; et, après le départ de cette dame, Louise, qui ne possédait que des talents frivoles, serait infailliblement retombée dans la profonde misère d'où sa bienfaitrice l'avait tirée, si elle s'était obstinée à refuser cet hymen.

M. Delmans avait une taille avantageuse, de la grâce et de l'esprit, un caractère doux, loyal et généreux, des manières très-agréables ; il jouissait d'une honnête aisance ; et une jeune personne, moins pauvre, mais plus raisonnable que Louise, aurait pu s'estimer heureuse de trouver un semblable époux ; mais il avait le teint un peu brun et le visage légèrement marqué de la petite vérole. Or mademoiselle de Grand Castel, qui, comme beaucoup d'autres jeunes folles, avait longtemps d'avance arrangé toute sa destinée dans sa tête, s'était toujours promis un mari au teint de lis et de rose. M. Delmans avait les cheveux et les yeux très-noirs, et mademoiselle de Grand-Castel, qui était fort brune elle-même, n'entendait épouser que des cheveux blond-cendré et de grands yeux bleus taillés en amande. D'ailleurs il n'était pas assez riche, et, pour comble de disgrâce, il n'était pas noble, et il osait le dire à tout venant ! Aussi Louise se regarda-t-elle comme la

plus malheureuse des victimes de l'injustice du sort. Être si noble et si belle, et se voir contrainte à se mésallier! Accepter pour époux le fils d'un petit bourgeois sans fortune, et qui encore n'avait ni les yeux bleus ni les cheveux blond-cendré! quel affreux malheur! quelle désolation! Louise pensa d'abord qu'elle en mourrait de désespoir.

Quelque soin qu'elle prît de dissimuler des pensées si blessantes pour son époux, il ne tarda pas à la deviner. Pourtant il lui pardonna cet excès de folie et d'ingratitude, et redoubla de tendresse et de prévenances, afin de gagner son affection et de l'amener à des idées plus sages, si la chose était possible. Il ne put y réussir. Alors un chagrin amer s'empara de son âme; il se détacha insensiblement d'une femme qui ne savait apprécier ni ses qualités estimables ni sa conduite généreuse envers elle, et il résolut de s'éloigner de sa maison, où il n'espérait plus trouver le bonhour. Bientôt une occasion se présenta, il la saisit avec empressement.

Une loi rendue par la Convention, le 13 août 1793, appela aux armes tous les Français de dix-huit à vingt-cinq ans; cette réquisition, dite *permanente*, reçut aussi le nom de *levée*

en masse. M. Delmans n'avait pas encore tout à fait vingt-cinq ans accomplis. La loi l'atteignit donc ; quand bien même il aurait voulu rester dans ses foyers, on l'en eût arraché de force; mais aux motifs particuliers qui l'engageaient à fuir une épouse injuste et insensée, se joignait l'ardeur belliqueuse dont il était animé, et qui poussait aux frontières toute la jeunesse française. Paris fournit soixante bataillons en trois jours.

Une année auparavant, Louise lui avait donné une fille. Il ne prit qu'une faible somme, et laissa tout ce qu'il possédait à sa femme et à son enfant.

A cette périlleuse époque, où il s'agissait d'exalter au plus haut degré l'enthousiasme guerrier, on permit aux nouveaux soldats, appelés *volontaires*, d'élire eux-mêmes leurs officiers et de les prendre parmi eux. Delmans fut ainsi nommé chef de son bataillon. Dès la première campagne il se fit distinguer par son intelligence, son courage et la bonne tenue de sa troupe; il fut cité honorablement dans les ordres du jour et dans les rapports adressés par les généraux au gouvernement, qui lui accorda bientôt le grade d'adjudant général, et, peu après, celui de général de brigade.

Les exploits et l'avancement rapide de son mari flattaient la vanité de Louise. « Cependant, se disait-elle, cela ne lui confère pas la noblesse ! il n'est et ne sera jamais qu'un officier de fortune, un soldat parvenu ! et puis ces vilains yeux noirs ! Ah ! que je suis malheureuse ! et ma pauvre petite Joséphine, la voilà comme moi dégradée de noblesse ; elle ne pourra épouser qu'un homme de rien, un misérable roturier. Quels reproches accablants elle m'adressera, quand elle sera parvenue à l'âge de raison et qu'elle comprendra tout le tort que je lui ai fait en me mésalliant ! »

Louise éleva sa fille comme on l'avait élevée elle-même, et lui transmit tous ses défauts, surtout son orgueil. La guerre continuant sans cesse ; M. Delmans avait beaucoup de peine à obtenir de temps en temps des congés très-courts, et ne faisait dans sa famille que de rares apparitions. C'était assez pour découvrir les vices de l'éducation de sa fille, mais non pour y remédier ; et, rappelé par un devoir impérieux, il partait avec la douleur d'avoir vu le mal et de n'y avoir pu mettre un terme. En vain il donnait à sa femme les meilleurs conseils ; à l'air dont elle les recevait, il comprenait qu'elle était résolue à ne pas les suivre. Aussi

Joséphine en grandissant devint-elle fière de sa beauté naissante et de la noblesse de sa mère, dont elle parlait à tout propos, et du haut emploi de son père, qui, à l'avénement de l'empereur Napoléon, obtint presque en même temps le grade de général de division, le titre de comte et le brevet de grand-officier de la Légion d'honneur. Ainsi M. Delmans était devenu noble. Ce fut pour sa femme une légère consolation, quoique dans son opinion la nouvelle noblesse fût bien au-dessous de l'ancienne.

Comme l'orgueil dessèche l'âme et fausse l'esprit, bientôt Joséphine se montra aussi égoïste que vaine. Elle n'aimait qu'elle, elle seule, et si parfois elle paraissait accorder un peu d'affection à quelque autre personne, c'était en considération d'elle-même, et uniquement parce que cette personne flattait ses défauts ou encensait sa beauté; encore cette affection n'avait-elle que la durée d'un caprice.

D'habiles maîtresses, chèrement payées, venaient donner des leçons à Joséphine; mais elle n'en profitait nullement. A peine daignait-elle les écouter, et elle ne travaillait point en leur absence. La grammaire lui semblait trop insipide, l'histoire ne lui présentait aucun attrait, non plus que la géographie, car, disait-

elle, je n'ai nul besoin d'apprendre ce qu'on faisait autrefois dans les diverses contrées du globe, ni la situation, la population, les productions d'une foule de pays où je n'irai jamais. Si par hasard j'y allais, le postillon qui conduirait ma voiture saurait bien trouver le chemin. Le dessin, la musique surtout lui auraient plu ; mais que de temps et de peines il aurait fallu perdre à étudier tout cela ! Sa mère, qui autrefois avait raisonné de même, trouvait qu'elle n'avait pas tout à fait tort, et lui permettait de négliger tout, excepté la danse, parce que, disait Louise, la danse donne de l'aplomb et de la grâce, et que la grâce remplace ou augmente la beauté. D'ailleurs Joséphine trouvait cet exercice de son goût. Elle ne savait donc rien que lire, écrire et danser, lorsqu'en 1804 son père la plaça dans le pensionnat impérial d'Écouen, spécialement créé par Napoléon pour les filles des grands fonctionnaires de l'empire et des principaux officiers de la Légion d'honneur. Elle avait alors douze ans accomplis.

Joséphine se crut perdue quand elle apprit qu'elle allait se séparer de sa mère. Elle donna les signes du plus violent chagrin, et Louise, ignorant que, par une juste punition du Ciel, les

enfants gâtés sont ingrats et n'aiment pas ou du moins aiment fort peu leurs parents, s'imagina que sa fille l'aimait autant qu'elle la chérissait elle-même. Elle se figura que Joséphine, privée des soins maternels, ne ferait que languir et cesserait bientôt de vivre. Elle résolut donc de s'opposer à son départ. Elle céda pourtant, non pas aux bonnes raisons que lui exposa son mari, mais à une considération bien plus puissante à ses yeux : l'empereur voyait avec plaisir les premiers personnages de la nouvelle et de l'ancienne noblesse solliciter l'admission de leurs filles à l'institution d'Écouen. Des maréchaux y plaçaient les leurs ; c'était même pour ces jeunes personnes un moyen assuré de faire un brillant mariage, quand leurs pères avaient le bonheur d'obtenir les bonnes grâces du chef de l'État. Or M. Delmans était l'un des généraux auxquels Napoléon témoignait le plus d'affection et d'estime.

Ainsi persuadée, Louise s'efforça de persuader sa fille à son tour. Elle y parvint non sans peine. Joséphine obtint encore quelques semaines de répit, ensuite sa mère la conduisit au pensionnat.

Joséphine était la paresse même ; la seule idée du moindre travail la faisait frémir ; et elle se

désolait en pensant qu'elle ne trouverait pas dans ses nouvelles institutrices la molle indulgence de sa mère. Si douces que fussent les punitions en usage à cette école, être punie lui semblait une humiliation insupportable ; d'un autre côté, travailler lui paraissait bien dur et presque aussi humiliant : une demoiselle comme elle avait-elle besoin de savoir tout ce qu'on allait lui faire apprendre ! Elle chercha donc quelque moyen de se soustraire à la fois au travail et au châtiment.

Enfant gâtée d'une mère sans raison, Joséphine avait presque toujours refusé les aliments sains pour se gorger de friandises ; aussi était-elle excessivement délicate et sujette à de fréquents malaises, résultats nécessaires du délabrement de son estomac. Elle profita de cette circonstance avec une coupable adresse : ajoutant à ses indispositions réelles des indispositions simulées, et feignant un défaut d'intelligence et de mémoire qui l'empêchait de comprendre et retenir les leçons et les explications qu'on lui donnait, elle parvint à faire croire qu'elle était incapable d'une application sérieuse et soutenue ; on s'accoutuma à sa nonchalance qu'on regarda comme l'effet de sa mauvaise santé ; et, sans l'abandonner tout à

fait à elle-même, on se montra fort indulgent sur la manière dont elle s'acquittait de ses devoirs.

Cependant cette indulgence ne s'étendait pas jusqu'à la nourriture. Bien entendu et bien réglé, le régime du pensionnat était fait pour fortifier l'estomac et développer les forces physiques des jeunes élèves. D'abord il révolta le goût déjà blasé de Joséphine. Elle prit en haine le réfectoire autant que la classe, et se prétendit malade. On la conduisit à l'infirmerie, où elle espérait se faire donner, comme chez sa mère, toutes les friandises dont elle aurait envie; elle comptait aussi jouer toute la journée avec les autres élèves qu'elle pensait n'avoir que des maladies feintes comme la sienne. Elle se trompa dans ses calculs. On lui fit garder le lit, et le médecin, connaissant à son pouls qu'elle n'était nullement indisposée, mais feignant d'être la dupe de sa ruse, ordonna la diète la plus sévère. « Dès qu'elle aura faim, dit-il, ce sera un signe certain de guérison complète, il faudra sur-le-champ lui donner la nourriture du réfectoire et la ramener en classe. » Quand elle vit qu'on suivait à la lettre l'ordonnance du docteur, elle craignit d'être devinée; néanmoins elle voulut s'obstiner à rester dans l'infirmerie pour dé-

tourner les soupçons; mais bientôt la faim la contraignit d'en sortir, et elle ne fut plus tentée d'y retourner. Force lui fut alors de se contenter de la nourriture de la maison. D'abord cette nourriture simple et saine la fatigua un peu, puis la fortifia bientôt; elle perdit par degrés la pâleur de son teint, se joues se colorèrent, sa taille se développa, elle devint une très-belle personne. Malheureusement les améliorations se bornèrent au physique, le moral resta ce qu'il était, et lorsqu'à dix-huit ans, en 1811, elle sortit du pensionnat pour se marier, elle conservait encore tous les défauts et presque toute l'ignorance qu'elle avait en y entrant. C'était toujours la même indolence, le même égoïsme et le même orgueil. Seulement elle avait de plus des vices honteux : l'envie et la dissimulation.

Quoique la discipline de la maison fût assez sévère, les plus étourdies de ces jeunes filles se permettaient parfois des espiègleries et de petites méchancetés. En ces occasions, Joséphine perdait sa nonchalance ; presque toujours c'était elle qui mettait les autres en train, et elle avait l'art perfide d'exciter le désordre sans qu'on pût la soupçonner d'y avoir pris la moindre part.

A cette époque il y avait à l'école une maîtresse de dessin universellement aimée pour sa douceur et sa bienveillance. Elle joignait à un grand talent d'artiste un talent plus précieux encore, celui de bien enseigner, et, à ses manières distinguées sans affectation, plusieurs personnes croyaient reconnaître qu'elle était née dans un rang bien supérieur à celui qu'elle occupait. Mais elle paraissait résolue à garder le secret sur le passé, et, la discrétion ne permettant pas de la presser davantage, on s'en tenait à de vagues conjectures. Les autres employées de la maison et les élèves ne voyaient en elle qu'une maîtresse ordinaire, une femme très-bonne, très-patiente, très-indulgente pour tout le monde, surtout pour les jeunes personnes sages, appliquées et dociles, et l'on rendait pleinement justice à son mérite et à son caractère.

Madame Lafosse (c'est son nom) était entrée au pensionnat en 1804, quelques mois avant l'arrivée de Joséphine; elle se trouvait heureuse dans la modeste position où il avait plu au Ciel de la placer. Veuve et sans fortune, elle avait sollicité et obtenu l'autorisation de faire suivre tous les cours à sa fille, alors âgée de onze ans, et nommée Rose. Rose montrait déjà le germe

de toutes les bonnes qualités de sa mère : malheureusement elle était laide, la petite vérole l'avait presque défigurée, et son nom allait fort mal avec ses traits grossis et les coutures de son visage. Cependant elle était si bonne, si aimante et si serviable, que ses jeunes compagnes, dont plusieurs étaient fort belles, saisissaient toutes les occasions de lui témoigner une affection particulière. Joséphine fut la seule qui se permît de la railler sur sa laideur, et elle poussait si loin ses remarques et ses plaisanteries offensantes, que plus d'une fois elle fit verser des larmes à la pauvre Rose; alors Joséphine s'admirait elle-même; prenant la méchanceté pour de l'esprit, elle se croyait la personne la plus spirituelle du monde, parce qu'elle avait désolé la plus timide, la plus douce de ses compagnes ; et, suivant elle, il n'y avait pas grand mal à faire pleurer Rose, puisque Rose, admise à l'école par charité, pour ainsi dire, était *une fille de rien*. Joséphine avait pris de sa mère cette expression dédaigneuse, et, comme sa mère, l'appliquait à quiconque avait le malheur de n'être pas noble.

Un jour, madame Lafosse, arrivant à sa classe, trouva sa fille en larmes, et voulut en savoir la cause. Rose obéissait toujours à sa mère, et

jamais le moindre mensonge n'avait souillé ses lèvres ; elle avoua donc que Joséphine venait de la persifler impitoyablement.

« Que cela ne t'afflige pas, ma fille, répondit la sage mère ; mieux vaut une laide figure avec une belle âme et un bon caractère, que le plus beau visage avec un mauvais cœur. Lorsque mademoiselle de Grand-Castel réfléchira sur sa conduite envers toi, qui ne lui as jamais fait aucun mal ni rien dit de désagréable, elle en sera fâchée, j'en suis sûre, et comprendra combien il est injuste et honteux de mortifier quelqu'un en lui reprochant un défaut physique. L'esprit railleur, qui consiste à piquer, à blesser un individu souvent estimable, pour faire rire des étourdis ou des êtres sans pitié, est l'esprit des sots, des gens mal élevés ou des méchants. Quant à toi, ma fille, je m'étonne du peu de raison que tu as montré en cette circonstance ; ton miroir t'a dit, et je t'ai répété souvent que tu étais laide ; que t'importe donc que mademoiselle de Grand-Castel te le répète après ta mère ! Loin d'en être fâchée, tu devrais l'en remercier ; c'est un utile avertissement qu'elle te donne. Il est bon que l'on te rappelle sans cesse ta laideur, tu n'en sentiras que mieux la nécessité de suppléer à la beauté, qu'il

ne dépend pas de toi d'acquérir, par les qualités morales et les talents que tu peux avoir, si tu le veux.

« Croyez-moi, Mesdemoiselles, ajouta madame Lafosse en s'adressant à toutes les élèves de sa classe, j'ai vu souvent dans le monde de très-belles femmes qui déplaisaient généralement, et d'autres fort laides qu'on était tenté de trouver belles et qu'on recherchait de toutes parts. C'est que les premières avaient encore plus d'orgueil, d'insensibilité et de malice que de beauté et de talents, et que les secondes étaient douces et bonnes, modestes et indulgentes. »

Pour la première fois, les élèves de madame Lafosse s'aperçurent qu'elle était fort laide, et elles pensèrent qu'en parlant de ces femmes laides que le monde trouvait si aimables, elle avait parlé d'après sa propre expérience. Aucune d'elles ne se souvenait d'avoir jamais rencontré personne d'aussi aimable que leur bonne maîtresse de dessin. Cette aventure redoubla encore leur respect et leur affection pour madame Lafosse, et elles rivalisèrent d'application et de bons procédés pour contenter la mère et consoler la fille.

Joséphine, voyant toutes ses compagnes indignées contre elle, dissimula son dépit et fei-

guit un grand repentir ; mais au fond elle était d'autant plus blessée des remontrances de la maîtresse, qu'elle en sentait toute la justice. Elle se promit de se venger tôt ou tard de cette mortification, et jamais elle ne l'oublia. Pourtant, comme elle aimait les louanges, méritées ou non, elle parut rechercher l'amitié de Rose, qui répondit à ses avances avec la plus naïve candeur et le plus tendre empressement, et mademoiselle de Grand-Castel obtint de cette manière les éloges qu'elle désirait; toutes ses compagnes la félicitèrent de sa réconciliation avec Rose. Cependant ces éloges lui semblèrent une espèce de blâme de sa conduite passée, et lui montrèrent que la fille de sa maîtresse de dessin était beaucoup plus aimée qu'elle; c'en fut assez pour la piquer au vif et envenimer la haine qu'elle avait conçue contre la fille et la mère, et qu'elle cacha plus soigneusement que jamais. A l'époque de cette scène, Joséphine entrait dans sa seizième année ; il y avait près de trois ans qu'elle était à l'école d'Écouen.

Elle n'y contracta de liaisons intimes qu'avec deux élèves à peu près de son âge : l'une, Victorine de Chamburas, fille d'un ancien duc, alors l'un des plus chers favoris de l'empereur ; l'autre, Émile Arnauld, dont le père venait

d'être nommé colonel. Victorine était la plus belle personne de tout le pensionnat, et sa hauteur blessait tout le monde ; la jalouse Joséphine ne l'aimait pas sincèrement, mais, autant par vanité que par calcul ambitieux, elle tenait beaucoup à obtenir l'amitié, du moins apparente, d'une demoiselle aussi noble, dont le père avait tant de crédit à la cour, et dont la protection pouvait être un jour si utile. Aussi, faisant violence à son caractère, elle se constitua l'adulatrice complaisante de mademoiselle de Chamburas ; elle qui ne pouvait rien supporter de personne, elle supportait avec une incroyable patience toutes les plaisanteries, toutes les maussaderies, tous les caprices de la jeune duchesse, et elle y était encouragée par les conseils de sa mère, qui lui recommandait sans cesse de ne se lier qu'avec des personnes d'un rang supérieur au sien, et de mépriser toutes celles d'une condition inférieure, attendu que ces dernières ne peuvent rendre aucun service et ont toujours à en demander, tandis que les premières sont en position d'obliger leurs amis. Fidèle à ces leçons, Joséphine parvint, à force de souplesse, à gagner les bonnes grâces de mademoiselle de Chamburas.

Émilie recevait de sa mère les mêmes conseils

que madame Delmans donnait à sa fille. Émilie aurait bien voulu se lier aussi avec mademoiselle de Chamburas, mais celle-ci était trop fière pour consentir seulement à *paraître* l'amie de la fille d'un soldat parvenu avec tant de peine au simple grade de colonel, et encore tout à fait inconnu à la cour. Si elle daignait descendre jusqu'à Joséphine, c'est que la mère de Joséphine était noble et d'une haute noblesse ; c'est que le père de Joséphine avait été récemment décoré du titre de comte, c'est qu'il était déjà général de division, c'est que sa réputation militaire et la faveur spéciale dont il jouissait auprès de l'empereur lui permettaient d'aspirer à la fois à la dignité de maréchal de l'empire et au titre de duc, qu'il paraissait devoir obtenir bientôt. Victorine, plus que personne, dédaignait la nouvelle noblesse ; cependant, comme l'ordre des choses actuel semblait à jamais consolidé, elle croyait ne pas trop déroger en souffrant les serviles assiduités de Joséphine et en l'honorant de quelques marques d'affection. Joséphine comprenait parfaitement tout cela, et, quoique son orgueil en fût révolté, elle feignait de se croire l'amie de la jeune duchesse, afin de faire penser aux autres élèves qu'elle l'était réellement; et si elle avait fré-

quemment à dévorer des affronts et toujours à s'imposer une pénible contrainte, elle s'en pédommageait amplement avec Émilie, qui se conduisait envers elle comme elle-même se conduisait envers mademoiselle de Chamburas.

Moins belle que Joséphine, Émilie lui plaisait à cause de cela même ; mais c'était surtout par ses flatteries, par ses complaisances et une soumission sans bornes, que la patiente Émilie était parvenue à se faire aimer un peu de mademoiselle Delmans ! Chose singulière ! Joséphine détestait au fond mademoiselle de Chamburas, à qui elle affectait de montrer tant d'affection et de dévouement, et elle s'aveuglait au point de croire que les témoignages d'amitié que lui prodiguait Émilie étaient sincères et désintéressés. La raison en est qu'elle voyait comme à travers un microscope les moindres défauts de celle qu'elle encensait en la méprisant, et que, ne voyant aucun des siens, elle s'imaginait être si aimable et si parfaite, que tout le monde devait naturellement l'aimer autant qu'elle s'aimait elle-même, c'est-à-dire par-dessus toutes choses. La vérité est qu'Émilie ne se sentait pour elle ni estime, ni amitié.

Néanmoins Émilie était la confidente de ses plus secrètes pensées. Elle lui avoua son mépris

et sa haine pour mademoiselle de Chamburas, et le motif qui l'engageait à dissimuler ces sentiments. Émilie l'écoutait et applaudissait, en se promettant à elle-même de profiter un jour de ces aveux indiscrets, ou pour forcer sa prétendue amie à lui rendre quelque service, ou pour la brouiller avec la duchesse.

En 1811, M. et madame Delmans, ayant trouvé un bon parti pour leur fille, la retirèrent du pensionnat, et quelques mois après la marièrent à un jeune chef de bataillon, appelé de Bargilès, dernier rejeton d'une famille noble et autrefois opulente. L'empereur avait désiré cette union et promettait à cet officier le grade de colonel à l'ouverture de la prochaine campagne. Or on faisait déjà d'immenses préparatifs; la guerre de Russie allait commencer. Quelques mois après son mariage, M. de Bargilès fut nommé colonel, officier de la Légion d'honneur, et reçut de la munificence impériale le titre de baron, avec une dotation qui constitua son majorat. Joséphine, enchantée de l'avancement et des honneurs accordés à son mari, et des succès que sa beauté lui valut à la cour, se hâta d'écrire ces heureuses nouvelles aux amies qu'elle avait laissées à Écouen, c'est-à-dire à mademoiselle de Chamburas et à Émilie.

Elle pensait que ces deux jeunes personnes communiqueraient ses lettres aux autres élèves, et que toutes envieraient son bonheur. Mademoiselle de Chamburas lut avec dépit le billet de Joséphine et n'en parla à personne. Émilie, qui passait pour la meilleure amie de mademoiselle Delmans, et qui se promettait beaucoup de sa liaison avec elle, s'empressa de raconter à toute la maison ce que lui mandait cette dernière. Malgré l'enthousiasme avec lequel elle faisait et brodait ses récits, ils causèrent dans l'école peu de joie, parce que Joséphine n'y était pas aimée; et peu d'étonnement, parce qu'il n'était pas rare qu'en sortant du pensionnat impérial des élèves épousassent des officiers supérieurs à qui l'empereur accordait de grands avantages; le monarque trouvait ainsi l'occasion de contenter deux familles à la fois.

Une seule élève se réjouit sincèrement du bonheur de Joséphine : c'était la bonne et naïve Rose. Incapable de haine, elle ne gardait aucun souvenir des méchancetés de mademoiselle Delmans, et ne se rappelait que les marques de repentir et d'affection que lui avait ensuite prodiguées cette hypocrite ennemie, qu'elle croyait actuellement son amie. Une seule chose l'affligeait : Joséphine n'avait pas glissé un seul mot

pour elle dans la lettre de mademoiselle de Chamburas, ni dans celle d'Émilie. Néanmoins Rose, toujours ingénieuse à excuser ses compagnes, lui pardonnait cet oubli, et se l'expliquait en pensant que, jetée depuis quelque temps dans le tourbillon du grand monde, Joséphine avait pu, sans cesser de l'aimer, ne point s'occuper d'elle au moment où elle avait écrit ces deux lettres.

Ce n'était de la part de Joséphine ni oubli, ni indifférence, mais ressentiment. N'ayant plus besoin de se contraindre pour éviter le blâme des élèves dont elle était maintenant séparée, elle pensait bien à Rose, mais seulement avec l'intention de punir *cette fille* et sa mère des remontrances qu'elle-même s'était attirées par ses procédés injurieux; et elle roulait dans sa tête le projet de faire renvoyer de l'école impériale la maîtresse de dessin, qui serait forcée d'emmener Rose avec elle. Au souvenir toujours présent de ses remontrances, pourtant assez douces et déjà bien anciennes, se joignait un autre grief beaucoup plus récent et bien plus impardonnable aux yeux de Joséphine : quoique Rose ne fût point élève, et par conséquent ne dût point paraître aux examens, elle y était admise à cause de son excellente conduite, de son ap-

plication constante à tous ses devoirs, et de ses progrès dans toutes les parties de l'enseignement. C'était sans contredit le plus brillant sujet de l'école. A l'époque du dernier examen qui eut lieu du temps de Joséphine, Rose répondit de la manière la plus satisfaisante sur la grammaire française, l'histoire et la géographie; ses compositions anglaise et italienne, la perfection de son dessin et de sa broderie étonnèrent les juges du concours; la modestie de son maintien les enchanta. On lui prodigua les éloges les plus flatteurs et les plus mérités, et il était facile de voir, à l'expression de joie que prit alors la figure de toutes les écolières, que si Rose était savante et habile, elle n'était pas moins aimable avec ses compagnes. Cette observation n'échappa point aux examinateurs, ils se la communiquèrent tout haut; les maîtresses et la directrice elle-même leur déclarèrent qu'ils ne se trompaient point, et qu'elles n'avaient pas encore vu une jeune personne qui réunît à la fois tant et de si précieuses qualités. Un murmure général d'approbation attesta que les maîtresses venaient d'exprimer la pensée des élèves; et l'on sait qu'ordinairement les élèves d'une même école se jugent entre eux avec beaucoup de tact et d'équité.

Ce concert de louanges si justes, si spontanément accordées dans une occasion si solennelle, causa la joie la plus vive à madame Lafosse; mais, bien que Joséphine regardât comme au-dessous d'elle les qualités précieuses et les talents utiles que l'on admirait en Rose, elle trouva fort mauvais que l'on s'avisât de mettre au-dessus d'elle et de tant de *demoiselles de distinction* une petite fille étrangère à l'école, qui, à son avis, n'avait même pas le droit d'en suivre les cours. Cependant elle dissimula encore ce nouveau grief, et après l'examen elle alla comme les autres complimenter Rose du succès éclatant qu'elle venait d'obtenir. Mais quand elle se vit seule avec Émilie : « Ce n'est pas étonnant, dit-elle, que ce *petit laideron* ait acquis quelques talents; elle s'applique tant! Si nous voulions nous donner la peine de nous appliquer comme elle, nous en saurions toutes plus qu'elle. Après tout, elle a raison de travailler et d'apprendre; elle n'a ni naissance, ni fortune, elle est si laide! si laide!..... D'un moment à l'autre sa mère peut perdre sa place; alors elles gagneront leurs vies comme elles pourront, et Rose mourrait de faim si elle ne se mettait promptement en état de vivre de son aiguille. Ce n'est ni son français, ni son anglais, ni son italien,

encore moins la géographie, l'histoire et le dessin qui lui offriront quelques ressources. Elle sera trop heureuse de broder des chiffons pour les demoiselles qu'elles a aujourd'hui l'impertinence de regarder comme ses égales. Quant au mariage, elle n'y doit guère songer si elle ose quelquefois consulter son miroir. Personne au monde ne voudrait prendre une femme aussi laide. Peut-être, un jour, lorsque je serai dame, elle sera ma brodeuse, car je suis juste, et j'avoue qu'elle brode assez bien. Je lui donnerai de l'ouvrage plus volontiers qu'à une inconnue, ne fût-ce qu'afin d'avoir l'occasion et le plaisir de lui faire bien sentir alors que, pour avoir été élevées ensemble, nous ne sommes pas tout à fait égales, qu'il y a quelque distance de la fille du général Delmans à la petite Lafosse, que les rapports dans le monde ne sont plus du tout ceux du pensionnat, et qu'il ne faut pas trop s'enorgueillir des triomphes de collége. »

Sortie de l'école avec ces idées, Joséphine ne voulut pas même paraître se souvenir de Rose; pourtant elle ne pensait que trop à cette jeune personne, et déjà sa vengeance était préparée.

Elle avait rapporté chez son père le dessin qu'elle avait fait pour le concours. C'était une figure entière, une Niobé percée des flèches

d'Apollon. Tous les flatteurs admiraient ce dessin et s'étonnaient qu'il n'eût pas remporté le prix. Effectivement il était assez bien ; Joséphine n'avait jamais rien fait de mieux; mais ceux de plusieurs autres élèves, et surtout celui de Rose, étaient incomparablement meilleurs. Parmi les adulateurs de mademoiselle Delmans, ou plutôt de madame de Bargilès, se distinguait une dame qui, dès la première entrevue, l'avait prise en grande amitié. Elle ne pouvait contenir son indignation : « Comment ! s'écriait-elle, un pareil dessin est un chef-d'œuvre, il ferait honneur au crayon d'un grand maître, et il n'a pas obtenu le prix ! pas même un second prix ! pas même un accessit, une simple mention honorable ! cela est affreux ! c'est une injustice révoltante ! mais je reconnais là une nouvelle preuve de l'injustice des juges de collége.... La faveur et l'intrigue décident de tout dans les écoles aussi bien que dans le monde. On m'a autrefois enlevé des prix que j'avais mérités, et j'en garderai un souvenir éternel. »

Personne n'avait moins que cette dame le droit de parler d'injustice et d'intrigue, car personne n'était plus intrigant qu'elle, et lorsqu'elle avait conçu un projet elle en poursuivait l'accomplissement avec une incroyable opiniâ-

treté, sans s'inquiéter le moins du monde si ses désirs blessaient ou non la justice. En outre, elle était vindicative à l'excès. Elle adoptait toutes les haines de ses amies, et formait ou rompait des liaisons aussi légèrement qu'elle achetait ou rejetait les chiffons de sa toilette. Et toujours vive, toujours extrême en toutes choses, elle aimait à la folie ou détestait de toutes ses forces. Souvent elle haïssait le soir ses amies du matin, et le lendemain elle chérissait ses ennemies de la veille. C'était d'ailleurs une femme spirituelle, dont les saillies originales faisaient souvent rire aux larmes, mais dont la méchanceté faisait peur à tout le monde.

Telle était madame Herbinières, âgée d'environ trente-quatre ans et femme d'un magistrat distingué, président de la cour d'appel.

Joséphine la trouvait charmante, et l'aimait autant qu'une égoïste orgueilleuse peut aimer une enthousiaste qui l'admire. A son avis, madame Herbinières se connaissait en dessin mieux que personne, et madame Delmans partageait de tout point l'opinion de sa fille. Le général, beaucoup plus sage, pensait tout autrement.

« Mais, madame la présidente, dit-il, avant de crier à l'injustice, il faudrait savoir s'il y a réellement injustice, et pour cela il faudrait

deux choses : d'abord être connaisseur, et ensuite avoir devant les yeux tous les dessins du concours, afin de pouvoir les comparer et reconnaître s'il est bien sûr que celui de ma fille soit le meilleur. Vous déclarez que c'est un chef-d'œuvre, je ne m'en étais pas encore douté, pourtant je le crois, puisque vous avez la bonté de le dire ; mais chef-d'œuvre ou non, est-il supérieur à tous les autres? Voilà toute la question, et cette question est insoluble pour nous.

— Monsieur le général, repartit madame Herbinières avec son étourderie et son assurance habituelles, quand il s'agira de guerre et de manœuvres, je vous rendrai les armes à la première sommation ; mais quand il s'agira, comme ici, de travaux de femme, je vous résisterai comme un vieux janissaire retranché derrière ses remparts. Si, au lieu de faire juger ses dessins par des artistes qui ne connaissent jamais que les routines de l'art, par des hommes qui n'ont jamais le tact assez fin pour découvrir et apprécier toutes les délicatesses presque imperceptibles dont les femmes savent embellir leurs ouvrages, principalement en dessin et en peinture, on avait formé un jury de femmes d'esprit et de goût, impartiales et surtout point artistes, ce dessin, j'en suis certaine, aurait été reconnu

supérieur à tous les autres, parce qu'il est parfait. »

Et là-dessus elle se mit à examiner le dessin de Joséphine, elle y montra une foule de perfections que personne ne vit, ensuite la conversation changea de sujet. Madame Herbinières en revenait toujours au *chef-d'œuvre* de Joséphine, et son courroux contre l'injustice des juges ne faisait que s'accroître. Comme madame de Bargilès, en répondant à ses observations, avait adroitement laissé entrevoir qu'elle n'aimait pas la maîtresse de dessin, madame Herbinières, qui se piquait surtout d'avoir l'esprit pénétrant et le jugement prompt, déclara que cette maîtresse, jalouse sans doute du talent qu'annonçait un si bel ouvrage, avait certainement influencé les juges; que c'était un procédé affreux, et qu'il ne fallait pas le laisser impuni.

Précisément une artiste vraiment habile venait d'achever son portrait, dont elle était fort satisfaite, attendu qu'on avait su l'embellir sans nuire à la ressemblance; et elle s'était prise d'un enthousiasme fou pour cette adroite artiste, comme maintenant elle se prenait de haine pour madame Lafosse, qu'elle n'avait jamais vue et dont elle entendait parler pour la première fois. Dès le lendemain elle se mit

à intriguer et réussit auprès d'une foule de personnes influentes qu'elle connaissait, et bientôt sa protégée alla remplacer à Écouen la mère de Rose, que cette destitution, aussi inattendue qu'imméritée, plongea dans la douleur et la misère.

Madame Lafosse ne possédait aucune autre ressource que les appointements et les petits avantages de sa place. Elle et sa fille étant logées, blanchies et nourries à l'école, et n'ayant que des goûts fort modestes, on aurait pu faire sur les appointements d'assez importantes économies. Madame Lafosse se l'était bien promis d'abord, mais il y avait dans le village de pauvres familles bien malheureuses et bien méritantes, et madame Lafosse était sensible et généreuse; elle donna peu en commençant, bientôt de nouvelles misères lui arrachèrent d'autres charités, enfin elle donna tout ce qu'elle put donner, c'est-à-dire tout ce qui ne lui était pas absolument nécessaire; et la bonne Rose, au lieu de s'en plaindre, était toujours la première à l'encourager et à s'imposer des privations, de sorte que la fatale destitution les prit au dépourvu. Elles partirent avec la solde de deux mois, c'était toute leur fortune; elles emportèrent l'estime; l'affection et les regrets de

toute l'école, et les bénédictions des pauvres du village. Elles se rendirent à Paris, dans l'intention et l'espoir d'y utiliser leurs talents. La nouvelle maîtresse n'arriva que trois jours après. On la reçut d'abord très-froidement, parce qu'on s'imaginait qu'elle avait contribué à évincer madame Lafosse afin d'obtenir sa place; mais on apprit bientôt qu'elle était incapable d'une pareille indélicatesse, qu'elle ne savait même ni d'où ni comment lui était venue cette faveur inattendue, et on eut pour elle tous les sentiments honorables que devaient inspirer son talent et son caractère. Cependant elle ne put jamais faire oublier madame Lafosse, dont tout le monde regrettait de n'avoir point de nouvelles.

Madame Lafosse avait pris son parti sur-le-champ. Aussitôt qu'elle apprit sa destitution, elle s'éloigna d'Écouen sans dire où elle allait se fixer, sans laisser échapper le moindre murmure. Elle avait déjà tant de fois éprouvé les rigueurs de la fortune, qu'un malheur de plus ne l'étonnait pas et n'était point capable d'abattre son courage. Elle fit ses adieux à la respectable directrice, aux maîtresses ses compagnes, à ses élèves, qui fondirent en larmes et qu'elle consola elle-même; mais elle n'osa pas visiter une dernière fois les pauvres du village, qui

allaient perdre en elle leur meilleure, leur unique amie : secours et consolations, tout allait leur manquer à la fois. Elle ne se sentait pas la force d'aller elle-même annoncer à ces infortunés une si triste nouvelle. Rose accompagnait sa mère dans les visites d'adieux ; la malheureuse enfant s'efforçait d'étouffer ses sanglots ; elle ne pouvait proférer une parole ; elle tendit la main à ses jeunes compagnes, et toutes vinrent l'embrasser et lui dire les choses les plus tendres ; elle ne répondit que par ses larmes, et quelques heures après elle fut installée avec sa mère dans une petite chambre garnie du faubourg Saint-Jacques, où les loyers sont moins chers que dans les autres quartiers de la capitale. Heureusement, la directrice, toujours aussi délicate que juste et généreuse, avait, par un mensonge bien excusable, déclaré à madame Lafosse que le ministre ordonnait de lui payer, outre le mois courant, un mois de gratification. Madame Campant (c'est le nom de la directrice), ne pouvant s'expliquer les motifs de la destitution d'une personne aussi vertueuse et d'un si grand talent, et sachant d'ailleurs pourquoi la charitable madame Lafosse n'avait fait aucune économie, avait pris sur elle de lui donner cette gratification, au

risque de la rembourser si le ministre n'approuvait pas cette mesure de stricte justice. Le lendemain de son arrivée à Paris, madame Lafosse acheta les meubles et les ustensiles les plus nécessaires, et alla le jour même s'établir avec Rose dans son petit logement.

La mère conservait à Paris quelques connaissances, toutes personnes peu fortunées; elle les pria de procurer de l'ouvrage à elle et à sa fille. Plusieurs semaines se passèrent, rien ne se présenta; malgré l'extrême économie du petit ménage, le reste de la faible somme rapportée d'Écouen était près d'être épuisé. Rose s'inquiétait pour elle-même et surtout pour sa mère; la mère se désolait en pensant à sa fille, et chacune d'elles tâchait de cacher son chagrin et d'inspirer à l'autre un peu de confiance en l'avenir.

Rose était fort capable de donner des leçons de langue française, anglaise ou italienne, et d'enseigner le dessin. Madame Lafosse faisait des portraits pleins de grâce et d'une ressemblance frappante; elle peignait également bien le paysage, elle avait même à vendre quelques petits tableaux charmants; mais on ne trouvait ni acquéreurs pour les tableaux, ni portraits à faire, ni leçons à donner; déjà, par

mesure de prévoyance, les deux dames avaient encore restreint leur ordinaire, pourtant bien modeste. Cette nourriture insuffisante et peu substantielle ne réparait pas leurs forces épuisées par une continuelle inquiétude et de pénibles insomnies, et elles se sentaient progressivement affaiblir. Enfin madame Lafosse tomba malade au point d'être obligée de garder le lit. Malgré son désespoir, la bonne et sensible Rose tâcha de la consoler, et lui donna tous les soins que la plus tendre fille peut prodiguer à la meilleure des mères : cependant, le mal augmentait sans cesse, la pauvre demoiselle avait beaucoup de peine à cacher sa douleur devant sa mère, et ses larmes s'échappaient en abondance pendant les rares et courts instants où madame Lafosse venait à s'endormir. Allait-elle chercher sa chétive nourriture ou quelques herbes pour faire des tisanes, elle pleurait tout le long du chemin. Sa pâleur, son visage souffrant et abattu, ses yeux rouges et humides, ses soupirs douloureux attiraient l'attention des passants; mais, absorbée dans son affliction, elle ne s'en apercevait pas : lorsque les marchands lui disaient : « Vous avez l'air bien triste, Mademoiselle; qu'avez-vous donc? » elle répondait : « Ma bonne mère est bien malade, et je n'ai

qu'elle au monde! » et ses pleurs redoublaient, et les sanglots étouffaient sa voix. On la plaignait, mais personne ne lui offrait des secours qu'elle eût refusés pour elle, et qu'elle aurait acceptés pour sa mère.

Une pauvre ravaudeuse, à qui madame Lafosse avait autrefois rendu de grands services, venait la voir tous les jours. C'était la seule amie qui leur restât dans leur misère. Les autres personnes qu'elles avaient vues à leur retour d'Écouen, et qui les auraient volontiers obligées en leur procurant de l'ouvrage si elles l'avaient pu, mais non en leur prêtant la moindre somme, s'étoient éloignées lorsqu'elles avaient vu la détresse et la maladie de madame Lafosse. Cette ravaudeuse, nommée Marguerite, était une vieille fille, sans famille et sans un seul parent. Plus elle voyait malheureuse madame Lafosse et sa fille, plus elle sentait le besoin de leur témoigner sa reconnaissance. Comme les veilles continuelles fatiguaient beaucoup Rose, Marguerite la supplia de lui permettre de veiller alternativement avec elle. Rose la remercia de sa bonté, et refusa d'abord, ne pouvant consentir à laisser sa mère aux soins d'une étrangère; mais Marguerite s'y prit de telle manière, que madame Lafosse, craignant d'ailleurs que sa

fille ne tombât malade elle-même, accepta cette offre généreuse, bien généreuse, car on avait déclaré ne pouvoir payer une garde; cette observation avait arraché à la ravaudeuse des larmes amères.

« Ah! Madame, répondit-elle, pouvez-vous me parler ainsi! Je ne demande point à être payée; je n'accepterais pas une obole, quand même vous posséderiez encore toute votre ancienne...

— Marguerite! » s'écria madame Lafosse en l'interrompant, et en posant son doigt sur sa bouche, pour recommander le silence.

Marguerite l'entendit et se reprit :

« Quand même vous posséderiez toutes les richesses de la terre. Vous m'avez fait tant de bien! Je m'en souviens toujours, je serais un monstre d'ingratitude si je l'oubliais jamais. Sans vous, Madame, ma pauvre mère, vieille et infirme, qui n'avait pas d'autre soutien que moi, n'aurait pas eu dans ses derniers jours les douceurs que réclamaient son âge et sa position, et que mon travail ne me permettait pas de lui donner. Oh! je vous en supplie, ne me refusez point la grâce de veiller près de vous pour soulager Mademoiselle, et ne me parlez point de salaire; je serai trop heureuse de pouvoir vous rendre quelques services.

— Mais, bonne Marguerite, reprit Rose, il ne nous reste presque rien, et vous n'avez vous-même que votre travail pour vivre.

— Mon travail n'en souffrira pas, Mademoiselle ; au contraire, j'aurai tous les deux jours une nuit de plus pour travailler ; car vous avez dit vous-même que Madame vous occupait bien peu pendant la nuit. Si vous persistiez à refuser mes services, je croirais que vous les dédaignez parce que je ne suis point une dame, et vous m'affligeriez de la manière la plus pénible.

— Dédaigner les offres d'une personne aussi reconnaissante que vous ! ah ! Marguerite ! Marguerite ! vous savez bien que je ne mérite pas un semblable reproche ! répondit madame Lafosse.

— Vraiment, repartit Marguerite d'un ton résolu, je vous en dirais bien d'autres, et vous le mériteriez si vous vous obstiniez à me renvoyer. Eh bien! ajouta-t-elle, je resterai ici malgré vous s'il le faut ; non, je ne vous abandonnerai pas. Vous, Madame, vous n'avez abandonné ni ma mère ni moi, cependant vous ne nous deviez rien : et vous voudriez que je vous abandonnasse, moi qui vous dois tout! Non, je ne sors pas d'ici; justement j'ai apporté de l'ouvrage. »

En disant ces mots, Marguerite approcha une

chaise de la croisée, posa ses lunettes sur son nez aquilin, et se mit à travailler. Malgré la rudesse de ses formes un peu brusques, madame Lafosse admirait les nobles sentiments de la ravaudeuse : elle comprit qu'une plus longue résistance blesserait sensiblement cette excellente fille, et elle laissa Marguerite s'installer sans plus de façon auprès d'elle. Rose aussi était touchée jusqu'au fond du cœur ; elle aurait accepté avec joie et reconnaissance des offres si obligeantes, mais elle pensait en frémissant que, si on ne payait pas Marguerite, il faudrait au moins la nourrir, et avec quoi? Il n'y avait rien à vendre, on avait déjà mis en gage tout le linge et les vêtements dont on pouvait se priver, et, le matin même, Rose avait entamé le dernier écu de cinq francs pour acheter quelques plantes chez l'herboriste et un pain bis pour elle. Un simple morceau de pain bis composait tout son repas depuis quelques jours, encore le ménageait-elle autant qu'elle le pouvait! Le soir elle prenait sous son tablier une petite cruche qu'elle allait remplir à la fontaine voisine, et la pauvre enfant cachait soigneusement à sa mère toutes les privations qu'elle s'imposait afin de faire durer plus longtemps leurs faibles ressources. De son côté, madame

Lafosse n'osait pas l'interroger, car cette tendre mère, ne voyant aucun remède à leur détresse, craignait d'apprendre d'une manière plus certaine ce qu'il lui était déjà si douloureux de soupçonner. Seulement elle invitait Rose à économiser sur les frais de médicaments : elle aurait désiré ne rien dépenser que pour sa fille. Rose, au contraire, aurait voulu ne rien dépenser que pour sa mère. Madame Lafosse paraissait-elle moins souffrir et goûter un instant de sommeil, Rose, tombant de fatigue et d'inanition, coupait un morceau de pain et se hâtait de le manger. Alors ce pain grossier lui semblait un mets délicieux, car elle avait l'appétit de la jeunesse, et son âme s'ouvrait à l'espérance; elle se flattait que sa mère allait bientôt guérir. Mais, lorsque le mal devenait plus violent, Rose, tout entière à sa douleur, ne se sentait pas la force de manger ; et, si la lumière était éteinte, comme l'exigeait l'économie dans une si cruelle détresse, elle pleurait en silence, et priait du fond du cœur pour le rétablissement de la santé de sa mère. Aujourd'hui qu'allait-elle faire? Il faudrait allumer la chandelle avant la nuit et la laisser brûler tant que veillerait Marguerite, et toutes les fois que veillerait cette fille laborieuse. Quel surcroît de détresse dans une si grande mi-

sère. Et puis, comment offrir à une garde, même officieuse, un morceau de pain et un verre d'eau pour son souper, et encore un morceau de pain noir ! La malheureuse Rose était sur les épines, elle rendait justice à la noble conduite de Marguerite ; mais en même temps elle s'en désolait ; elle aurait presque préféré une ingrate, qui, en se retirant, n'eût pas du moins découvert jusqu'où allait son infortune.

Les heures, en s'écoulant, redoublaient l'inquiétude de Rose. Heureusement, ce jour-là, madame Lafosse fut un peu plus calme. Lorsque le soleil couchant n'éclaira plus que les toits des maisons voisines, les appréhensions de Rose redoublèrent. Enfin, quoique la chambre de madame Lafosse se trouvât au quatrième étage, on ne vit plus assez clair pour y travailler. Alors Marguerite, qui jusque-là n'avait presque pas ouvert la bouche, dit en ôtant ses lunettes et posant son ouvrage : « Ma foi ! je n'ai plus mes yeux de quinze ans, il m'est impossible de continuer à raccommoder mes bas sans lumière. »

A ce mot, Rose frémit de tout son corps et ne répondit rien. Madame Lafosse lui dit : « Allume une chandelle, ma fille, afin que la bonne Marguerite ne perde pas son temps.

— Tout à l'heure, maman, repartit Rose

en balbutiant ; Marguerite doit être lasse, un peu de repos lui doit être nécessaire, et il fait encore assez jour pour causer.

— A la bonne heure, ma fille ; mais Marguerite doit aussi avoir faim ; elle voudra bien se contenter de ton souper, prie-la de le partager avec toi.

— O maman ! s'écria Rose avec un accent qui étonna sa mère, je n'oserais offrir mon souper à Marguerite, j'ai si peu de chose aujourd'hui, ou plutôt je n'ai rien.

— Offre-lui ce que tu as.

— Impossible, maman, je ne voulais pas souper, et...

— Madame, reprit Marguerite avec la susceptibilité des gens du peuple, qu'on méprise trop souvent, je ne suis pas digne de manger avec une demoiselle, je vous remercie. »

Cette réponse désola Rose. Elle, si modeste avec tout le monde, et qui aurait partagé sa dernière bouchée de pain avec le dernier des misérables, se voir ainsi accusée d'une fierté impertinente qu'elle n'avait jamais eue, et s'en voir accusée par une femme qui montrait tant de reconnaissance et de dévouement à sa mère ! Un torrent de larmes jaillit de ses yeux, et, craignant que sa mère ne partageât cet injuste

soupçon, elle courut au buffet, y prit un pain noir, le présenta à la ravaudeuse avec la petite cruche d'eau, et s'écria en sanglotant : « Ah ! bonne Marguerite, ne me supposez pas orgueilleuse et ingrate ; mais voilà toute ma nourriture, et je n'osais vous offrir un semblable repas. C'est assez pour moi, ce n'est pas assez pour vous. »

Madame Lafosse resta muette d'étonnement et de douleur ; des larmes amères inondèrent sa figure pâle et souffrante ; elle joignit les mains, leva les yeux vers le ciel, et dit : « O mon Dieu ! je me soumets avec résignation à votre volonté sainte. Si nous avons encouru votre colère, ne frappez que moi, épargnez cette enfant, dont l'âme est si pieuse, si tendre, si pure. »

Marguerite et Rose l'avaient écoutée en silence ; quand elle eut fini ; Marguerite saisit une des mains de Rose :

« Oui, oui, vous êtes une noble demoiselle ; vous êtes la digne fille de votre généreuse mère ! Quoi ! vous vivez d'eau et de pain noir, et pas une plainte ne vous échappe, et madame votre mère ignore elle-même ce que vous endurez ! Et moi, je mange du pain blanc, et je ne le mange pas toujours sec ; je vous laisse mourir de misère, et je ne viens pas à votre secours, moi

qui dois à votre charitable mère le bonheur des derniers instants de la mienne !

« Madame et Mademoiselle, écoutez, ajouta Marguerite d'un ton qui ne permettait pas de rien objecter, écoutez-moi, et ne me désespérez point par vos refus insensés. Moi aussi j'ai vécu bien des jours avec du pain et de l'eau, cela m'arrive encore régulièrement plusieurs fois dans la semaine ; je me suis faite à ce régime. Grâce à cette économie, j'ai déjà amassé une petite somme que je comptais augmenter avec le temps et la bénédiction de Dieu ; ce sera, me disais-je, une ressource précieuse pour la fin de ma carrière. Je veux placer cet argent qu'on pourrait me voler dans mon réduit ; eh bien ! je ne saurais mieux le placer que chez vous. Vous me le rendrez un jour, si vous le pouvez ; si vous ne le pouvez pas, j'espère que le bon Dieu me le rendra en bénédictions dans ce monde ou dans l'autre. Je vais vous l'apporter à l'instant. »

Madame Lafosse ouvrait la bouche pour refuser ce prêt, ou plutôt ce don généreux.

« Paix ! s'écria Marguerite de ce ton à la fois impératif et bienveillant, qui sied si bien aux pauvres gens lorsqu'ils veulent, coûte que coûte, obliger une personne d'un rang supérieur qui

a besoin de leurs services et qui ne résiste que par délicatesse; paix! je suis ici la maîtresse pour ce soir; il faut que tout le monde m'obéisse, demain et toujours; ensuite je vous obéirai à mon tour, pourvu toutefois que vous et Mademoiselle, vous ne reveniez jamais sur les arrangements que je vais arrêter. »

Elle dit et disparut, laissant les deux dames émerveillées de sa résolution.

« Mon Dieu! que va-t-elle faire! s'écria madame Lafosse; nous prêter cet argent qu'elle est parvenue à amasser à force de travail et de privations, et qu'elle réservait si sagement pour les besoins de sa vieillesse, c'est évidemment le perdre; comment pourrai-je le lui rendre?

— Et si elle ne nous le prête pas, il faudra que je te perde! Ne le refuse pas, chère maman, je t'en supplie! Ce matin nous n'avions plus que cent sous, j'en ai dépensé une partie; bientôt nous n'aurons plus une obole: comment te soignerai-je alors? je te verrai mourir de misère, ou tu verras ta fille expirer de besoin!

— Pauvre enfant! répondit madame Lafosse en étouffant ses soupirs, depuis combien de jours t'es-tu mise, comme une prisonnière, au pain noir et à l'eau?

— Depuis quinze jours.

— Oh ! que tu dois souffrir, et combien tu mériterais que la bonté du Ciel te récompensât de ta piété filiale !

— La première, la seule récompense que je désire, c'est de te voir bien portante et heureuse; ton bonheur suffit au mien.

— Ah ! pourquoi faut-il que j'aie perdu l'emploi dont les modiques appointements suffisaient à tous nos besoins, et me laissaient encore de quoi soulager plusieurs familles indigentes et malheureuses ! Hélas ! ceux qui ont fait donner ma place à quelque protégée ne se doutent pas du mal qu'ils ont causé !

— Ils sont bien coupables, répondit Rose; puisse la justice céleste ne les pas punir, en leur rendant tous les maux qu'ils nous font endurer !

— Je leur pardonne de tout mon cœur, ajouta madame Lafosse.

— Et moi aussi, reprit Rose; je ne leur souhaite d'autre punition que de savoir l'état où elles nous ont réduites.

— Peut-être, ma fille, ce sont des méchants qui s'en réjouiraient; souhaitons plutôt qu'ils l'ignorent toujours, de peur qu'ils n'aient à répondre à Dieu d'une joie plus coupable encore que leur mauvaise action.

— Mais peut-être aussi ils se repentiraient en nous voyant si malheureuses, et chercheraient à réparer leur faute.

— Je connais trop le monde pour l'espérer. »

Marguerite demeurait tout près des deux dames ; elle s'était hâtée, elle revint bientôt.

« Tenez, Madame, » dit-elle à madame Lafosse en déposant sur son lit une grande bourse, dans un bout de laquelle brillaient quelques pièces d'argent, l'autre bout était rempli de monnaie de cuivre; prenez cette bourse, la somme qu'elle contient n'est pas la centième partie de ce que vous avez donné à ma pauvre mère.

— Eh ! mon Dieu ! c'est tout ce que vous possédez..., interrompit madame Lafosse.

— Oh ! que non, Madame, repartit Marguerite, je possède encore bien mieux que cela : un bon état, du courage, dix doigts pour travailler, de la résignation pour supporter toutes les misères de la vie, la protection du Seigneur qui ne m'a jamais abandonnée, et un cœur fait pour la reconnaissance. Avec cela, Madame, je me trouve riche dans ma pauvreté et heureuse même dans mes afflictions, car toutes mes pensées se tournent sans cesse vers l'asile céleste, où j'espère que la miséricorde de Dieu

m'admettra un jour en considération des mérites de notre Sauveur, et des épreuves que j'ai déjà subies et que je subirai encore sur cette terre de douleur. Prenez donc sans regret le peu que j'ai le bonheur de pouvoir vous offrir; dussiez-vous ne me le jamais rendre, je gagnerai encore à cela plus que vous, puisque ce serait un sacrifice qui me rapprocherait du royaume des cieux; d'ailleurs, grâce à Dieu, j'ai encore d'autres ressources.

— Allons, Marguerite, je cède à vos instances; maintenant c'est moi qui suis votre obligée, et je ne serai pas ingrate. Puisse la bonté céleste me rendre la santé, afin que je reconnaisse dignement le bien que vous me faites, et vous combler vous-même de toutes ses bénédictions! Rose, ajouta-t-elle, si je venais à mourir avant d'avoir pu m'acquitter envers la bonne Marguerite, je te léguerai cette dette sacrée, tu l'acquitteras scrupuleusement; et tant que Marguerite vivra, tu auras pour elle autant de respect et de tendresse que tu m'en as toujours montré : tu le dois, ma fille, je compte sur ton cœur.

— Ah! chère maman, répondit Rose fondant en larmes, je te promets devant Dieu de n'oublier jamais ce que la bonne Marguerite

fait pour nous aujourd'hui, et de consacrer toute ma vie à lui prouver ma reconnaissance, je l'aimerai, je la respecterai comme ma seconde mère. Mais, je t'en supplie, ne parle plus de mourir, cette idée me déchire le cœur, il m'est impossible de la supporter ; avec cet argent tu vas avoir tout ce qu'il faut pour te rétablir. J'espère que le Ciel aura pitié de ma douleur et bénira nos soins; bientôt tu seras guérie. Prends courage, et tâche de vivre pour ta pauvre Rose; hélas ! que deviendrais-je sans toi! »

Les sanglots étouffèrent sa voix; elle baissa la tête, et, se cachant la figure dans ses deux mains, elle laissa couler ses pleurs. Sa mère et Marguerite s'efforcèrent de la consoler, et y parvinrent avec peine. Puis la ravaudeuse, prenant quelque argent dans la bourse, alla chercher de quoi souper.

Malgré son âge, Marguerite fit encore promptement cette commission; la reconnaissance et la charité semblaient la rajeunir.

« Laissez-moi votre pain noir, Mademoiselle, dit-elle en entrant; j'y suis habituée; voilà du pain blanc pour vous et pour Madame. Vous savez qu'il faut m'obéir ce soir; ainsi, point d'observations, je vous prie. »

Elle apportait de plus quelques fruits bien

mûrs et un petit morceau de fromage d'Italie.

« Mademoiselle, contentez-vous de ces fruits pour ce soir, dit-elle en posant sur la table la petite provision ; demain vous serez traitée un peu mieux. Prenez la moitié de ce fromage, si le cœur vous en dit ; je ne soupe avec cela que quand je veux me régaler, mais un pareil régal ne vous arrangerait guère, j'imagine.... J'ai pensé à prendre une goutte de vin, et puis j'y ai renoncé ; je n'aurais pu avoir qu'un vin frelaté, qui vous aurait fait plus de mal que de bien. Laissez-moi faire, je saurai bien m'en procurer de bon pour vous et madame votre mère, que ce régime de tisane doit affaiblir ; je suis sûr que le fond de sa maladie, c'est l'inquiétude et le jeûne.... Pauvre dame ! je vous connais, ajouta-t-elle en se tournant vers madame Lafosse, vous vous serez sacrifiée pour votre enfant ; vous avez pris sur votre nourriture pour augmenter un peu sa part ; vous vous êtes laissée mourir de besoin, sans songer seulement à vous adresser à moi. Ah ! si je l'avais su plus tôt.

— Vous vous trompez, Marguerite ; forcées, ma fille et moi, de nous restreindre tous les jours davantage, nous nous sommes toutes deux également sacrifiées l'une à l'autre ; cha-

cune de nous se contentait de ce qui lui était absolument nécessaire. Peut-être ayant, à cause de mon âge, un appétit moins vif, ai-je pu, sans trop de peine, me réduire à une moindre quantité d'aliments ; mais ma bonne Rose souffrait autant que moi, et je sentais son malheur plus que le mien.

— Ah ! Madame, vous êtes mère ! s'écria Marguerite émue jusqu'aux larmes, et vous auriez tout donné à votre fille sans rien garder pour vous, si elle l'avait souffert.

— Cela est vrai, interrompit Rose ; maman trouvait toujours qu'elle avait trop et que je n'avais pas assez ; elle affectait de manger doucement pour que j'eusse fini avant elle, et pour partager avec moi sa part encore presque tout entière. Je voulais refuser ; elle commandait, et j'étais forcée d'obéir. Ah ! que cette nourriture, dérobée aux besoins de ma mère par sa sollicitude pour moi, me semblait amère ! et combien ce dévouement maternel m'a fait verser de larmes ! Mais alors maman pleurait aussi et me reprochait de ne pas l'aimer, puisqu'il m'était si pénible de la satisfaire ; et alors je cédais et j'étouffais mes pleurs, pour ne pas ajouter une nouvelle douleur à toutes celles de notre position.

« C'est ainsi, bonne Marguerite, que ma pauvre mère s'était mise aux portes du tombeau, quand vous êtes venue, comme un ange du ciel, secourir notre misère. Ah! quel inépuisable trésor de tendresse et de dévouement renferme le cœur d'une mère! à quel sacrifice n'est-elle pas capable de se résoudre pour ses enfants!

— Maintenant, Madame, reprit Marguerite, le terme de cette longue abstinence est arrivé; il faut songer à reprendre des forces. Jusqu'ici, ni vous ni Mademoiselle vous n'avez pu trouver d'ouvrage; eh bien! espérons que vous serez plus heureuse après votre guérison. Le Seigneur n'abandonne pas ceux qu'il éprouve, et qui, comme vous, sont dignes de sa bonté. Quelque chose me dit qu'un jour vous reprendrez la position brillante que.... »

Un regard significatif de madame Lafosse interrompit encore la bienveillante et indiscrète ravaudeuse. Rose remarqua ce regard et le trouble de Marguerite; elle pensa d'abord que cette dernière voulait parler de la place que madame Lafosse avait eue à Écouen; néanmoins, et quoique cette place pût paraître une position brillante à une femme aussi pauvre que Marguerite, en réfléchissant qu'on ne voulait pas s'expliquer clairement en sa présence, elle comprit qu'il

s'agissait de tout autre chose, et que sans doute sa mère avait autrefois joui d'une grande fortune. Mais pourquoi sa mère, qui jusque alors avait semblé n'avoir aucun secret pour elle, lui avait-elle toujours et si soigneusement caché une particularité dont il était si naturel de parler à une fille chérie? Tout le monde ignorait donc comme elle l'ancienne prospérité de sa mère, puisque personne encore ne lui en avait dit un seul mot? Pourquoi ce mystère? c'est ce que Rose ne pouvait concevoir. Cependant, habituée dès l'enfance à une discrétion parfaite, elle ne fit aucune question et ne montra pas la moindre curiosité. Marguerite continua ainsi :

« Oui, je suis persuadée que vous serez encore heureuse sur cette terre ; mais pour cela il faut vivre, et, par conséquent, ne vous rien refuser de ce qui sera nécessaire à votre prompt et entier rétablissement. Vous allez être assez à l'aise, car je veux vous prêter tout ce que je possède; or je ne vous ai apporté tout à l'heure qu'une somme trop faible encore pour que je pusse la placer chez une personne qui reçoit mes épargnes lorsqu'elles montent à cent francs. J'ai déjà 900 francs chez cette personne, je lui retirerai mes 900 francs pour

vous les apporter. Avec cela vous recouvrerez la santé et vous aurez le temps de chercher du travail. »

Force fut à madame Lafosse de céder encore et de consentir à cet arrangement, car la vieille Marguerite répétait sans cesse qu'elle était la maîtresse de la maison *pour ce soir*, et que tout le monde devait lui obéir. D'un autre côté, Rose dépérissait à vue d'œil ; la malheureuse enfant mourait de besoin et du chagrin de voir sa mère s'affaiblir de jour en jour ; c'est surtout à cause de sa fille que madame Lafosse consentit à contracter une si grosse dette, qu'elle tremblait de ne pouvoir payer lorsque la ravaudeuse aurait besoin de son argent. Cependant elle pensa que Marguerite avait raison ; elle se calma peu à peu, et l'espoir rentra dans son âme.

Marguerite veilla seule. Rose, couchée près de sa mère, dormit d'un profond sommeil. Il y avait si longtemps que la pauvre petite n'avait dormi tranquille ! Madame Lafosse, tourmentée d'une fièvre brûlante, sommeilla pourtant presque toute la nuit et ne se réveilla que pour demander à boire.

Une fois, en ouvrant les yeux, elle vit la vieille Marguerite à genoux près de son chevet,

les mains jointes et les yeux remplis de larmes. A sa pose et au mouvement de ses lèvres, madame Lafosse comprit qu'elle priait.

« Que faites-vous là, bonne Marguerite? lui demanda-t-elle affectueusement.

— Je prie, répondit Marguerite; je prie pour la bienfaitrice de ma mère, et il me semble que mes prières seront exaucées.

— Je vous en remercie de toute mon âme. Mais qu'est-ce que je vois briller dans vos mains ?

— C'est la croix d'or que vous avez eu la bonté de me donner en récompense de mon dévouement pour ma mère. En me la donnant, vous m'avez dit : « Gardez-la toujours, Marguerite; elle vous portera bonheur.. » Vous avez eu raison, Madame; je n'ai jamais manqué d'ouvrage depuis que je la porte à mon cou. Oh! je ne m'en déferai jamais; je ne la vendrais pas même pour avoir du pain si je tombais dans la misère; elle m'est trop précieuse et à plus d'un titre! C'est les yeux fixés sur cette croix, qui me rappelle d'une manière si douce ma bonne mère, notre bienfaitrice et notre divin Sauveur, que je fais toutes mes prières quand je ne suis pas à l'église. Le jour, je la cache dans mon sein de peur qu'on ne la prenne pour un vain

ornement de coquetterie ; mais en rentrant dans mon réduit je la prends et la baise avec respect, car j'ai eu soin de la faire bénir, et je la laisse flotter sur mon cœur ; elle ne me quitte ni le jour ni la nuit. Je voudrais encore l'emporter avec moi dans la tombe.

— Eh bien ! reprit madame Lafosse, n'interrompez point votre prière, ma chère Marguerite ; je vais prier avec vous et recommander ma fille à la miséricorde céleste. Elle dort, la pauvre enfant ! elle dort d'un profond sommeil ; elle a passé tant de nuits malgré toutes mes remontrances ! »

Après avoir prié quelque temps, madame Lafosse s'assoupit de nouveau, et Marguerite se remit à l'ouvrage.

Pendant la nuit, Rose se réveilla en sursaut, un rêve pénible l'agitait : elle croyait perdre sa mère ! « Oh ! grâce à Dieu, s'écria-t-elle en embrassant tendrement sa mère chérie, ce n'est qu'un songe ! mais, à la douleur que je viens d'éprouver, je reconnais, ma chère maman, que je n'aurais pas la force de te survivre, et il me semble aussi que je ne pourrais pas mourir sans toi. Oui, je sens que mon âme est attachée à la tienne par des liens que la mort même ne saurait briser, il faudra que l'une suive l'autre. »

Un baiser bien doux, le plus doux des baisers, un baiser de mère fut la réponse de madame Lafosse, elle n'osait dire ce qu'elle sentait. Vers le matin la fièvre était revenue plus forte; cette crise si violente inspirait des craintes sérieuses à la pauvre dame, son état de faiblesse l'épouvantait.

« Restez auprès de Madame, dit Marguerite, je vais chercher nos provisions, si je tarde un peu, ne vous inquiétez pas. »

Elle resta en effet assez longtemps; mais elle rapporta tout ce qu'il fallait pour le ménage et pour la malade, et de plus elle amena le médecin le plus renommé des environs.

L'humanité, le talent même ne vont pas toujours de compagnie avec la célébrité. Le docteur était un homme déjà riche, mais insensible et cupide; il commença à gronder dans l'escalier, disant qu'il n'avait pas coutume de monter si haut. En entrant dans ce réduit à peine meublé, il fronça le sourcil, pourtant il n'osa pas se retirer tout de suite; et Marguerite, qui l'observait, se tenait derrière lui, décidée à lui fermer le passage et à obtenir, bon gré mal gré, une ordonnance de cet homme qu'on lui avait dit si habile. Il s'approcha dédaigneusement de la malade, lui tâta le pouls, l'examina

un instant, fit quelques questions, et, se retournant vers Marguerite, lui dit : « C'est une femme qui meurt de misère, que voulez-vous que la médecine puisse faire à cela ? Il est inutile que je revienne.

— Mais, répondit Marguerite indignée, elle n'est plus aujourd'hui dans la misère. Donnez votre ordonnance, on la suivra exactement, et revenez demain ; il y aura déjà du mieux.

— Et qui payera mes visites ?

— Moi, Monsieur. »

La mise de Marguerine était loin d'indiquer l'aisance. Le docteur la regarda de la tête aux pieds, tourna le dos et se retira.

Rose fondait en larmes et pressait contre ses lèvres les mains de sa mère, pour qui la brutale indiscrétion du docteur la faisait trembler.

« Marguerite, je vous en prie, dit madame Lafosse, laissez-le aller, et qu'il ne revienne plus ; sa présence ne me ferait que du mal : ce misérable déshonore sa noble profession.

— Oui, reprit Marguerite, qu'il ne revienne plus, ou je le chasse moi-même. Peut-on être médecin et abandonner les pauvres gens uniquement parce qu'ils sont pauvres ! Heureusement les médecins ne sont pas tous comme

celui-là ; j'en vais chercher un autre qui aura plus d'humanité et peut-être aussi plus de science. »

A ces mots elle sortit, et madame Lafosse, restée seule avec sa fille, employa le peu qui lui restait de forces à la consoler.

Marguerite se serait contentée pour elle-même du premier médecin qu'on lui eût indiqué ; mais pour la bienfaitrice de sa mère, elle voulait choisir, elle craignait toujours de n'en pas trouver d'assez habile ; elle demandait donc à tout le monde le plus savant docteur, et deux fois de suite elle fit un mauvais choix. Le second médecin qu'elle amena, étant plus jeune et moins riche que le premier, était moins fier, mais aussi avare. Il monta sans dire un mot jusqu'à l'humble mansarde, et y entra sans paraître remarquer la pauvreté de l'ameublement ; il examina et questionna la malade, puis écrivit une ordonnance et se retira en faisant signe à Marguerite de le suivre. Quand ils furent tous deux hors de la chambre, il tira la porte et dit à voix basse : « Cette pauvre femme n'a pas d'autre mal que sa misère ; mes prescriptions ne pouvant être suivies.... » et l'on voyait à l'expression de son visage que cela signifiait : A-t-elle de quoi payer ce que j'ordonne, et

surtout mes soins que je n'entends pas donner gratis ?

« Oui, Monsieur, repartit Marguerite, comprimant autant qu'elle pouvait le mépris et la colère qui s'emparaient de sa belle âme ; elle a de quoi payer tout ce qu'il lui faudra et le médecin aussi. Prescrivez tout ce que vous jugerez nécessaire et soyez tranquille pour vos honoraires.

— Oh ! je ne pensais pas à mes honoraires quand j'ai fait cette question tout à fait dans l'intérêt de la malade ; on sait bien que le médecin doit être payé, mais....

— Tout le sera, Monsieur, répliqua aigrement Marguerite ; guérissez-la seulement, et vous aurez lieu d'être satisfait, et même, afin de mieux vous rassurer, je veux vous solder vos visites à mesure que vous les ferez, et celle-ci tout de suite. Quel est votre prix, Monsieur ?

— Ordinairement je ne fais pas mes visites à pied, et je prends quinze francs ; mais je me contente de dix francs lorsque je vais chez des personnes peu aisées.

— Eh bien ! Monsieur, reprit Marguerite, qui était toujours modeste quand il s'agissait d'elle-même, mais qui éprouvait toujours un mouvement d'orgueil lorsqu'il était question de la

généreuse dame qu'elle appelait maintenant sa maîtresse, Madame peut payer et payera en personne aisée, elle a été plus riche et plus grande dame que vos meilleures pratiques peut-être. Attendez-moi un instant.

— Mademoiselle Rose, dit-elle en rentrant, donnez-mois quinze francs, s'il vous plaît. »

Et comme Rose et sa mère restaient fort étonnées de cette demande, elle ouvrit le tiroir, en tira la bourse, et prit quinze francs qu'elle porta au docteur ; il promit de revenir le lendemain, et s'en alla tout surpris d'être si largement payé par des gens si pauvres en apparence.

Madame Lafosse se doutait bien que Marguerite allait donner les quinze francs au médecin ; mais, quand elle apprit que c'était le prix d'une seule visite et que toutes les autres coûteraient autant, elle ne put s'empêcher de faire quelques remontrances. Marguerite répondit que sans cela le docteur ne serait sans doute pas revenu, et qu'elle donnerait tout ce qu'elle possédait, sa vie même s'il le fallait, pour que Madame ne manquât de rien.

« Mais, mon amie, repartit madame Lafosse, vous prenez précisément le meilleur moyen de me faire manquer de tout. En pro-

diguant ainsi l'argent, nous verrons bientôt finir la somme que contenait votre bourse, et alors...

— Alors, Madame, je retirerai et vous apporterai mes 900 francs. »

La bonne Marguerite avait mis tant d'années à économiser cette somme, qu'elle s'imaginait que c'était un trésor inépuisable.

« Je n'y consentirai jamais, répliqua madame Lafosse.

— Vous m'avez déjà donné votre parole, et j'ai le droit d'y compter. Je veux que ce médecin apprenne qu'il soigne en vous, non une pauvre femme comme moi, mais une grande dame.

— Taisez-vous donc, Marguerite; en vérité, je crois que vous perdez la tête; vous voyez bien que je ne suis pas une grande dame.

— Vous l'êtes toujours par le cœur, et c'est ainsi que je l'entends, » dit Marguerite, avertie de nouveau par un signe de madame Lafosse.

Au bout de quelques jours, Rose profita d'une absence de Marguerite pour annoncer à sa mère qu'il n'y avait plus rien dans la bourse. A cette nouvelle, madame Lafosse ne put retenir ses larmes. « La malheureuse, s'écria-t-elle, elle va se dépouiller pour nous de tout ce qu'elle

possède! comment lui rendrons-nous tant d'argent! si encore elle y mettait plus de discernement, avec ce qu'elle veut bien nous prêter, il y aurait de quoi aller assez longtemps pour me guérir et trouver de l'ouvrage; mais elle tient à me prouver sa reconnaissance; je crois entrevoir un peu d'orgueil dans ses manières et dans ses discours toutes les fois qu'il s'agit de nous. La reconnaissance l'aveugle au point qu'elle voudrait faire croire à tout le monde que nous sommes nées pour le trône, et elle pense nous attirer la bienveillance et le respect de ceux qui nous approchent en affectant de ne pas regarder à la dépense. Sans doute son motif est louable, mais il l'égare d'une manière bien déplorable. J'aurais dû la maintenir et la diriger; je ne l'ai point osé, parce que j'ai craint de blesser sa susceptibilité; cependant je ne lui laisserai pas gaspiller ses 900 francs comme l'argent de la bourse. J'aimerais mieux tout refuser et lui défendre ma porte.

— Oui, chère maman, répondit Rose, préserve-la des fautes où l'entraîne l'enthousiasme de la reconnaissance.

— Tu vois, ma fille qu'il faut de la raison, même dans la pratique des plus nobles vertus. »

Quand Marguerite revint avec ses emplettes,

elle s'empressa de les montrer à madame Lafosse. C'étaient des aliments fortifiants pour la fille, des mets plus délicats et une bouteille d'excellent vin de Bordeaux pour l'estomac délabré de la mère; mais pour elle-même toujours du pain bis et un petit morceau de fromage d'Italie. Lorsqu'on la pressait de goûter du moins un peu de viande fraîche ou de légumes ou quelque fruit, elle s'y refusait opiniâtrément : « Non, non, disait-elle, je ne veux pas me gâter; il faut que je me contente de la nourriture économique à laquelle le besoin d'abord et ensuite la raison m'ont accoutumée, elle me suffit à présent, je la trouve excellente, et je me garderai bien d'en goûter une autre qui peut-être me la ferait trouver mauvaise.

— Je vous remercie, Marguerite, de tout ce que vous apportez pour ma fille et pour moi, dit madame Lafosse; mais savez-vous qu'il n'y a plus rien dans votre bourse?

— Je n'ai point de bourse ici, Madame, répondit froidement Marguerite.

— Eh bien! dans la nôtre, reprit madame Lafosse.

— Oui, Madame, je le sais, puisqu'en sortant j'ai pris tout ce qu'il y restait, et j'ai tout dépensé jusqu'au dernier liard. Mais dans mes

courses je suis allée jusque chez la personne qui a mon argent, elle devait me le remettre aujourd'hui, et je comptais vous l'apporter; on m'a renvoyée à demain. Ce n'est qu'un jour de retard, et nous avons des provisions pour plusieurs jours. Quant au médecin, il attendra bien vingt-quatre heures pour une visite, puisque les premières ont été payées si exactement et si largement.

— Et trop largement! ajouta madame Lafosse. Écoutez, Marguerite, avec les meilleures intentions du monde on peut quelquefois se tromper; c'est ce qui vous est arrivé dans la plupart de vos dépenses. J'aurais dû vous maintenir; j'en ai manifesté l'intention; vous n'avez pas voulu; j'ai craint de vous blesser, et vous voyez que j'ai eu tort et grandement tort. Je n'entends pas retomber dans la même faute pour la somme beaucoup plus forte que vous avez l'intention généreuse de me prêter encore; je veux régler moi-même notre dépense.

— Non, Madame, repartit vivement Marguerite; je ne le souffrirai jamais; mon argent est à moi, j'ai le droit d'en faire ce qu'il me plaît.

— Sans doute, votre argent est à vous, répliqua madame Lafosse; gardez-le donc, je n'en

veux pas. Vous n'avez pas le droit de m'obliger malgré moi. »

Le ton ferme de madame Lafosse imposa à Marguerite ; elle se mit à pleurer. « Eh ! dit-elle, si je garde mon argent, vous péririez, ah ! prenez-le, prenez-le, Madame ; prenez-le, je vous en supplie, prenez-le aux conditions que vous voudrez imposer ; mais, au nom du Ciel, au nom de Mademoiselle, que vous laisseriez orpheline, je vous conjure de le prendre et de permettre seulement que je continue à vous servir. Je vous jure, par la mémoire de ma bonne mère, qui m'entend du haut des cieux, que je ne dépenserai pas une obole sans votre permission.

— A la bonne heure, reprit madame Lafosse ; à ces conditions j'accepterai encore le prêt que vous voulez me faire.

— Consolez-vous, Marguerite, dit Rose en essuyant les larmes de la vieille ravaudeuse. Maman a plus de raison que nous, il faut nous laisser conduire par elle et lui obéir en toutes choses.

— Je lui obéirai, Mademoiselle, répondit Marguerite ; mais je croyais bien faire, je vous assure, en payant les visites du docteur plus qu'il n'exigeait. Je voulais le contraindre à rougir de son avarice, et je ne crois avoir acheté

que ce qu'il fallait à une demoiselle comme vous et une dame comme madame votre mère.

— C'est bien, Marguerite, reprit madame Lafosse; ne parlons plus du passé, seulement laissez-vous guider à l'avenir.

— Oui, Madame, » répondit timidement Marguerite, qui tremblait de se faire renvoyer si elle risquait encore la moindre observation.

Le lendemain, à l'heure indiquée, Marguerite retourna chez le dépositaire de sa petite fortune; il lui expliqua diverses causes qui avaient retardé des rentrées sur lesquelles il comptait, et lui demanda un nouveau délai de trois jours. La pauvre femme le supplia de ne pas différer davantage, et, croyant l'intéresser en sa faveur, elle lui avoua l'usage qu'elle prétendait faire de son argent; il parut touché de la noblesse de ses sentiments et protesta qu'il ne lui parlerait plus d'ajournement. Marguerite le crut, et pourtant elle s'en alla bien affligée, car elle pensait au médecin qui, probablement, ne reviendrait plus dès qu'on cesserait de le payer à chaque visite; elle craignait aussi que les provisions des deux dames ne durassent pas trois jours.

Le docteur cessa effectivement ses visites, d'abord parce qu'on ne le paya point sur-le-

champ comme à l'ordinaire, et ensuite parce que madame Lafosse, qui commencait à se rétablir, lui avait signifié que désormais on ne les payerait que trois francs. Les provisions durèrent trois jours, car Rose et sa mère surent les épargner, et d'un autre côté, Marguerite avait si grand peur de voir *manquer ces dames,* qu'elle apportait toujours plus qu'il ne fallait. A l'époque fixée, Marguerite courut chez son débiteur avec d'autant plus d'empressement qu'il ne restait plus rien à la maison. En arrivant elle trouva les portes fermées, et les voisins lui apprirent qu'il était parti la veille, vers dix heures du soir; que déjà plusieurs personnes, à qui il avait donné rendez-vous pour ce jour, s'étaient présentées depuis le matin, et que toutes l'accusaient d'avoir emporté leur argent. A cette nouvelle, Marguerite fut comme frappée de la foudre. Après le premier saisissement, un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, et levant les mains vers le ciel, elle s'écria : « Mon Dieu ! mon Dieu ! que vont devenir ces pauvres dames ! et combien elles avaient raison de vouloir économiser la faible somme que je leur avais remise ! que vont-elles dire maintenant? comment oserai-je me présenter devant elles ! »

Elle se retira, le cœur navré, sans répondre

à toutes les questions des curieux ; elle alla chez une personne experte en affaires, qui lui avait indiqué celle chez laquelle elle avait placé toutes ses économies. Là, elle apprit qu'il ne lui restait aucune espérance de recouvrer la moindre partie de son avoir. Le dépositaire avait fait de fausses spéculations et s'était évadé, ne laissant après lui qu'une énorme masse de dettes, et, jusqu'à son départ, tout le monde l'avait cru heureux dans ses entreprises.

« Comment retourner auprès de ces dames ! se répétait tristement Marguerite en cheminant au hasard dans les rues du faubourg Saint-Jacques, et cependant je ne puis les abandonner ; je ne les abandonnerai jamais ! je travaillerai jour et nuit ; si j'ai le bonheur de trouver assez d'ouvrage, Mademoiselle m'aidera, j'en suis sûre. A nous deux, et en nous réduisant au strict nécessaire, nous pourrons peut-être gagner assez pour vivre toutes les trois. Mais, hélas ! madame Lafosse est encore bien malade ; il lui faudra un médecin, des médicaments et des aliments légers qui coûtent cher, et il n'y a plus un sou à la maison ! On sait chez qui j'ai placé mon argent ; on va savoir, peut-être même on sait que j'ai déjà tout perdu, personne ne voudra me prêter ni me faire crédit ! Mon Dieu !

mon Dieu ! que je suis malheureuse ! ayez pitié de moi, inspirez-moi ce que je dois faire ! »

Tout en se lamentant, Marguerite avait déjà passé et repassé vingt fois devant la maison où demeuraient ces dames sans oser y entrer. Enfin elle alla chez elle dans le dessein de prier, persuadée que la prière soulage les grandes douleurs. Selon son habitude, elle tira de son sein la croix d'or qu'elle ne quittait jamais, et la tenant dans ses mains jointes, elle invoqua sur son ancienne bienfaitrice, sur Rose et sur elle-même la miséricorde céleste, et implora la puissante intercession de la sainte Vierge auprès de son divin fils. Après avoir achevé sa fervente prière, elle se promena dans sa chambre en méditant sur les moyens de sortir d'embarras. Tout à coup une pensée lui vint.

« O douloureux sacrifice ! s'écria-t-elle en fixant sur sa croix ses yeux obscurcis par les pleurs ; mais il le faut, je saurai m'y résoudre. Dieu puissant, vous voyez mon affliction ! donnez-moi le courage de sauver ma bienfaitrice et bénissez mes efforts ! Sainte Vierge, intercédez pour nous ; sainte Marguerite, ma céleste patronne, assistez-moi, priez pour moi. »

Alors s'armant d'un nouveau courage, Marguerite cacha sa croix dans son fichu, prit le

meilleur de ceux qui lui restaient, et descendit avec résolution. Elle alla chez un orfèvre, dont la boutique n'était pas éloignée, et pour qui elle avait travaillé quelquefois. En entrant, la force lui manqua ; elle s'assit et ne put proférer une parole.

« Que désirez-vous, Marguerite? lui demanda la femme de l'orfèvre, qui par hasard se trouvait seule au comptoir.

— Ah! Madame, que je suis heureuse dans mon malheur de pouvoir m'adresser à vous! » Et à ces mots elle se remit à pleurer.

« Vous est-il donc arrivé quelque grand malheur?

— Oh oui! Madame, un grand malheur! un affreux malheur! A force de travail et de privations j'étais parvenue à économiser une somme qui, avec les intérêts de bien des années, montait à 900 fr. C'était un trésor pour une pauvre femme comme moi, et une ressource bien précieuse pour ma vieillesse. J'avais tout placé chez M. Durand, que vous connaissez; j'ai tout perdu : il est parti hier, on ne sait ce qu'il est devenu. On assure qu'il est ruiné lui-même, et qu'il n'y a plus aucun espoir pour ses malheureux créanciers.

— Pauvre Marguerite! que je vous plains!

— Je saurais supporter en chrétienne cette perte cruelle s'il ne s'agissait que de moi. Le bon Dieu m'a fait la grâce de me conserver la santé et la vue ; mes pratiques ne me quittent pas malgré mon âge, et quand il faudrait mourir de misère, je me soumettrais encore avec résignation à cette dernière épreuve, qui, du moins, me rapprocherait de mon Créateur ; mais je ne suis pas seule au monde.

— Comment ? je ne vous connais plus de parents.

— Ah ! j'ai plus que des parents, j'ai la bienfaitrice de ma mère et sa fille à soutenir. La pauvre dame est malade et ne peut encore quitter le lit ; la jeune demoiselle ne trouve point d'ouvrage : il n'y a plus rien à la maison, ni pain ni argent. Je devais leur apporter aujourd'hui mes 900 fr. ; j'étais sortie pour cela, et j'ai tout perdu !... Autrefois la dame m'a donné une croix d'or, dont elle et ma mère, à sa dernière heure, m'ont recommandé de ne jamais me défaire ; je ne l'ai encore détachée de mon cou qu'une fois, une seule fois, pour la faire bénir par M. le curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas ; je vous l'apporte, voulez-vous me l'acheter.

— Volontiers, Marguerite ; il doit vous coûter beaucoup de vous en séparer.

— Oh oui !... mais les pauvres dames qui attendent mon retour pour avoir à manger !

— Je vais appeler mon mari... Monsieur Bernard, descendez à la boutique ! » cria-t-elle.

M. Bernard descendit; c'était un gros homme tout court, à la face épanouie, uniquement occupé de plaisirs et d'affaires, et très-peu sentimental. Sa femme lui expliqua le motif de la visite de Marguerite.

« Pour acheter cette croix, dit-il, il faut la voir ; montrez-la donc. »

Marguerite la tira de son sein, la présenta à l'orfèvre d'un main tremblante, et la retira lorsqu'il allait la prendre. M. Bernard, sans faire attention à la douleur de Marguerite, lui dit :

« Voyons, la vendez-vous ou la gardez-vous ?

— Hélas ! Monsieur, répondit-elle, je voudrais bien la garder ; mais il faut que je la vende. »

Alors elle la donna. L'orfèvre, après l'avoir examinée et pesée, en offrit trente francs ; elle était grande, massive et d'un or très-fin.

« Ne pouvez-vous en donner davantage ? demanda Marguerite, je sais qu'elle a coûté beaucoup plus. »

Après un nouvel examen, M. Bernard l'es-

tima cinquante francs, sa femme lui poussa le genou, et sur un signe qu'elle lui fit, il alla jusqu'à soixante francs, protestant qu'il perdrait assurément sur le marché.

« Non, non s'écria Marguerite, vous ne perdrez rien ; je vous assure qu'elle vaut beaucoup plus, et d'ailleurs je vous prie de la conserver précieusement. Si le bon Dieu daigne bénir ma vieillesse, je vous rembourserai votre argent avec les intérêts que vous fixerez vous-même, et je reprendrai ma croix. Aurez-vous la bonté de me la garder ? »

L'orfévre allait répondre qu'il n'achetait que pour revendre ; mais sa femme, prenant la parole, promit de garder au moins une année le précieux bijou.

« Ce n'est pas un bijou, repartit Marguerite, les bijoux ne conviennent guère à une malheureuse comme moi ; c'est un objet consacré par la bénédiction de notre vénérable pasteur et de ma défunte mère. C'est le signe de notre salut, c'est la récompense qu'une noble dame à daigné accorder à ma piété filiale ; c'est la croix devant laquelle je fais chaque jour mes prières. Du moment où je l'ai eue, j'ai toujours été aussi heureuse que je puis espérer de l'être en ce monde, et je hâterai de tous mes vœux et de

tous mes efforts l'instant où je pourrai la reprendre. O Madame, je vous en prie, ne la confondez pas avec les objets profanes de votre commerce; qu'elle ne les touche pas. Attendez, je vais l'envelopper dans ce fichu, et vous la serrerez dans quelque endroit, où je la retrouverai aussi pure que je vous la remets. »

Marguerite la baisa encore une fois, l'enveloppa soigneusement et donna le petit paquet à la marchande, puis elle reçut les soixante francs convenus, et se retira en sanglotant.

« La vieille folle! dit l'orfévre; croit-elle que je veux faire de mes bijoux des reliques? qu'il se présente une acheteuse, et tout de suite....

— Non, mon ami, répondit la femme, j'ai donné ma parole à cette pauvre fille; tu ne t'y es pas opposé, nous devons y être fidèles. Je sais que les sentiments religieux n'excitent que tes railleries; ce sont, dis-tu, des faiblesses; et quand cela serait vrai, ne devrions-nous pas respecter les faiblesses des autres quand elles ne nuisent à personne, et à plus forte raison quand elles mènent à la vertu? Et quelles sont donc ces faiblesses qui donnent tant de force et inspirent tant de courage dans le malheur! Vois cette pauvre et pieuse Marguerite; tu la traites de folle; et cependant c'est la folie dont tu

l'accuses qui l'aide à supporter son infortune et qui lui fait pousser la reconnaissance jusqu'à l'héroïsme! elle voulait donner toutes ses épargnes à la bienfaitrice de sa mère; elle lui sacrifie la chose à laquelle elle tenait le plus au monde, la croix bénie par sa mère expirante, et je suis persuadée qu'elle va travailler nuit et jour pour acquitter envers cette dame infortunée la dette de sa mère et la sienne. Est-ce là de la vertu?

— Oui, sans doute.

— N'est-ce pas une vertu au-dessus des vertus du vulgaire?

— J'en conviens.

— Eh! penses-tu que sans la religion une pauvre et simple fille comme la vieille Marguerite serait capable de cette sublime résolution, de cette continuité de sacrifices qui, se consommant dans l'obscurité, ne procurent aucune gloire ici-bas, et devant lesquels reculerait le courage des hommes?

— J'avoue que sans la religion qui soutient son zèle, Marguerite ne porterait pas le dévouement jusqu'à cet excès de folie, car c'est folie de se sacrifier ainsi tout entière par pure reconnaissance.

— Et pourtant si des revers, heureusement

peu probables, mais toujours possibles, nous jetaient dans la misère, si nous tombions malades, si nous manquions de tout comme la bienfaitrice de Marguerite, et si une personne que nous aurions secourue pendant notre prospérité se dévouait alors pour nous, comme Marguerite, et se dévouait par pure reconnaissance, dirais-tu que cette personne est folle?

— Non, certes, je l'admirerais et me souviendrais toute ma vie de sa noble conduite.

— Eh bien! admire donc Marguerite, puisqu'elle fait précisément ce que tu admirerais dans ton obligé; rends hommage à la religion qui la guide et la soutient, et surtout tenons-lui exactement la parole que nous lui avons donnée, ou nous ne serons pas même d'honnêtes marchands.

— Il faut bien te céder, tu parles tant, que tu as toujours raison. »

Madame Bernard ne se le fit pas répéter deux fois; elle emporta la croix, et, conformément aux désirs de la pieuse Marguerite, elle la déposa dans un petit meuble, loin de tout objet profane.

En sortant de chez l'orfévre, Marguerite avait le cœur gros et les yeux pleins de larmes; elle se hâta cependant de retourner vers madame

Lafosse, que sa longue absence devait inquiéter. Elle voulait lui cacher sa douleur et la perte qu'elle venait de faire ; elle eut même un instant la pensée de recourir à quelque mensonge, mais quoique son intention fût louable, elle ne put se résoudre à parler contre la vérité, ni retenir ses sanglots lorsqu'elle déposa sur la table la modique somme qu'elle apportait. Étonnée de ses pleurs, madame Lafosse lui demanda ce qui lui était arrivé.

« J'ai tout perdu, Madame, tout! mon débiteur s'est enfui la nuit dernière.

— Mais d'où vient cet argent que vous apportez? Je croyais que c'était du moins un à-compte.

— C'est le prix de ma croix d'or.

— De votre croix! s'écrièrent en même temps Rose et sa mère. De votre croix! vous avez vendu votre croix!

— Oui, Madame; pour vous j'aurais vendu ma vie si je l'avais pu; je ne pouvais revenir près de vous les mains vides.

— Pauvre Marguerite! combien un pareil sacrifice a dû vous coûter!

— Oh! beaucoup, Madame, beaucoup, je vous assure. Une chose pourtant me console, c'est que l'on me gardera ma croix une année entière,

et qu'on me la rendra si je peux rembourser le prix avec les intérêts.

— Puisse le Ciel me faire la grâce de me guérir et de trouver à m'occuper! dit avec une profonde émotion madame Lafosse; ce serait moi qui devrais la retirer et vous la remettre; mais, hélas!... »

Madame Lafosse ne put achever sa phrase, elle avait le cœur trop serré; elle se retourna pour cacher ses pleurs, et l'on entendait les soupirs qu'elle s'efforçait d'étouffer. Rose pleurait aussi; elle se rapprocha de sa mère, lui prit la main, et resta debout près du lit de douleur sans proférer une seule parole. Ce fut Marguerite qui la première surmonta son affliction. Quand elle pensa que madame Lafosse pouvait l'écouter et lui répondre, elle lui demanda ses ordres, et alla aux provisions. Elle y mit cette fois plus d'économie qu'à l'ordinaire, car elle tremblait en pensant qu'après les soixante francs de sa croix, il n'y aurait plus d'autres ressources que le faible produit de son travail.

Malheureusement on devait un terme, le second finissait le lendemain, et le propriétaire ne voulait pas attendre davantage. Il exigea le payement des deux termes à la fois, et les deux ensemble montaient à cinquante francs; il ne resta

donc plus pour les besoins de trois personnes que dix francs déjà entamés. Ce nouveau coup accabla madame Lafosse ; elle se sentit plus mal qu'elle n'avait encore été, et désespéra de se rétablir jamais.

« Ne te désole pas, ma chère maman, lui dit Rose en l'embrassant avec tendresse, maintenant Marguerite ne prétendra plus qu'il ne convient pas à une demoiselle comme moi de faire la ravaudeuse; elle cédera enfin à mes instances, elle cherchera de l'ouvrage pour elle et pour moi, et j'espère qu'elle en trouvera ; à nous deux, et avec le zèle que nous y mettrons, nous suffirons certainement à tout.

— Oui, reprit Marguerite, il faut maintenant se résigner à cette humiliation. Hélas ! qui aurait pu croire, il y a vingt ans, que la fille d'une....

— Eh bien! encore, Marguerite! » s'écria madame Lafosse ; et, fatiguée de l'effort qu'elle venait de faire pour prononcer ce peu de paroles, elle retomba dans un complet anéantissement.

Rose renouvela ses instances, et, après le dîner, Marguerite alla chez toutes ses connaissances demander de l'ouvrage. Elle n'en trouva nulle part. Le lendemain elle continua ses re-

cherches et ne réussit pas mieux. Le médecin, qu'elle avait prié de revenir, revint en effet, déclara que la maladie de madame Lafosse serait longue et ne laissait plus guère d'espoir; il emporta encore trois francs sur le peu d'argent qui restait, et conseilla de mettre la malade dans quelque hospice; elle y aurait, disait-il, tout ce qui sans doute lui manquerait chez elle : quant à moi, ajouta-t-il, j'ai trop d'occupations, il m'est impossible de continuer mes visites.

« Mademoiselle, dit tout bas Marguerite à Rose, il faut nous armer de résignation et de courage, » et elle lui rapporta les paroles du médecin. Quel coup pour la sensible Rose! elle se sentit défaillir. Marguerite la soutint dans ses bras, la fit asseoir, et, se penchant vers elle afin de la soutenir, lui dit à l'oreille : « Rassurez-vous, il me reste une dernière ressource, j'en userai; rien ne me coûtera pour soulager madame votre mère. »

Quelle était cette dernière ressource? Rose le demanda, Marguerite refusa de s'expliquer. Le jour suivant, Marguerite sortit. Elle alla à l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas entendre une messe du matin et prier pour ses deux amies. Après la messe elle se retira lentement et se plaça sous le portail contre une colonne; elle

avait les mains jointes serrées contre le corps, et les yeux gonflés de larmes qu'elle s'efforçait de retenir. Beaucoup de personnes passaient devant elle sans la remarquer ; quelques-unes la regardaient et ne savaient ce qu'elle faisait là, car elle ne disait pas un mot, et ne bougeait pas plus qu'une statue. L'émotion qu'elle éprouvait lui ôtait même l'usage de la vue, elle ne voyait rien et n'entendait que le bruit confus de la foule qui s'écoulait en chuchotant. Ce que faisait Marguerite ? elle mendiait, ou plutôt elle avait l'intention de mendier pour sa bienfaitrice, puisqu'il lui était impossible de travailler pour elle. Mais la pauvre fille, accoutumée à gagner son pain par un utile labeur, ne pouvait supporter l'idée de mendier. Jamais, oh ! non, jamais elle ne serait descendue pour elle-même à cet excès d'humiliation, et quoiqu'elle eût souvent assisté les pauvres avec la plus tendre charité, elle aurait mille fois mieux aimé se laisser mourir de faim dans son réduit que de se résoudre à demander l'aumône. Cependant elle faisait encore ce sacrifice à la reconnaissance ! mais quand elle voulait élever la voix pour appeler l'attention des passants, quelque effort qu'elle fît, les paroles expiraient sur ses lèvres tremblantes. Quand elle voulait

tendre la main, sa main rebelle semblait s'accrocher contre l'autre et se coller contre son corps. Au bout d'un instant, personne ne sortit plus de l'église, et Marguerite s'accusant d'une faiblesse qu'elle appelait de l'orgueil, se retira désespérée.

Croyant être plus hardie dans un quartier où elle ne serait connue de personne, elle se dirigea vers une autre porte de la ville et résolut d'aller bien loin de la rue où elle était née, dans l'un des quartiers les plus opulents. En traversant le faubourg Saint-Germain, elle rencontra dans la rue Dauphine une domestique qui la reconnut et l'accosta. C'était une cuisinière, appelée Thérèse, qui avait passé quelques années à la campagne avec ses maîtres et que pour cette raison Marguerite avait perdue de vue; sans cela Marguerite serait allée la trouver dans sa détresse, et Thérèse se serait empressée de venir à son aide, ou Thérèse aurait bien changé pendant sa longue absence! Thérèse avait beaucoup changé. Ayant perdu une somme assez forte, placée chez un malhonnête homme, elle était devenue avare afin de réparer plus promptement cette perte. Autrefois elle aurait donné une partie de son avoir à Marguerite; aujourd'hui, apprenant sa détresse et celle des

deux dames, elle se contenta de la plaindre et de leur offrir sa protection. Précisément elle était chargée de chercher une femme de chambre pour la jeune baronne au service de laquelle elle venait d'entrer. Cet emploi devait, suivant elle, convenir parfaitement à la jeune personne. Pour de l'ouvrage, elle ne pouvait en procurer. Quoique intérieurement révoltée de la proposition de Thérèse, Marguerite ne la rejeta point. Seulement elle demanda le temps d'en parler aux dames, et pria son amie d'attendre la réponse qu'elle lui porterait dans deux ou trois heures au plus tard. Thérèse donna son adresse, puis on se sépara.

Marguerite retourna en toute hâte chez madame Lafosse. Chemin faisant, elle pensait et repensait à ce qu'elle allait dire. Comment porter une semblable proposition *à une demoiselle comme mademoiselle Rose!* Cependant que faire? valait-il mieux risquer de la voir mourir de misère avec sa mère? Marguerite était fort embarrassée. En arrivant à la maison, elle se laissa tomber sur une chaise, la force lui manquait pour se soutenir. Elle sentait qu'elle devait parler, mais ne savait comment aborder une question si délicate. Son air consterné inquiétait vivement les dames. Pressée de questions,

elle répondit en pleurant que, ne trouvant pas d'ouvrage, elle était sortie pour mendier.

« Oh! laissez-moi plutôt mourir, s'écria madame Lafosse fondant en larmes.

— Et Mademoiselle, que deviendra-t-elle après vous? » répondit Marguerite.

Madame Lafosse se tut. La pensée désolante de laisser dans le monde sa fille si jeune encore, sans fortune, sans un sou, sans asile, sans appui, sans autre amie que la pauvre Marguerite, la fit frémir et lui ferma la bouche.

« Non, Marguerite, vous n'irez plus demander l'aumône pour ma mère, ce n'est pas à vous, c'est à moi de me soumettre à cette épreuve. Je saurai supporter toutes les humiliations, je dois, je puis tout oser pour secourir ma bonne mère. »

Alors Marguerite, profitant de la disposition où elle voyait Rose et madame Lafosse, raconta sa rencontre avec Thérèse. Au premier mot qu'elle dit de la proposition de cette fille, Rose, s'élançant de son siége, s'écria: « Oui, oui, j'accepte cette place avec joie et reconnaissance! » et courant embrasser sa mère, elle ajouta: « Tu me le permets, chère maman? oh! ne me refuse pas, je t'en conjure. »

Comme la pauvre mère hésitait, Rose reprit:

« Vois-tu, maman, ce sera ici une bouche de moins à nourrir, et un peu d'argent de plus. Avec quel plaisir je t'apporterai mes gages! Marguerite trouvera bientôt de l'ouvrage pour elle. Elle te soignera en mon absence, elle te soignera comme elle a soigné sa mère, tu seras plus tranquille, tu te guériras, et si tu as le bonheur de trouver du travail et des leçons pour nous deux, je m'empresserai de revenir près de toi.

— O ma fille, que me demandes-tu? tu ne sais pas ce que c'est que de servir une maîtresse trop souvent aussi exigeante que vaine et capricieuse! tu veux être domestique?

— Oui, je le serai, et je me réjouirai de l'être, quand je penserai que je fais à une si bonne mère un si pénible sacrifice.

— Je ne puis y consentir, ma fille; il faudrait que je n'eusse pas un cœur maternel.

— Tu y consentiras du moins pour ta fille. Ne vois-tu pas que, n'ayant plus aucune autre ressource, je vais souffrir et enfin périr si tu ne me laisses prendre ce parti?

— Nous n'avons plus de nourriture que pour aujourd'hui, même en réduisant nos parts, fit observer Marguerite avec l'air d'une personne qui se parle à elle-même. Qui me fera crédit?

pas un marchand; et demain de quoi vivrons-nous ?

— Eh bien ! ma fille, reprit madame Lafosse en gémissant, fais ce que t'inspirent ton cœur et le Ciel ; j'y souscris ; tu emporteras avec toi les bénédictions de la plus infortunée des mères. »

A ces mots, la pauvre dame se couvrit la figure et laissa couler ses pleurs.

« Allons, Marguerite, dit Rose, le temps presse, conduisez-moi tout de suite vers Thérèse, je désirerais entrer en fonctions aujourd'hui même. »

Marguerite se leva, puis faisant observer que madame Lafosse ne pouvait rester seule en un pareil moment, elle donna à Rose l'adresse de Thérèse. Après les plus déchirants adieux, Rose reçut à genoux la bénédiction de sa mère, tâcha de calmer sa douleur en promettant de venir la voir le plus souvent qu'elle pourrait, et partit avec courage. Mais en chemin mille pensées affligeantes assaillirent son esprit. C'était la première fois qu'elle quittait sa mère, et elle la laissait bien malade, bien désolée, manquant de tout ! et elle allait s'engager comme servante ! et elle ne connaissait pas même de nom la maîtresse qu'elle allait servir ! Oh ! que son cœur souffrait !

Un indicible effroi ralentissait sa marche, elle tremblait de se présenter devant cette maîtresse peut-être impérieuse et dure. Puis pensant à sa mère, et craignant d'arriver trop tard, elle pressait le pas et se désespérait de ne pouvoir avancer plus vite. Enfin elle arriva. Thérèse la fit asseoir dans la cuisine et courut l'annoncer à *Madame*. Madame recevait alors une visite, il fallut attendre.

« Ma chère enfant, dit Thérèse, je suis bien aise d'avoir le temps de vous prévenir de certaines choses qu'il est bon que vous sachiez. Il n'y a pas longtemps que suis ici, néanmoins je connais déjà le caractère des maîtres. Monsieur est bon, il est toujours content de tout. Quant à Madame, c'est bien différent; elle est d'une fierté insupportable, et si capricieuse, qu'on ne peut jamais la satisfaire; la moindre chose la met dans des colères terribles. Elle change de femme de chambre à chaque moment; elle s'emporte et veut qu'on écoute humblement et en silence tout ce qu'il lui plaît de dire; si l'on répond un seul mot, elle vous chasse à l'instant même. Il faut toujours et à tout moment l'appeler *madame la baronne* par-ci, madame la baronne par-là, ou bien à la porte sans rémission : elle s'est brouillée

dernièrement avec une des compagnes de son enfance, parce que cette demoiselle lui parlait trop familièrement. Aux yeux de Madame c'était de la grossièreté, pourtant elle-même n'est guère polie avec personne, surtout avec ses domestiques, et si je n'avais pas de bons gages !.. D'ailleurs sa mère l'encourage à cela; et elle a pour amie une dame Herbinières qu'on nomme *madame la présidente*, gros comme le bras ! qui fait ici la pluie et le beau temps, et qui ne cesse de lui répéter qu'il faut garder son rang et maintenir les gens à leur place. Madame n'est pas mal, mais elle se croit la plus belle de toutes les femmes. Sa femme de chambre doit le lui dire tous les jours de toutes les manières et avec assez d'adresse pour faire penser qu'elle le croit sérieusement, ou sinon on perd les bonnes grâces de Madame, et il faut décamper. Madame est jalouse de tout, et de tout le monde : elle seule a de l'esprit, de la grâce et une bonne tournure; elle seule se met avec goût, son équipage est plus brillant que tous les autres, son appartement a quelque chose de mieux que les appartements les plus somptueux. Son chat et son carlin n'ont pas leurs pareils. Si vous êtes bien avec ces deux animaux, Madame pourra vous passer quelque petite chose;

mais s'ils vous prennent en grippe, si vous ne les flattez pas assez, point de grâce pour vous, c'est une faute que Madame ne pardonne jamais. Le chien mord quelquefois et le chat égratigne, on doit souffrir gaiement ces gentillesses qui amusent Madame, et donner du sucre à ces méchantes bêtes. »

Thérèse en aurait dit bien davantage, mais un coup de sonnette l'appela près de Madame; elle courut et revint chercher la pauvre Rose, que ce rapport n'avait pas rassurée.

La timide Rose la suivit en tremblant; elle entra les yeux baissés, dans un brillant salon. Madame était assise sur un canapé. « Voici madame la baronne, » dit Thérèse; Rose leva les yeux et vit devant elle Joséphine!

L'altière Joséphine l'examinait de la tête aux pieds, et semblait affecter de ne pas la reconnaître. Rose demeurait immobile d'étonnement; mille pensées, rapides comme l'éclair, se croisaient dans son esprit troublé. Joséphine paraissait attendre qu'elle parlât; et la pauvre Rose craignant de déplaire et surtout de n'être point admise, n'osait proférer une parole. Elle était immobile et inquiète comme un criminel devant son juge. Joséphine prenait un barbare plaisir à la tenir dans cet état d'humiliante con-

trainte. Enfin Thérèse, cédant à un mouvement de pitié, rompit le silence.

« Madame la baronne, dit-elle, voici la jeune fille dont je vous ai parlé ce matin. Elle m'est envoyée par une de mes meilleures amies; elle a été, dit-on, fort bien élevée, on la dit très-bonne, très-intelligente et très-soumise. J'espère qu'elle fera tout pour mériter les bontés de madame la baronne.

— Vous cherchez une place de femme de chambre? demanda alors la baronne en réprimant à peine un sourire sardonique.

— Oui, madame la baronne, répondit Rose rougissant jusqu'au blanc des yeux, car elle avait remarqué cet insultant sourire.

— Je crois vous reconnaître; il me semble vous avoir vue quelque part. N'êtes-vous pas la petite Rose?

— Oui, madame la baronne.

— C'est cela, j'y suis à présent; votre mère était maîtresse de dessin à l'école impériale d'Écouen?

— Oui, madame la baronne.

— Vous n'étiez pas élève?

— Non, madame la baronne.

— On vous permettait néanmoins de suivre tous les cours?

— Oui, madame la baronne.

— Peste! vous avez eu des succès dont vous devez être fière.

— Je ne l'ai jamais été; je dois l'être aujourd'hui moins que jamais.

— Qu'est devenue votre mère? qu'avez-vous fait toutes deux depuis que vous avez été obligées de quitter l'école?

— Nous avons langui et souffert.

— Pourtant, avec des talents comme les vôtres et avec ceux de votre mère, on devait se procurer sans peine une existence honorable. Votre mise et votre démarche n'annoncent pas que vos talents vous aient été bien utiles. »

Joséphine appuyait avec affectation sur ce mot *talents,* afin de mieux mortifier Rose. Rose laissa échapper quelques larmes et ne répondit pas.

« Écoutez, reprit Joséphine, vous connaissez un peu mon caractère, je ne prétends pas le changer pour vous. J'ai la noble fierté qui convient à ma naissance et à mon rang; si vous voulez entrer à mon service, il faut avoir l'obéissance et l'humilité qui conviennent à votre position. Un caprice du hasard vous avait placée dans la même école que moi; votre premier soin doit être d'oublier cela. Je ne suis plus

mademoiselle Joséphine, je suis madame la baronne, vous êtes Rose; je serai votre maîtresse, vous serez ma femme de chambre; rien de plus, rien de moins. J'entends être obéie promptement et respectueusement; je veux même qu'on sache deviner et prévenir mes volontés, et, je vous en préviens, je serai plus exigeante avec vous qu'avec toute autre. D'ailleurs, comme je sais que vous brodez assez bien, je ne serais pas fâchée de vous avoir pour femme de chambre. Pourtant cela demande un peu de réflexion. Repassez demain, vous connaîtrez ma réponse définitive. Allez. »

En prononçant ce dernier mot, elle fit de la main un signe facile à comprendre; Rose s'inclina profondément et se retira avec Thérèse.

« La vilaine femme! dit tout bas Thérèse dans son grossier langage; elle parle aux gens comme à des chiens. Ah! que l'on est malheureux d'être obligé de servir de semblables pimbèches!

Rose pleurait d'être remise au lendemain; elle allait donc encore vivre un jour entier aux dépens de Marguerite; elle aurait un jour de plus à attendre le payement de ses gages, et sa mère avait un si pressant besoin de cette ressource! Tout à coup, essuyant ses pleurs et pre-

nant une nouvelle résolution, elle pria Thérèse de demander pour elle à madame la baronne la permission de lui dire encore un mot. Thérèse y alla et revint presque aussitôt lui dire qu'elle pouvait entrer.

« Madame la baronne, dit Rose d'une voix tremblante, pardonnez-moi ma hardiesse; vous désirez ne décider de mon sort que demain, je vous supplie d'avoir la bonté de prononcer aujourd'hui. Ce n'est pas l'impatience qui me fait hasarder cette humble prière; s'il ne s'agissait que de moi, j'attendrais respectueusement vos ordres et je m'y soumettrais avec résignation; mais ma mère, ma pauvre mère!.... ayez pitié de moi, madame la baronne. »

En prononçant ces derniers mots, accompagnés d'un torrent de larmes, Rose tomba à genoux, joignit les mains, baissa la tète et attendit son arrêt. Joséphine, toujours nonchalamment assise sur le sofa, ne se mit pas en devoir de la relever. Après avoir joui un instant de l'humiliation de la malheureuse Rose, elle répondit sèchement :

« Je n'ai pas coutume de me laisser faire la loi par mes gens ni par personne; vous n'entendez pas, j'espère, entrer à mon service malgré moi? je vous trouve bien hardie de vouloir

me forcer à dire sur-le-champ ce qu'il me plaît de ne déclarer que demain. Attendez ou cherchez une autre condition, je trouverai bien une autre servante.

— O Madame, madame la baronne ! dit Rose en se reprenant, pardonnez-moi, je vous en conjure ; le malheur m'a troublé la tête ; je pense à mon infortunée mère, et....

— Eh bien ! qu'est-ce que votre mère a de commun avec mon service?

— Hélas ! elle est au lit, malade, bien malade, manquant de tout, absolument de tout ; et n'ayant d'autres ressources que mes gages, si vous daignez me prendre pour votre servante.

— Les gages ne se payent pas d'avance.

— Je le sais ; mais si j'étais sûre à présent d'être admise au service de madame la baronne, dès aujourd'hui on pourrait prendre à crédit ce qu'il faut à ma mère et à la personne généreuse qui la soignera en mon absence.

— Ainsi elle n'a pas même de quoi faire un bouillon ; pas seulement de pain, peut-être?

— Non, madame la baronne, et voilà ce qui m'a inspiré la hardiesse de revenir vous importuner.

— C'est différent, je conçois maintenant votre impatience. On dit que les gens pauvres ont

pour leurs parents une tendresse qui exalte leur dévouement. A la bonne heure ; cependant vous n'aurez que demain ma réponse, mais je ne suis pas insensible à la pitié. Attendez un moment. »

Elle tira le cordon d'une sonnette ; Thérèse arriva.

« Thérèse, reprit-elle en montrant Rose toujours à genoux, avez-vous quelques restes de poulet et un peu de bouillon ?

— Oui, madame la baronne.

— Donnez-les-lui avec dix francs.

— O Madame ! combien je vous remercie de tant de bonté ! cette somme va peut-être sauver la vie à ma bonne mère, je vous la rembourserai sur le premier mois de mes gages. »

Malheureusement, dans sa reconnaissance, Rose avait oublié qu'elle n'était pas encore acceptée ; et, ce qui choqua bien plus Joséphine, elle avait dit : *Madame*, et non pas *madame la baronne*.

« Apprenez, repartit aigrement Joséphine, que je ne paye de gages qu'à mes domestiques, et que, lorsque je fais une aumône, ce n'est pas pour qu'on me la rembourse. Sortez et revenez demain si vous voulez. »

Rose se releva toute confuse ; elle suivit à la cuisine Thérèse, qui lui donna deux poulets

presque entiers, un pain, du bouillon et dix francs. Thérèse était indignée.

« La détestable femme ! s'écria-t-elle, comme elle a pris plaisir à vous humilier ! Pauvre petite ! et ce qui me met le plus en colère, c'est qu'au lieu de vous fâcher et de lui répondre comme elle le méritait, vous vous êtes laissée faire comme un agneau, et qu'à présent vous paraissez toute contente ; vous n'avez donc pas de sang dans les veines ?

— Pardonnez-moi, mademoiselle Thérèse, je ne suis que trop sensible aux outrages ; mais je les supporterais sans peine, je m'y soumettrais avec joie pour adoucir la misère de ma mère. Dans cet instant, je ne pense plus à rien qu'au faible secours que je vais lui porter.

— Eh bien ! vous êtes la meilleure des filles, répondit Thérèse en essuyant une larme ; emportez toujours ce qu'on vous a fait acheter si cher, et dites à Marguerite que demain ou après demain matin j'irai sans faute la voir en allant au marché. »

Rose se hâta de retourner vers sa mère, et il semblait qu'elle lui portât un trésor. Elle se promit pourtant de ne point lui dire la manière dont elle avait été accueillie. Quand elle déposa sur la table ses provisions, Marguerite fut bien

contente, mais madame Lafosse s'inquiéta en voyant les deux pièces de cinq francs. Elle se tranquillisa lorsque sa fille lui dit que la baronne lui avait donné tout cela pour sa mère. « Cependant, ajouta Rose, je dois y retourner demain, alors elle me dira si elle veut définitivement m'attacher à sa personne.

— Mais comment t'a-t-elle reçue? paraît-elle bonne?

— Tu vois bien qu'elle l'est, maman, puisqu'elle m'a donné tant de choses aussitôt que je lui ai dépeint notre détresse. »

Sur cette réponse, madame Lafosse s'imagina que sa fille aurait du moins pour maîtresse une femme charitable et bienveillante, et cette persuasion adoucit beaucoup son chagrin.

Après le départ de Rose, l'impitoyable Joséphine écrivit à sa digne amie, madame d'Herbinières, la lettre suivante :

« Ma chère amie, je triomphe, je suis au « comble de la joie. J'ai reçu hier une visite à « laquelle je ne m'attendais pas; vous ne devi« neriez jamais qui est venu chez moi, et « pourquoi on y venait. Madame Lafosse, la « maîtresse de dessin qui m'a joué un si mauvais « tour à l'école d'Écouen, et que vous avez fait « si justement chasser, est tombée dans la plus

« affreuse misère ; elle est au lit et manquant
« de pain dans son galetas. Sa fille, une petite
« laideron que je vous montrerai, et qu'on
« avait la sottise de prôner à l'école comme un
« phénix, est venue me supplier à genoux, à
« genoux, ma chère, je n'exagère pas ; c'est
« l'exacte vérité ! est venue me supplier à ge-
« noux et en pleurant de la prendre pour femme
« de chambre. A quoi servent donc les talents
« aux gens de cette espèce ? Afin de punir l'or-
« gueil de cette petite sotte, j'ai eu la malice de
« la laisser un bon moment dans l'attitude que
« la misère lui avait fait prendre devant moi. Je
« l'ai renvoyée à demain pour connaître ma
« décision, mais je lui ai fait donner l'aumône,
« car il faut être humain, même envers nos
« ennemis. Je l'attends demain vers midi ; venez
« me voir à onze heures, je veux lui faire la
« leçon en votre présence.

« La baronne de Bargilès. »

Le jour suivant, à onze heures précises, Rose dit adieu à sa mère et à Marguerite, et se rendit auprès de Thérèse, qui l'introduisit aussitôt. Une dame (madame d'Herbinières) était assise à côté de Joséphine sur le canapé du salon. « Fi ! qu'elle est laide ! dit la dame à Joséphine ; pren-

drez-vous un pareil monstre? » et, quoiqu'elle parlât à demi-voix, Rose put entendre cette observation mortifiante.

« Peut-être, répondit Joséphine; et pourquoi pas, si elle me sert à ma fantaisie? Eh bien! ajouta-t-elle en s'adressant à Rose, avez-vous fait toutes vos réflexions?

— Je les avais faites hier, madame la baronne.

— Avez vous déjà servi?

— Non, madame la baronne.

— Alors vous ne savez pas ce que c'est que d'être servante. Il faut n'avoir plus de volonté à soi et n'agir que par la volonté de sa maîtresse; ce qu'on appelle à présent service, c'est précisément ce qu'on appelait autrefois l'esclavage. Seulement aujourd'hui l'esclave peut quitter son maître et en chercher un autre, qui souvent ne lui est pas plus doux que le premier. Nous ne pouvons plus châtier nous-mêmes nos serviteurs, c'est une erreur de la loi, un abus dont on reviendra sans doute. En attendant, nous pouvons les chasser au moindre mécontentement, et, pour ma part, je sais, quand il le faut, user de mon droit et tenir mes domestiques à une distance respectueuse. Vous voilà bien avertie, désirez-vous toujours entrer à mon service?

— Oui, madame la baronne.

— Eh bien ! soit ; je vous donnerai deux cents francs par an ; cela vous arrange-t-il ?

— Oui, madame la baronne.

— Surtout ne vous avisez pas de vous souvenir que nous avons passé notre jeunesse dans le même pensionnat.

— Je l'ai déjà oublié, madame la baronne.

— Allez à l'antichambre, je sonnerai quand j'aurai besoin de vous. »

Rose sortit, alla s'asseoir dans l'antichambre, et, joignant les mains, pria le Seigneur de lui donner la force et la patience de supporter tous les caprices, toutes les duretés de sa maîtresse.

« C'est donc là, demanda madame d'Herbinières après que Rose eut refermé la porte, c'est donc cette petite bégueule que l'on avait la sottise de vous préferer au pensionnat d'Écouen ?

— Oui, ma chère ; je suis charmée que vous l'ayez vue ; à présent jugez si j'avais tort de me dépiter contre l'injustice de la directrice, des maîtresses et même des élèves. Enfin elle est maintenant à sa place, je la tiens, et je lui ferai sentir ce que je suis et ce qu'elle est.

— Et vous aurez raison. Quelques succès de collége tournent les jeunes têtes. Il faut ensuite

qu'une dure expérience redresse leurs idées. Cette petite sotte devait être toute fière de ses prétendus talents, qui ne l'ont pas empêchée de tomber dans la misère.

— Fière? non ; du moins elle paraissait fort modeste.

— Croyez-moi, ma chère amie, repartit la présidente, cette modestie n'était et ne pouvait être que l'orgueil adroitement déguisé. Elle me paraît profondément hypocrite, car il est impossible que la patience avec laquelle elle a écouté la déclaration un peu dure que vous lui avez faite tout à l'heure ne soit pas de la dissimulation ; il n'y a personne au monde qui soit capable de se contenir en s'entendant dire de pareilles choses. Vous lui avez annoncé assez clairement que vous alliez la traiter en esclave, elle a montré une résignation qui n'est pas dans la nature.

— Dans notre nature, à nous gens comme il faut, non sans doute ; mais dans la nature des gens de sa classe, de ces misérables qui sont nés pour souffrir et nous servir. D'ailleurs Rose adore sa mère, elle est capable de tout pour elle; je crois qu'elle se jetterait dans le feu, s'il le fallait, afin d'épargner le moindre chagrin à sa mère, et de plus elle est dévote....

— Dévote ! que dites-vous là, dévote ! et vous allez introduire un bigote dans votre maison ! oubliez-vous qu'une bigote est un boute-feu, et qu'on ne saurait trop s'en méfier ?

— Duperie chez les uns, hypocrisie chez les autres, la dévotion ne convient pas aux personnes d'un rang supérieur, aux esprits éclairés, mais le peuple en a besoin pour supporter sa misère et aussi pour se maintenir dans le devoir. J'ai fort peu de religion, comme vous le savez ; cependant j'aime que mes domestiques en aient. La religion les rend plus humbles, plus patients, plus obéissants ; ma mère m'a répété cent fois qu'elle avait fait cette remarque et que bien d'autres l'avaient faite avant elle. Quant à Rose, sa dévotion ne m'inspire aucune crainte. Elle prie et se résigne à tout ; et si elle est encore ce qu'elle était au pensionnat, ce sera la première et probablement la seule femme de chambre que je pourrai garder.

— Faites-en l'essai puisque vous le voulez, mais je crois pouvoir assurer d'avance que vous n'aurez pas à vous en féliciter. »

A peine madame d'Herbinières fut-elle partie, que Joséphine sonna Rose, et commença la longue série d'épreuves auxquelles elle voulait mettre la patience de la pauvre fille. Rose

se montra constamment douce, respectueuse, docile et empressée, et souvent Joséphine se dépita de ne pouvoir la prendre en défaut, ce qui ne l'empêchait pas de la gronder à chaque instant. Quelquefois, lorsque Rose était seule occupée à broder pour *Madame*, elle sentait couler ses larmes, mais elle se consolait bientôt et reprenait un nouveau courage en pensant que sa mère avait besoin de ses gages. Elle était déjà depuis une huitaine de jours au service de Joséphine, et prévoyait bien qu'il devait rester peu de chose des dix francs qu'elle avait remis à sa mère, lorsqu'elle pria Thérèse d'aller voir Marguerite. Thérèse n'avait pu encore faire cette course. La vieille cuisinière admirait le noble caractère de Rose, et chaque jour s'y attachait davantage. Rose le voyait, et elle osa la prier de lui prêter dix francs et de les remettre à sa mère ou à Marguerite. Thérèse y consentit volontiers, et le même jour, en allant au marché, elle passa chez madame Lafosse, qui, précisément alors, n'avait plus rien; elle reçut, en pleurant de tendresse, le nouveau secours que lui procurait sa fille chérie et s'informa de la manière dont on la traitait Malgré l'instante recommandation de Rose, la vieille cuisinière, qui était un peu jaseuse, déclara toute la vérité.

Ce fut un coup cruel pour la malheureuse mère ; elle éprouva un tel chagrin, que Thérèse se repentit amèrement de son indiscrétion. Elle tâcha de réparer cette faute en revenant sur ce qu'elle avait dit et en s'accusant d'avoir beaucoup exagéré les choses, parce qu'elle était de mauvaise humeur contre sa maîtresse ; mais le coup était porté. Madame Latosse, qui d'ailleurs connaissait le caractère impérieux et dur de Joséphine, resta persuadée que Rose était la plus malheureuse des filles. Afin de détourner l'entretien sur un autre objet, Thérèse demanda Marguerite ; Marguerite était sortie désespérée. Ne sachant où elle allait, madame Lafosse ne pouvait dire quand elle reviendrait. La conversation tomba au bout d'un moment ; Thérèse se retira, en promettant de faire bientôt une visite à son ancienne amie.

Marguerite s'était dirigée tout droit vers l'église voisine. Agenouillée sur une marche de la chapelle de la Vierge, elle pria longtemps pour ses malheureuses amies, et pria avec tant d'émotion et de ferveur, qu'elle ne sentit point couler les larmes ruisselant sur son visage, qu'elle ne vit et n'entendit rien autour d'elle. On eût dit que son âme, s'élevant vers le ciel, avait quitté son corps qui restait immobile



Mademoiselle Zéphirine l'examinait de la tête aux pieds.

comme une statue. Quand elle eut bien prié et demandé au Seigneur de lui inspirer ce qu'elle devait faire, elle se leva et gagna le portail où elle avait déjà essayé de demander l'aumône. Cette fois elle osa élever la voix et tendre la main; des liards, quelques sous même, tombèrent dans cette main. C'était bien peu pour de si grands besoins. Cependant c'était quelque chose, et Marguerite remerciait avec la plus vive reconnaissance les personnes généreuses qui lui faisaient la charité.

Un jeune homme l'avait observée durant sa prière; étonné de l'abondance de ses larmes et de la douloureuse expression de sa figure, ce jeune homme l'avait suivie, et, placé à l'autre extrémité du portail, il la considérait attentivement sans qu'elle s'en doûtat. Tout à coup il vint à elle et lui dit :

« Vous n'êtes point habituée à mendier?

— Oh non! Monsieur.

— Vous avez bien du chagrin?

— Hélas! oui.

— Voulez-vous me le confier?

— Jusqu'ici j'ai vécu de mon travail; j'avais placé mes économies, une banqueroute me les a enlevées. Je ne trouve plus d'ouvrage, et cependant une dame, autrefois riche, bien riche,

mais tout à fait ruinée par la révolution, n'a que moi pour soutien ; ses bienfaits ont adouci les derniers moments de ma mère, puis-je l'abandonner? Elle est au lit, malade, presque mourante ! Il y a maintenant huit jours que sa fille s'est placée comme servante, dans l'intention de lui donner ses gages ; je tremble que ce triste secours n'arrive trop tard, et je mendie en attendant.

— Où demeure cette dame ?

— A deux pas du Val-de-Grâce, n°......, au quatrième étage, sur le derrière.

— Comment se nomme-t-elle?

— Madame Lafosse.

— Et vous ?

— Marguerite.

— Retournez promptement chez cette dame, tranquillisez-la, annoncez-lui ma visite. Je suis médecin ; mais, comme je me défie de ma jeunesse, je vais chercher un vieux docteur très-habile, très-humain et très-riche, qui a la bonté de me servir de guide. Avant une heure d'ici nous serons auprès de la malade. Vous avez prié pour elle avec tant de ferveur et de charité, que le Ciel vous exaucera sans doute. »

En la quittant, il lui glissa dans la main une pièce de quarante sous.

Marguerite le remercia surtout de sa bienveillante promesse, le conjura de n'y pas manquer, et se hâta d'aller annoncer cette heureuse nouvelle à madame Lafosse.

« Madame, tranquillisez-vous, réjouissez-vous, nous sommes sauvés ! » s'écria-t-elle en ouvrant la porte.

Madame Lafosse ne parut pas l'entendre ; cette mère infortunée pensait à sa fille et pleurait absorbée dans son affliction. Comme elle ne bougeait point, Marguerite la crut morte et resta glacée d'effroi ; cependant elle entendit un long soupir qui la rassura. Elle s'approcha du lit et appela : « Madame ! Madame ! » Sa maîtresse se retourna ; Marguerite la vit toute en pleurs, et s'informa du sujet de ses larmes ; quand elle l'apprit, elle fut indignée : « Heureusement, dit-elle, cela ne durera pas longtemps ; » et alors elle conta à madame Lafosse la rencontre qu'elle venait de faire.

« Vous voyez bien, Madame, que nous sommes sauvées. Ces médecins, quand ils sont bons et généreux, sont de véritables anges sur cette terre ; ils connaissent tant le monde ! ils ont tant de crédit ! Je gagerais que ceux-ci vont tout de suite vous procurer, à vous et à Mademoiselle, des leçons, des tableaux, des portraits plus que vous n'en voudrez.

— Puis-je travailler dans l'état où je suis ?

— Ils vont vous guérir, n'en doutez pas.

— Mais il faut de l'argent pour la nourriture et les médicaments ?

— Ils nous en prêteront.

— Le jeune médecin l'a-t-il promis ?

— Non, mais en me disant que le vieux docteur était très-habile, très-humain et très-riche, il appuyait sur ces mots *très-humain et très-riche*, d'une manière significative.

— Quand ma guérison serait aussi assurée que vous le croyez, Marguerite, elle sera longue, et, pendant tout ce temps, ma pauvre Rose...

— Vienne seulement de l'ouvrage ou des élèves pour elle, interrompit Marguerite, j'irai bien vite l'arracher à son indigne maîtresse.

On frappa à la porte de madame Lafosse.

Marguerite ouvrit; c'étaient les deux docteurs, qui, s'étant rencontrés par un heureux hasard près de la maison indiquée, arrivaient ensemble. Le vieux docteur avait les cheveux blancs comme la neige, la voix et les manières douces et affectueuses; il débuta par quelques mots pleins de bienveillance, puis tâta le pouls de la malade, le fit tâter à son jeune confrère, et dit ensuite :

« Madame, il est des cas où le médecin doit d'abord guérir le moral ; vos yeux gonflés de larmes indiquent des chagrins longs et cuisants ; vous paraissez aussi avoir éprouvé bien des privations. Ayez, je vous prie, assez de confiance en mon jeune ami et en moi pour nous révéler toutes vos peines, nous vous offrirons toutes les espèces de secours dont vous pourrez avoir besoin ; nous sommes venus dans cette intention. Parlez-nous à cœur ouvert comme à de vieux amis, je vous en supplie, et je vous proteste que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

— Hélas ! Monsieur, je le veux bien, répondit madame Lafosse; j'ai besoin encore de vivre pour ma malheureuse fille.

— Remontez assez haut dans le passé pour nous apprendre toutes les causes qui ont pu contribuer à vous amener à l'état où vous êtes aujourd'hui, et croyez bien que les moindres détails relatifs à votre personne nous intéresseront vivement, mon ami et moi. »

Marguerite présenta des siéges aux deux docteurs, et madame Lafosse parla en ces termes :

« J'ai beaucoup perdu à la révolution...

— Oui, oui, beaucoup ! » dit à demi-voix Marguerite.

Madame Lafosse lui lança un regard de mécontentement, et crut ainsi lui imposer silence; la vieille ravaudeuse baissa en effet les yeux, se promit de ne plus rien dire, mais bientôt elle oublia sa résolution.

« Mon mari a péri sur l'échafaud pendant la Terreur, et je suis restée sans fortune avec une enfant de dix-huit mois et quelques talents d'agrément, qui alors ne pouvaient m'être d'aucune utilité. Il fallait nourrir ma fille, je la donnai à garder à une pauvre femme, et j'allai travailler en journée chez les personnes qui voulurent bien m'employer comme couturière. Lorsque le calme commença de renaître en France, j'eus le bonheur de trouver quelques portraits à faire. On me commanda aussi de petits tableaux, et j'eus plusieurs écolières. Enfin l'école impériale d'Écouen fut instituée; une dame, dont j'avais fait le portrait, et qui m'honorait de sa protection, m'y procura l'emploi de maîtresse de dessin; j'obtins pour ma fille l'autorisation de suivre tous les cours. On paraissait content de mon zèle et de la conduite ainsi que des progrès de ma fille; tout à coup le ministre m'a frappée d'une destitution dont j'ignore les motifs et que je ne croyais pas mériter.

— Certainement Madame ne méritait pas cette

disgrâce, s'écria involontairement Marguerite.

— Ce malheur nous prit au dépourvu : nous partîmes, ma fille et moi, avec très-peu d'argent; j'avais eu le tort de ne point faire d'économies.

— Je le crois bien, interrompit Marguerite, Madame donnait tout aux pauvres. Oh ! elle est bien toujours la même ; quand elle était...

— Paix donc! Marguerite, vous me désespérez avec votre babil.

— Ma foi, Madame, aussi vous êtes trop discrète; il faut bien que ces Messieurs sachent à qui ils s'intéressent ; et s'ils veulent prendre la peine d'écrire à Écouen, ils verront que je leur dis la pure vérité. Ne faites pas vous-même votre éloge, à la bonne heure; mais permettez-moi de le faire, à moi, qui n'ai plus d'autre moyen de vous servir et d'être utile à mademoiselle Rose.

— Elle a raison, Madame, dit le vieux docteur ; nous sommes en position de vous rendre quelques services à vous et à mademoiselle votre fille, et il est bon, il est nécessaire que nous connaissions les vertus que votre modestie voudrait nous cacher.

— En arrivant à Paris il fallut acheter un petit mobilier; vous le voyez : tout simple

qu'il est, il coûta beaucoup pour nous. Le premier terme échu réduisit presque à rien nos ressources. Ma fille pouvait enseigner les langues française, anglaise et italienne, l'arithmétique, l'histoire, l'écriture et le dessin. N'ayant plus de connaissances à Paris, nous ne trouvâmes rien à faire, pas même des ouvrages d'aiguille.

— Pourtant, fit observer Marguerite, Mademoiselle brode et coud comme une fée !

— Enfin, reprit madame Lafosse, nous tombâmes dans une misère affreuse, et nous aurions péri de besoin sans la généreuse Marguerite, qui nous a nourries de ses épargnes : tant qu'elle a eu un sou en sa possession, elle ne nous a laissé manquer de rien, et elle a passé bien des nuits à veiller près de moi, lorsque j'étais dans un état désespéré. »

Marguerite rougit et baissa la tête pendant que madame Lafosse parlait de sa générosité, et à son tour elle lui aurait imposé silence, si elle l'avait osé. Les deux docteurs la regardaient, et le plus âgé allait la féliciter de sa belle conduite, lorsqu'elle dit sans lever les yeux :

« Je n'ai fait que mon devoir. Madame, qui se plait à vanter le moindre mérite de tout le monde et qui ne veut pas qu'on parle du sien,

ne vous dit pas ce qu'autrefois, il y a plus de vingt ans, elle a fait pour ma pauvre mère. Ma mère, Messieurs, était la bonté même. Arrivée à une grande vieillesse, elle ne put continuer de travailler ; des maladies, des infirmités survinrent et nous coûtèrent beaucoup ; mon gain n'y pouvait suffire, ma mère demandait la mort pour n'être plus à ma charge. Je me désespérais moi-même, lorsque, ayant appris notre détresse, Madame, qui était alors..... »

Madame Lafosse toussa de manière à faire comprendre à Marguerite qu'elle allait commettre une indiscrétion.

« Qui était alors bonne et généreuse comme elle l'a toujours été, comme elle le sera toute sa vie, Madame vint nous voir, s'informa de tous nos besoins, me recommanda de ne penser qu'à bien soigner ma mère, et dès ce jour pourvut largement à toutes nos dépenses. Ses bienfaits ont prolongé de plusieurs années la vie de ma mère : ainsi, quand je lui ai apporté, il y a quelque temps, une très-petite somme, ce n'était qu'un faible à-compte sur ce que je lui dois, n'est-ce pas, Messieurs ?

— Oui, mais Marguerite ne vous dit pas tout. A force de travail et de privations, elle avait placé en plusieurs années neuf cents francs,

elle est allée les chercher pour nous les donner.

— Je n'ai pas eu le bonheur de vous les donner, Madame.

— Non, mais vous n'en avez pas moins de mérite, puisque votre résolution était prise, et que vous l'auriez exécutée sans la banqueroute de votre débiteur; et ce n'est pas encore tout, Messieurs...

— O Madame, qu'allez-vous dire encore? je vous en prie, épargnez-moi, interrompit la ravaudeuse.

— Marguerite, vous avez tout à l'heure et à plusieurs reprises parlé malgré moi; c'est à mon tour d'être indiscrète.

— Vous avez raison, Madame, dirent les deux médecins, cette vengeance est digne de vous, soyez bien persuadée qu'elle ne fera point de tort à Mademoiselle. »

Marguerite se résigna donc, et madame Lafosse continua ainsi :

« Savez vous, Messieurs, jusqu'où elle a poussé la reconnaissance? Voyant ses fonds perdus et n'ayant pas d'ouvrage, elle s'est décidée à vendre sa croix d'or. C'est une récompense que j'avais cru devoir lui donner autrefois pour sa piété filiale; elle y tenait comme à sa propre vie, peut-

être plus encore ; elle l'avait fait bénir : elle pensait que cet objet consacré par la religion lui portait bonheur ; elle l'a vendu et nous en a remis le prix. »

Ici un soupir échappé à Marguerite apprit aux docteurs combien ce sacrifice lui avait été douloureux.

« Elle a fait plus encore : cette ressource, bien faible pour trois personnes, fut bientôt épuisée ; alors cette fille admirable, qui avait toujours vécu de son travail, eut le courage de se résoudre à mendier pour nous à notre insu ! C'était pour moi qu'elle demandait l'aumône, quand le Ciel, touché de ses prières et de ses nobles sentiments, lui fit la grâce de rencontrer l'un de vous, Messieurs. Qui la récompensera de tant de vertu !

— Eh ! dit Marguerite, une pauvre vieille fille comme moi pouvait bien s'humilier jusqu'à mendier pour vous qui avez été pour ainsi dire la mère de ma mère ; quand une noble demoiselle comme mademoiselle Rose venait d'accepter avec tant d'empressement une place de servante, afin de nourrir sa mère avec ses gages.

— La pauvre enfant ! s'écria madame Lafosse, et aussitôt les pleurs ruisselèrent sur son

visage.... Oh ! pour sa mère aucun sacrifice ne lui coûterait.

— Chez qui est-elle placée ? demanda le vieux docteur.

— Hélas ! Monsieur, chez une de ses condisciples du pensionnat d'Écouen. Sa maîtresse est vaine, capricieuse, dure, vindicative, et se souvient encore avec un jaloux dépit des succès de ma fille dans ses études ; elle l'en punit aujourd'hui, elle s'applique à la mortifier, à la tourmenter de mille façons, elle l'accable de mauvais propos et de travail, elle lui fait passer une partie des nuits à broder des chiffons inutiles, la traîne à sa suite chez d'autres jeunes dames qui ont été leurs compagnes d'école à toutes deux, et prend un cruel plaisir à leur montrer que Rose est trop heureuse d'être sa servante. Comme elle sait notre détresse, elle ne craint pas que ma fille la quitte, mais elle-même menace à chaque instant de la chasser afin que, tremblante pour sa mère, la malheureuse Rose s'humilie encore davantage devant elle. Ma fille est douce et résignée, pas une plainte ne lui échappe, elle cherche même à cacher ses larmes quand elle ne les peut retenir ; mais une domestique qui lui a procuré cette place m'a rapporté ce matin tout ce que

je viens de vous dire, et je pleurais encore quand vous êtes entrés. »

Pendant que madame Lafosse achevait ce triste récit, Marguerite avait découvert les quatre petits tableaux accrochés à la muraille. « Voici l'ouvrage de Madame, » dit Marguerite aussitôt que sa maîtresse eut cessé de parler. Les docteurs examinèrent successivement les peintures et les trouvèrent charmantes.

« C'est une trouvaille pour moi, dit le plus âgé; je viens de faire réparer un cabinet d'étude que je désire orner de quelques paysages. Je n'en ai pas encore trouvé qui me convinssent; ceux-ci me plaisent beaucoup, et puisque vous souhaitez les vendre, je les achèterai volontiers. Quel est le prix, Madame?

— Ce qu'il vous plaira, Monsieur; je vendais les pareils cinquante francs, je vous laisserai les quatre pour quarante francs.

— Madame, reprit le docteur, je ne suis pas homme à profiter du malheur des artistes pour acheter leurs ouvrages à vil prix. Je me connais assez en peinture; vos tableaux valent au moins cent francs chacun, et je les prends à ce prix, ou j'y renonce.

— J'aurais mauvaise grâce à refuser ce bienfait, car c'est un véritable bienfait dans la

position où je me trouve. Je l'accepte donc, Monsieur, et j'en serai reconnaissante toute ma vie. »

Le docteur, qui venait de toucher une assez forte somme en or, tira de sa bourse vingt napoléons, les posa sur la table, et disposa les tableaux pour les emporter.

« Marguerite, mon enfant, dit madame Lafosse, allez bien vite racheter votre croix.

— Permettez, Madame, ceci me regarde, reprit le docteur. Je vois qu'ici tout le monde, excepté mon jeune ami et moi, a fait des actes méritoires; vous ne vous opposerez pas, je l'espère, à ce que je fasse aussi une bonne action. J'ai de la fortune, le rachat de la croix de mademoiselle Marguerite ne me ruinera pas; ne m'enviez pas le plaisir de la lui rendre. Combien faut-il ?

— Je l'ai vendue soixante francs, répondit Marguerite en rougissant; l'orfévre exigera quelque chose de plus.

— Voilà soixante-dix francs, reprit le docteur, allez tout de suite la retirer, nous attendrons votre retour.

— J'y vais avec vous, ajouta le jeune médecin.

— Prenez ma voiture qui est à la porte, dit le plus âgé.

— Et si Madame me le permet et veut me donner un billet qui m'autorise à réclamer mademoiselle sa fille, j'irai ensuite la chercher, dit Marguerite ; je crois même qu'il vaudrait mieux commencer par là ; cette pauvre demoiselle est si malheureuse ! ce serait un crime de prolonger un instant son supplice. On ne saurait lui apprendre assez tôt le bonheur de sa mère.

— Vous avez raison, Marguerite, répondit madame Lafosse ; mais reprenez d'abord votre croix, cela ne vous retardera guère ; ensuite vous prendrez une voiture pour aller plus vite chercher ma fille.

— J'irai moi-même avec la bonne Marguerite, dit le vieux docteur ; ma voiture vaudra mieux qu'un fiacre, et, d'après ce que vous nous avez dit du caractère de la dame, il pourra se présenter des difficultés que j'aplanirai plus facilement que Mademoiselle. »

Marguerite et le jeune médecin allèrent chercher la croix et revinrent en un clin d'œil.

« La voilà ! s'écria Marguerite en montrant sa croix encore garnie du ruban, la voilà, ma pauvre croix ! »

Madame Lafosse la lui attacha au cou en l'appelant son amie et sa sœur, et l'embrassant avec tendresse.

« Maintenant, dit Marguerite, il me semble que le courroux du Ciel est apaisé et que tout va nous réussir. Monsieur, ajouta-t-elle en faisant une profonde révérence au vieux docteur, allons, s'il vous plaît, chercher Mademoiselle. »

Ils partirent et arrivèrent en un moment. Le docteur demanda au concierge madame la baronne de Bargilès. Elle habitait le premier étage. Il monta. Pour parvenir à l'appartement, il fallait passer devant la cuisine, dont Thérèse, un peu curieuse, tenait toujours la porte ouverte. Thérèse, reconnaissant Marguerite, et ne se doutant pas qu'elle était avec le vieux monsieur qui marchait devant elle, accourut, l'arrêta et lui dit : « O ma chère amie, la pauvre demoiselle ne pourra pas longtemps y tenir : sa maîtresse est si méchante, si dure, si injuste, que Rose, malgré toute sa résignation, ne fait que pleurer. Comme il faut qu'elle aime sa mère pour endurer si patiemment tant de chagrins ! A tout moment on menace de la renvoyer ; tout à l'heure encore Madame l'a chassée et lui a commandé de faire son paquet. La malheureuse enfant m'a priée de demander grâce pour elle.

J'y suis allée, et à l'air dont on m'a répondu de lui dire de retourner vers Madame, j'ai bien vu que l'on craignait autant de la perdre, qu'elle d'être renvoyée. Si j'étais à sa place... mais patience, je saurai bientôt lui trouver une meilleure condition.

— Précisément, Monsieur et moi, nous venons la chercher pour la reconduire à sa mère.

— Vraiment? Pas possible! s'écria Thérèse.

— Je vous demande pardon, repartit le docteur.

— O mon Dieu, que je suis contente de cela! Allez donc bien vite, Monsieur, vous allez trouver la pauvre demoiselle toute en larmes. »

Ils sonnèrent à la porte de l'appartement. Un domestique alla les annoncer, et les introduisit dans une pièce élégamment meublée ou Madame grondait encore Rose, qui, en essuyant ses pleurs, travaillait à une brillante broderie. Ce spectacle irrita tellement la bonne et pacifique Marguerite, qu'elle eut toutes les peines du monde à contenir sa colère. Rose, qui n'osait lever les yeux, ne la voyait pas.

« Madame la baronne, dit le docteur, je viens de la part de madame Lafosse vous prier de nous remettre sa fille, dont elle a un pressant besoin.

— Je ne vous connais pas, Monsieur ; qui êtes-vous ? répondit la baronne d'un ton hautain.

— Madame, je suis le docteur Darville, médecin de madame Lafosse.

— Le premier venu pourrait m'en dire autant ; qui m'oblige à vous croire ?

— Mes cheveux blancs, Madame, et ma réputation, repartit avec dignité M. Darville ; vous ne refuserez pas du moins d'en croire madame Lafosse elle-même, voici un billet qu'elle m'a chargé de remettre à mademoiselle sa fille, et qui, je pense, lèvera tous vos doutes. Mademoiselle doit vous le communiquer. »

Rose reçut le billet ; le parcourut rapidement et le présenta à sa maîtresse, qui le lut à son tour. Rose, palpitante d'espoir et de crainte, restait debout, les yeux baissés, en attendant la décision de la baronne.

« Ce chiffon, demanda Joséphine, est-il bien de l'écriture de votre mère ?

— Oui, Madame, répondit Rose.

— Fort bien, monsieur le docteur, cette fille est ma domestique, elle veut quitter mon service, c'est son droit ; mais le mien est de la garder huit jours en dépit d'elle et de sa mère, et j'entends user de mon droit.

— Tout à l'heure vous vouliez la chasser, fit observer Marguerite indignée.

— Taisez-vous, vieille sotte, repartit aigrement, Joséphine; je suis étonnée, Monsieur, que vous ayez amené jusqu'ici cette impertinente.

— Madame, cette femme est une amie de madame Lafosse.

— Bon! s'écria la baronne, avec un rire insultant, j'aurais dû m'en douter; qui se ressemble se rassemble. Je suis charmée d'avoir vu l'amie de madame Lafosse.

— J'espère, Madame, reprit le médecin, que vous reviendrez sur votre première déclaration, et que vous nous permettrez d'emmener Mademoiselle. Il y aurait de la cruauté à refuser à une pauvre mère, bien malade, je vous assure, la douceur de revoir et d'embrasser sa fille.

— Eh bien! Monsieur, j'aurai cette cruauté.

— O Madame, je vous en supplie, rendez-moi à ma bonne mère, permettez-moi d'aller la consoler et de lui prodiguer les soins de l'amour filial.

— Rose, je vous trouve bien osée aujourd'hui! Vous savez que je ne reviens jamais sur ce que j'ai résolu. Vous êtes encore à moi pour huit jours. Allez à la cuisine.»

Rose obéit en gémissant.

« Pardine ! Madame, s'écria Marguerite hors d'elle-même, il faut que vous n'ayez ni cœur ni âme ; vous abusez indignement de votre bonheur, je vous prédis qu'il ne durera pas longtemps : Dieu vous punira de votre dureté et vous rendra peut-être plus malheureuse que mademoiselle Rose.

— Taisez-vous donc, Marguerite, lui dit le docteur, laissez-moi achever ma mission, et allez m'attendre dans ma voiture.

— Oui, reprit Marguerite ; oui, il faut que je me taise, car j'en dirais trop. »

Elle se retira en effet ; mais, au lieu d'aller à la voiture du docteur, elle entra dans la cuisine où Rose se lamentait. Après s'être consultées ensemble, Thérèse et Marguerite prirent Rose par les bras, l'entraînèrent jusqu'à la voiture du docteur et la forcèrent d'y monter ; Marguerite se plaça près d'elle, le laquais ferma la portière, et Thérèse commanda au cocher de retourner promptement chez madame Lafosse. Le cocher, croyant qu'on lui transmettait l'ordre de son maître ; partit sur-le-champ ; Thérèse regagne lestement sa cuisine, bien décidée à dire qu'elle ne savait pas ce qu'était devenue Rose, si la baronne l'interrogeait.

Le docteur, resté seul avec Joséphine, ne put

jamais lui arracher son consentement, et se retira fort mécontent de l'insensibilité de cette jeune dame. Thérèse le vit descendre tout préoccupé : il songeait aux moyens de contraindre la baronne à rendre la liberté à Rose avant l'expiration du délai légal. Arrivé à la porte cochère, il fut très-étonné de n'y trouver ni sa voiture ni Marguerite. Le concierge, resté seul un moment dans sa loge, n'avait rien vu, et par conséquent ne pouvait donner aucun renseignement. Le docteur, sachant que Marguerite était l'amie de la cuisinière, alla interroger celle-ci.

« Monsieur, lui répondit-elle, Mademoiselle se désespérait, Marguerite se désolait aussi en pensant à la douleur de sa malheureuse mère quand elle apprendrait que l'esclavage de sa fille devait durer encore huit longs jours : c'est un véritable et bien cruel esclavage que la vie que menait ici la pauvre demoiselle ; connaissant le caractère de Madame, je devinais qu'elle redoublerait de méchanceté pendant ces huit jours, et je tremblais que mademoiselle Rose ne pût résister à tous les chagrins qu'on lui donnerait. Cependant elle voulait rester, parce qu'elle le devait, disait-elle ; Marguerite lui conseillait de s'enfuir, et moi, Monsieur, je vous prie de me

pardonner ma hardiesse, moi, j'ai dit à Marguerite : « Prenons-la chacune par un bras, portons-la dans la voiture du docteur, et allez-vous-en ainsi chez madame Lafosse. » Mademoiselle Rose s'y refusait, Marguerite craignait de vous offenser ; moi j'ai répondu que vous ne vous fâcheriez pas, qu'au contraire vous seriez content, et que je prenais tout sur moi. Alors Marguerite s'est décidée ; Mademoiselle a fait moins de résistance, et nous l'avons entraînée jusqu'à la voiture ; votre laquais a pensé que nous l'aidions à marcher et à monter, parce qu'elle n'avait pas la force de se soutenir ; votre cocher a cru suivre votre ordre en partant tout de suite. Ainsi, Monsieur, vous le voyez, c'est moi qui suis seule coupable ; si vous êtes mécontent, ne vous en prenez qu'à moi, je vous en prie.

— Je suis, au contraire, charmé de ce que vous avez fait ; je vous en remercie, et si votre maîtresse vous renvoie pour cette bonne action, allez le dire à madame Lafosse, je vous procurerai bientôt une autre place.

— Me renvoyer, repartit Thérèse? elle pourra m'en menacer, et je lui rirai au nez, mais elle n'aurait garde d'exécuter sa menace. Monsieur, qui d'ailleurs est bon, aime trop ma cuisine, et Madame ne la hait pas non plus, elle est aussi

gourmande que vaine et inhumaine, et sans me vanter, toutes les cuisinières ne sont pas des Thérèse, et Thérèse n'est pas mademoiselle Rose. D'ailleurs, à force de caprice et de déraison, Madame a perdu la confiance de son mari ; il la regarde comme une grande enfant mal élevée, et ne lui laisse d'autorité que sur sa femme de chambre ; il règle lui-même tout le reste. Or, Monsieur me protége, parce qu'il est content de moi.

— Je la plains de s'être mise par sa faute dans une position pareille.

— Il faut de la raison en ménage, il en faut surtout à la femme quand elle veut mériter, obtenir et conserver l'estime de son mari, et maintenir sa dignité dans la maison ; c'est ce que j'ai toujours vu chez tous les maîtres que j'ai servis. »

Le docteur venait de s'éloigner, lorsque la baronne fit appeler Rose, et, apprenant son absence, vint toute irritée interroger Thérèse, qui prétendit ne rien savoir, et contraignit Madame à se retirer en déclarant que Monsieur avait du monde à dîner, et qu'on lui ferait manquer tous les plats si on la tourmentait.

Le docteur prit un fiacre ; en peu de temps il arriva chez madame Lafosse, et trouva cette

dame et sa fille au comble de la joie. La mère le remercia de toutes ses bontés, et le pria de pardonner à Marguerite le tort qu'elle avait eu d'écouter le conseil de Thérèse et de prendre sa voiture. Le docteur répondit avec autant de bienveillance que de politesse; ensuite lui et son jeune ami qui l'avait attendu, renouvelèrent à la malade l'assurance qu'ils ne négligeraient rien pour le rétablissement de sa santé, et pour procurer des travaux fructueux à Rose et à Marguerite. Ils lui répétèrent encore qu'elle pouvait être certaine de ne manquer de rien, et que, si elle se tranquillisait, elle serait bientôt en état de reprendre ses anciennes occupations; puis ils s'en allèrent en promettant de revenir ensemble le lendemain.

« Voilà des médecins! de véritables et dignes médecins! s'écria Marguerite. De pareils hommes font honneur à leur profession et à l'humanité; mais les barbares que nous avons vus auparavant, et qui, vendant leurs soins à prix d'or, les refusent aux malheureux trop pauvres pour les payer, sont les plus méprisables des êtres. »

Tout entières au bonheur de se revoir, Rose et sa mère se tenaient étroitement embrassées. Madame Lafosse demandait à sa fille de lui

raconter les chagrins qu'elle avait eus. Rose répondit que tous ses chagrins étaient déjà oubliés, et elle écouta avec une vive émotion les détails de la visite des deux docteurs. « O mon Dieu ! s'écria Rose, bénissez leur charitable zèle, faites qu'ils rendent la santé à ma bonne mère et qu'ils puissent me procurer des écolières ou du travail ! »

Cette prière de l'amour filial fut exaucée dès le lendemain. Les docteurs revinrent, chacun d'eux apportait à Rose des voiles à broder pour leurs épouses. M. Darville annonça aussi qu'il avait trouvé pour Rose deux écolières, dont les leçons seraient payées 3 fr. le cachet ; et pour madame Lafosse, plusieurs portraits qu'elle ferait lorsqu'elle serait complétement rétablie. Il ajouta qu'il avait encore d'autres espérances.

« Quant à mademoiselle Marguerite, qui mérite si bien qu'on s'intéresse à elle, nous ne pouvons guère, dit-il, lui procurer par nous-mêmes le genre de travail qui lui convient ; mais nous avons mis des gens en campagne pour cela, et nous réussirons sans doute. Si nous ne réussissons pas...

— Monsieur, interrompit madame Lafosse, après la conduite honorable et touchante que Marguerite a tenue envers nous, il est de notre

devoir de la regarder comme une parente et une amie, de la garder chez nous et de partager en sœur avec elle tout le bien que le Ciel nous enverra.

— Je vous remercie, Madame, répondit Marguerite émue jusqu'aux larmes ; vous avez déjà fait pour moi plus que je ne mérite ; je serai trop heureuse d'achever ma carrière près de vous et de Mademoiselle, mais à condition que je ne vous serai point à charge. Lorsque je ne pourrai plus travailler... eh bien ! ces Messieurs auront la bonté de me faire entrer dans l'asile des pauvres. J'ai longtemps espéré de ne point finir mes jours à l'hôpital, mais je me résignerai sans murmure à la volonté de Dieu.

— Vous, Marguerite, à l'hôpital! s'écria Rose en l'embrassant, vous qui avez rendu à ma mère cent fois plus qu'elle n'avait fait pour la vôtre ! Non, Marguerite! tant que nous aurons un abri et du pain, nous les partagerons avec vous ; c'est notre devoir, et nous n'y manquerons pas.

— Puisque vous le voulez absolument, vous et Madame, j'y consens, répondit Marguerite : il me sera doux de vivre de vos bienfaits, mais que le bon Dieu me fasse la grâce de ne jamais vous être à charge. »

Après avoir laissé une nouvelle ordonnance, M. Darville dit à Rose que sa femme viendrait, le lendemain à midi, la prendre et la conduire chez les deux écolières dont il avait parlé.

Rose se troubla. Le docteur devina sa pensée et lui dit : « Rassurez-vous, Mademoiselle, ma femme vous conduira chez des personnes très-opulentes, mais capables de vous apprécier : vous n'avez pas besoin de toilette, vous êtes assez parée de vos vertus. Je n'ai dit de vous que la vérité, mais je l'ai dite tout entière. »

Rose rougit et promit de se trouver prête pour l'heure indiquée.

Les docteurs s'en allèrent ensemble. Chemin faisant, ils s'entretinrent de leurs protégées.

« Il faut avouer, dit M. Darville, que ce sont des personnes bien dignes d'intérêt, et je ne sais vraiment laquelle des trois est la plus admirable.

— Il n'est pas facile de décider entre elles, répondit le jeune docteur, appelé M. Bouland; cependant il me semble que la demoiselle l'emporte sur les deux autres. Avoir reçu une éducation brillante, et se dévouer pour sa mère au point d'accepter un emploi de femme de chambre; souffrir sans le moindre murmure tous les caprices, tous les mauvais procédés d'une maî-

tresse injuste et impertinente, dont on a été la compagne d'étude, et persister à subir patiemment ce supplice de tous les jours, c'est, selon moi, un acte de piété filiale auquel on ne doit rien comparer.

— Sans doute, la jeune demoiselle a fait preuve de la plus haute vertu; mais la vieille Marguerite qui a donné à l'ancienne bienfaitrice de sa mère tous ses soins, toutes ses économies, et qui, n'ayant plus rien à donner, se résoud à mendier pour acquitter la dette de la reconnaissance, a dû faire un aussi grand effort sur elle-même. Il est si dur de mendier, quand on a toute sa vie gagné son pain par une honnête industrie! et c'est un véritable héroïsme que de s'y résoudre par une pure reconnaissance pour des bienfaits qui datent de vingt ans.

— Oui, la vieille Marguerite et mademoiselle Rose peuvent être placées sur la même ligne. Quant à la mère.....

— La mère a peut-être encore plus de mérite que les deux autres.

— Je ne lui vois ici que le mérite d'être malade au point d'exciter l'enthousiasme de vertu des deux autres.

— Un jour vous serez père, mon jeune ami, et vous apprécierez mieux la conduite de la pauvre

dame. Vous voyez que tout son mal ne vient que des chagrins et des privations qu'elle a endurés. Comptez-vous pour rien cette sensibilité maternelle, vous qui savez si bien estimer la piété filiale de la demoiselle ? Le dévouement de Rose et surtout celui de Marguerite ne vous enseignent-ils pas qu'il faut que cette femme, réduite à la dernière indigence, soit remplie des qualités les plus aimables et les plus solides pour mériter ce long attachement, cette reconnaissance sans bornes d'une fille étrangère comme Marguerite , et même de sa propre fille ; car enfin les enfants ne se piquent pas toujours d'une si vive affection pour leurs parents, et l'on ne se dévoue guère pour des personnes qui ne le méritent pas. Vous voyez que la fille a beaucoup moins souffert que la mère ; cependant à l'âge de la première on supporte moins la faim qu'à l'âge de l'autre. Que conclure de là ? Que la pauvre mère cachait ses besoins afin de laisser à sa fille presque tout le peu de nourriture qu'elles avaient. Et cette fille ayant une si active sollicitude, jugez de l'adresse qu'il a fallu pour la tromper, de la constance et de la force de caractère qu'a dû avoir la mère pour résister à la fois et à ses instances et aux tourments de la faim. La faim portée à un certain degré trouble

les esprits les plus fermes, dompte les plus superbes courages et les rend insensibles aux dernières humiliations. Le fameux Bélisaire, manquant de pain, a demandé l'aumône. Combien de naufragés se sont entre-dévorés faute de vivres!... Il n'y a que l'amour maternel qui soit en nous plus fort que la faim; madame Lafosse aurait donc fait ce qu'ont fait sa fille et Marguerite, si elle avait eu la force de quitter le lit. Supposons encore que mademoiselle Rose ait montré plus de vertu, n'est-ce rien, à votre avis, que de lui avoir donné l'éducation qui la rend capable d'un pareil effort? Et cette éducation ne produirait pas de semblables fruits, si la mère n'avait pas sans cesse joint les exemples aux préceptes; car sans l'exemple le précepte est une graine stérile qu'emporte le vent.

— Je n'avais pas assez réfléchi à tout cela, répondit le jeune docteur; le dévouement de Rose, la reconnaissance de Marguerite avaient à tel point excité mon admiration, que rien ne me paraissait comparable à la noblesse de leur conduite. J'avoue, à présent, que madame Lafosse n'a pas moins de mérite, et je conclus que nous devons redoubler d'efforts pour replacer dans une position digne d'elles ces trois femmes si vertueuses et si intéressantes.

— C'est bien mon intention ; j'ai un projet que je vais vous communiquer, reprit M. Darville. »

Ce projet était d'abord de procurer aux deux dames autant d'élèves et d'ouvrage qu'il pourrait, ensuite de les aider de sa bourse, de ses conseils et de toute son influence à fonder un pensionnat de demoiselles. Il pensait avec raison qu'ayant si bien élevé sa fille, madame Lafosse élèverait encore mieux des enfants étrangers, car trop souvent la tendresse maternelle inspire aux mères une faiblesse qui les aveugle et les égare. Rose enseignerait sans peine à ses jeunes élèves toutes les vertus dont elle était un si parfait modèle. Madame Lafosse donnerait des leçons de musique, de dessin et de peinture, et dirigerait tout l'établissement ; sa fille montrerait la géographie, l'histoire, l'arithmétique, et les trois langues qu'elle parlait avec une remarquable pureté. Marguerite se chargerait de la lingerie, de sorte qu'il n'y aurait à payer qu'une cuisinière.

M. Darville eut bientôt communiqué ce projet à son épouse, M. Bouland en parla à la sienne ; ils se mirent tous quatre à chercher des pensionnaires. Comme on estimait beaucoup le caractère et les talents des deux docteurs, et

que leurs femmes, qui voyaient le grand monde, y jouissaient de la plus haute considération, en quelques mois on leur promit assez d'élèves pour qu'ils pussent engager madame Lafosse à ouvrir l'établissement. Quelques dames opulentes voulurent concourir à la bonne œuvre des deux docteurs; les fonds furent bientôt prêts : le pensionnat commença avec vingt élèves, dont les parents, tous très-riches, payèrent un prix considérable, et furent bien récompensés de leurs sacrifices par les progrès que leurs enfants firent dans les sciences et dans la vertu sous des maîtresses aussi habiles et aussi recommandables que l'étaient Rose et sa mère.

Depuis l'apparition des deux docteurs tout avait prospéré à ces dames; on ne pouvait connaître Rose sans l'estimer et la chérir; les parents de ses deux premières écolières lui en procurèrent encore huit, qui entrèrent au pensionnat dès qu'il fut établi. Madame Lafosse, n'ayant plus d'inquiétudes, s'était promptement guérie; elle avait eu elle-même des élèves. Durant ses loisirs elle avait fait de jolis tableaux, qui se vendirent avant d'être achevés. Elle avait encore tiré une assez forte somme de deux portraits qui lui valurent d'autres travaux et de nouveaux protecteurs. Marguerite, de son côte

avait eu beaucoup d'ouvrage, et, quoique ses gains fussent bien faibles, elle n'en avait pas travaillé avec moins d'ardeur ; de sorte que, même avant l'ouverture du pensionnat, ces trois personnes, naguère si pauvres et si désolées, vivaient déjà dans une honnête aisance, qu'elles ne devaient qu'à leurs talents et aux amis que leurs vertus leur avaient faits. La prospérité dont elles jouissaient alors aurait confondu Joséphine, et cette jeune femme, qui n'estimait que la naissance et la fortune, n'aurait plus osé demander à Rose à quoi servaient ses talents et ceux de sa mère.

Sagement dirigé, l'établissement obtint bientôt les succès qu'il méritait ; le nombre des élèves s'accrut rapidement ; il fallut prendre des maîtres et des professeurs. Madame Lafosse et sa fille surent choisir des personnes dignes de les seconder, et tous les jours elles recevaient les remercîments et les félicitations des parents, et les plus touchants témoignages de l'affection et de la reconnaissance de leurs élèves, qui les chérissaient et les respectaient comme de tendres mères. Elles-mêmes, en donnant leurs soins à toutes ces jeunes demoiselles, se croyaient au milieu de leur famille. Rien ne manquait plus à leur félicité. Laissons-les jouir d'un bonheur

qu'elles avaient si bien mérité, et revenons à Joséphine.

Dans le premier moment de sa colère, elle voulait écrire au préfet de police et se faire ramener pour huit jours sa servante fugitive. Elle allait prendre la plume, lorsque le colonel entra dans son appartement. Il lui demanda le sujet de l'irritation où il la voyait; elle le lui dit et lui expliqua ce qu'elle prétendait faire.

« Gardez-vous-en bien, répondit-il, vous nous couvririez de ridicule. Ce qui m'étonne, ajouta-t-il, ce n'est pas la fuite de Rose, mais l'excès de résignation qu'il lui a fallu pour rester si longtemps à votre service. Jusqu'ici aucune de vos femmes de chambre n'a pu y tenir plus de sept à huit jours, vous finirez par n'en plus trouver : alors vous vous servirez vous-même. Je sais tout ce que cette pauvre Rose a souffert auprès de vous; je viens d'apprendre qu'elle se résignait à tout par un véritable héroïsme d'amour filial, et qu'elle appartient à une mère respectable qui la redemande. Je vous prie très-sérieusement de ne plus songer à l'inquiéter.

— C'est votre protégée, c'est Thérèse qui vous a fait ce rapport.

— Lisez cette lettre que le concierge m'a remise comme je rentrais : est-elle de Thérèse? »

Elle venait du docteur Darville, qui avant de monter en voiture l'avait écrite dans un café voisin de l'hôtel du baron. Le docteur expliquait en peu de mots tout ce qu'il savait de l'histoire de Rose et de sa mère, et leurs anciens rapports avec Joséphine. Il conjurait le colonel d'empêcher sa femme d'entreprendre des poursuites qui ne pouvaient avoir d'autres résultats que d'inquiéter inutilement deux femmes respectables, auxquelles il saurait au besoin trouver de puissants protecteurs. Il terminait en invoquant l'humanité du colonel, et à sa signature il avait ajouté, non sans dessein, sa qualité de médecin du ministre de la police, de plusieurs maréchaux et de l'archichancelier de l'empire.

Voyant qu'il fallait céder, Joséphine ne put contenir son dépit; elle répondit avec aigreur aux observations de son époux; il répliqua séchement, et elle finit par s'emporter au point de déclarer qu'elle allait se retirer chez sa mère en attendant qu'elle pût rompre des nœuds mal assortis.

« Comme il vous plaira, Madame! » repartit froidement le baron, déjà las du mauvais caractère de sa belle et orgueilleuse épouse; et il se retira dans son appartement, où il attendait ses convives.

Joséphine avait toujours pensé qu'en se mariant, une femme acquiert une indépendance absolue, et que son époux ne doit être en quelque sorte que son premier serviteur. Cette prétention hautement avouée avait déjà plus d'une fois blessé le colonel, et dans cet instant de mauvaise humeur il n'aurait pas dit un seul mot pour retenir l'épouse intraitable qui parlait de le quitter. C'est ainsi trop souvent, que de jeunes femmes, entrées en ménage avec de fausses idées sur le rôle modeste et conciliant qui convient à leur sexe, et se confiant trop au pouvoir de leurs charmes, troublent la paix de leur maison et gâtent leur avenir, parce qu'elles manquent de raison, de patience et de douceur. Elles ignorent que la force de la femme n'est pas celle du chêne, qui rompt plutôt que de plier, mais celle du roseau, qui cède au moindre orage pour se relever ensuite avec une grâce et une dignité nouvelle, et qui, en pliant à propos, parvient à faire plier le chêne à son tour.

Prête à quitter la maison conjugale, Joséphine éprouvait un indicible effroi. Elle se jeta sur son canapé et se mit à pleurer; c'étaient des larmes de colère; mais à la voir on eût dit qu'elle venait d'essuyer quelque affreux malheur. A cet instant arriva sa mère, accompa-

gnée de madame d'Herbinières et de madame d'Osimond, veuve déjà avancée en âge, qui habitait ordinairement une jolie maison de campagne à trois lieues de Paris.

Joséphine se précipita dans les bras de sa mère, et lui dit à travers mille sanglots : « Tu croyais me donner un mari, tu ne m'as donné qu'un tyran. » Ensuite, bien persuadée qu'elle avait raison, elle raconta avec assez d'exactitude ce qui venait de se passer entre elle et son mari. Sa mère trouva impardonnable la conduite de M. de Bargilès. Madame d'Herbinières le blâma plus fortement encore, et toutes deux se récrièrent sur la cruaute, la barbarie, la sauvagerie que révélait, suivant elle, le froid et outrageant *comme il vous plaira* échappé au baron.

« Quant à moi, s'écria madame d'Herbinières, si mon mari se permettait de me répondre une pareille atrocité, je lui en voudrais toute ma vie, lors même qu'il m'en demanderait pardon à genoux. »

Jusque-là madame d'Osimond avait laissé ces deux dames exhaler leur indignation, mais, après ce propos, elle ne put garder plus longtemps le silence.

« Madame la baronne, dit-elle en s'adres-

sant à Joséphine, savez-vous ce qui égare beaucoup de jeunes femmes, et même des femmes qui ne sont plus très-jeunes, mais que le dépit rend simples et crédules? Ce sont les discours, les conseils toujours indiscrets, quelquefois perfides de certaines autres femmes. Une femme boudant son mari a-t-elle l'imprudence de le laisser voir, vite les commères accourent, la questionnent et lui montent la tête, en disant, l'une, qu'elle est la maîtresse dans sa maison, quoiqu'elle y soit fort petite fille; l'autre, qu'elle dispose à son gré de la fortune de son époux, qui néanmoins borne sagement les dépenses de Madame; une autre ne souffrirait pas ceci, ne souffrirait pas cela, quoiqu'elle le souffre tous les jours; une autre se prétend libre dans toutes ses démarches, et voudrait bien voir que son mari s'avisât de contrôler sa toilette et de l'empêcher d'aller au bal et au spectacle quand elle en a la fantaisie, ou de l'empêcher de voir qui elle veut! Toutes mentent à qui mieux mieux, ou pour faire envier leur sort ou pour égarer celle dont elles envient le bonheur domestique. Dans les classes communes on s'exprime clairement; dans les hautes classes on se borne à des mines, à des demi-mots qui s'entendent de reste, et l'im-

prudente qui les écoute perd, avec le peu de sagesse qu'elle pouvait avoir, la part de félicité dont elle avait joui jusque alors.

« Gardez-vous de ce piége, madame la baronne; persuadez-vous bien que la vie de la femme la plus heureuse est une vie toute de patience, de douceur, de raison et de dévouement. La bonne femme fait le bon mari; le meilleur a parfois des instants où il met notre caractère à de rudes épreuves; la manière dont nous les supportons détermine la mesure de l'estime et de l'attachement qu'il nous accorde. Nous sommes nous-mêmes les artisans de notre bonheur ou de notre malheur; on nous permet d'être maîtresses, pourvu que nous n'ayons pas la prétention de l'être en tout et partout, ni la sottise de montrer que nous le sommes. Voilà ce qu'il faudrait dire aux jeunes femmes et même aux demoiselles, afin de les préparer au rôle très-important et très-épineux que leur réserve le mariage. »

On avait écouté avec impatience, mais sans l'interrompre, le discours de madame d'Osimond. On avait cru devoir cette déférence à son âge, à son caractère respectable, à son ancienne liaison avec les familles Delmans et d'Herbinières, et surtout à la haute considération dont l'honoraient le président et le général; cepen-

dant lorsqu'elle eut fini, madame d'Herbinières, que ses observations avaient piquée au vif, ne put se contenir :

« Ainsi, Madame, dit-elle, vous me désignez, sans me nommer, comme une femme jalouse du bonheur de madame la baronne, comme une perfide, un boute-feu qui cherche à brouiller des époux. Je ne croyais pas mériter de semblables accusations. Imprudentes ou non, mes paroles m'ont été inspirées par la plus sincère affection pour ma jeune et malheureuse amie. Je n'ai dit que la vérité en ajoutant que je ne souffrirais pas de mon mari l'affront que lui a fait le sien ; il me demanderait pardon à genoux, que je serais inexorable.

— Vous comptez un peu trop, Madame, sur l'affaiblissement de ma mémoire, répliqua madame d'Osimond ; oubliez-vous que j'étais l'intime amie de votre respectable mère, et que, dans le commencement de votre mariage, M. le président, excédé de vos caprices, de votre humeur impérieuse, et ne suffisant point à vos folles dépenses, s'était décidé à vous éloigner de sa maison ; que votre mère et moi nous eûmes beaucoup de peine à lui persuader de patienter encore, quoique son cœur lui parlât pour vous? Je crois me rappeler qu'en cette occasion quel-

qu'un demanda pardon à genoux, et que ce ne fut point votre mari.

— J'étais si jeune alors, et ma mère et vous m'aviez taut sermonnée !

— Nos remontrances vous avaient ouvert les yeux sur vos torts et sur la position désolante où vous alliez être placée, et plus d'une fois ensuite vous nous avez remerciées l'une et l'autre de vous avoir réconciliée avec votre époux. Ne voyez-vous pas que vos discours indiscrets tendent à pousser madame la baronne vers l'abîme que vous n'avez pu entrevoir sans frémir ? Vous étiez jeune, dites-vous, elle l'est aussi, et je m'étonne que vous fassiez pour elle tout le contraire de ce que votre mère a fait pour vous. Je suis bien aise d'avoir eu l'occasion de lui apprendre en votre présence cette particularité, jusqu'à ce jour ignorée de tout le monde, et qui peut lui servir de leçon. »

La présidente aurait voulu, pour tout au monde, que madame d'Osimond n'eût pas rappelé de semblables choses devant Joséphine ; mais elle n'osait répondre un seul mot, de peur de provoquer de fâcheuses répliques. Muettes et déconcertées, l'arrivée du général augmenta encore le trouble de ces trois personnes. Joséphine alla à sa rencontre ; il s'aperçut qu'elle

venait de pleurer, et voulut en savoir la cause.

« Ce n'est rien, Monsieur, absolument rien, un pur enfantillage, se hâta de répondre madame Delmans, qui craignait une explication en présence de madame d'Osimond.

— Mais encore ? reprit le général.

— Eh ! mon Dieu ! une petite querelle de ménage...

— Je n'aime pas les petites querelles de ménage, elles en amènent bientôt de sérieuses ; d'ailleurs on ne pleure pas pour un enfantillage, et Joséphine a beaucoup pleuré. Dites-moi, Madame, le sujet de cette querelle, puisque vous paraissez le savoir. »

Comme la comtesse hésitait, madame d'Osimond prit la parole. Après avoir attentivement écouté les détails qu'elle lui rapporta avec la plus scrupuleuse exactitude, le général fronça le sourcil, et se promena un moment dans la chambre. Personne n'osait rompre le silence.

« Voilà, Madame, dit-il enfin à son épouse, voilà les fruits de l'éducation insensée que mes fréquentes absences vous ont permis de donner à votre fille,.... et moi-même j'aurais dû aussi écarter d'elle les femmes de mauvais exemple et de mauvais conseil.

— Est-ce de moi, Monsieur, que vous en-

tendez parler ? demanda madame d'Herbinières.

— C'est à votre conscience à vous le dire. Avez-vous donné à ma fille de bons ou de mauvais conseils ?

— Il suffit, Monsieur, je me retire, je n'ai pas l'habitude d'attendre que l'on me chasse. »

Elle sortit furieuse et cherchant déjà dans sa tête quelque moyen de se venger du général, du colonel et de madame d'Osimond.

« Madame, reprit le général en s'adressant à son épouse, je vous ordonne de cesser toutes relations avec cette femme dangereuse. Vous, Joséphine, vous allez sur-le-champ vous réconcilier avec votre mari.

— Mais, mon père,... répondit Joséphine.

— Mais, Monsieur,... interrompit la comtesse.

— Point de mais, je vous en prie ! obéissez. »

Ensuite, ayant fait appeler le colonel, il exigea que sa fille reconnût ses torts, en demandant pardon, et promît d'être plus sage à l'avenir. L'orgueil de Joséphine était révolté, mais elle frémissait en voyant l'inflexibilité de son père. Son cœur battait avec force, ses lèvres tremblaient, et un soupir s'échappa de sa poitrine. Le colonel, qui l'aimait éperdûment

feignit de croire qu'elle avait obéi, mais que la parole avait expiré dans sa bouche; il la prit dans ses bras, s'accusa lui-même d'avoir manqué de patience, et lui prodigua les noms les plus tendres, les plus douces caresses.

« Joséphine, ma fille, je t'en prie, que cette leçon te suffise; ménage à la fois le cœur d'un père qui t'aime et d'un mari dont tu vois la tendresse. »

Joséphine ne sut que trop profiter de cette leçon. Résolue à subjuguer son mari afin de commander en despote dans la maison, et désespérant d'y parvenir ouvertement, elle décida aussitôt qu'elle aurait recours à la ruse. A partir de ce jour, elle feignit de se corriger et lui montra beaucoup plus d'affection qu'elle n'en ressentait. Ce plan devait réussir, et Joséphine devait un jour s'emparer de l'esprit de son époux. Dans la suite il eut pour elle une tendresse poussée jusqu'à l'idolâtrie; il n'entendait que par les oreilles, il ne voyait que par les yeux de son artificieuse épouse, et bientôt aussi il éprouva combien est dangereux l'empire d'une femme que n'éclairent pas la raison et l'expérience. Alors son ménage présenta le triste spectacle d'un aveugle qui en veut conduire un autre.

« Maintenant que la paix est faite ici, reprit

le général, occupons-nous, mon cher Bargilès, de la guerre qui va mettre aux prises la Russie et la France. L'empereur a terminé ses préparatifs ; il est sur le point de se rendre à la grande armée; je dois le suivre; nous partons le 9 mai 1812, après demain. Le petit nombre d'officiers restés à Paris avec des permissions de faveur, recevront avant ce soir l'ordre de rejoindre au plus tôt leurs régiments; il faut qu'ils soient tous en route demain matin. Je venais vous prévenir et vous demander à dîner.

— Précisément, mon général, j'ai invité les quatre seuls officiers de mon régiment qui se trouvent à Paris. Vous leur apprendrez cette bonne nouvelle ; ils sont tous impatients de retourner au champ d'honneur.

« Chère Joséphine, ajouta-t-il, que je me félicite de notre complète réconciliation. Ah ! combien il m'eût été pénible de vous quitter peut-être pour toujours avec la désolante pensée que je n'emportais pas toute votre tendresse. Ne vous fiez point à la fermeté que vous m'avez souvent reprochée, à l'apparente gaieté sous laquelle j'ai toujours pris soin de cacher les chagrins que me causaient nos mésintelligences : je vous aime comme je désirerais être aimé de vous, c'est-à-dire de toute la puissance de mon

âme. Le bonheur de ma vie dépend de vous seule, et si je devais partir avec la douleur de vous savoir irritée contre moi, ce ne serait plus la gloire, mais la mort que je chercherais sur le champ de bataille.

— Allez donc à la gloire, et revenez chargé de lauriers, car je vous aime plus que jamais, répondit Joséphine en lui prenant la main, et mon attachement ne fera que s'accroître. J'entre dans une voie toute nouvelle, j'étais égarée, je ne le suis plus; désormais vous trouverez en moi une épouse aussi docile que vous pouvez le désirer.

— Ce que je désire avant tout, c'est votre bonheur. Renoncez à des travers d'esprit qui déjà vous rendent malheureuse, et, loin d'exiger de vous une docilité dont votre fierté aurait à souffrir, j'irai moi-même au-devant du joug qu'une épouse raisonnable et tendre sait rendre si agréable et si léger. »

Cette réponse convenait merveilleusement au nouveau plan de conduite subitement adopté par Joséphine; son mari, qu'elle voyait déjà dompté, lui parut plus aimable, et elle lui adressa un sourire de satisfaction qu'il prit pour une marque de tendresse, et il se crut le plus heureux des hommes.

La conversation retomba naturellement sur la guerre de Russie.

« Tout annonce à l'armée française une campagne brillante et une ample moisson de lauriers, dit le général. Elle a pour elle son propre courage, le souvenir de ses nombreux triomphes, l'habileté de ses chefs, le génie et l'étoile de l'empereur. Nous avons sous les armes près de cinq cent mille hommes, dont deux cent soixante-dix mille Français, et trente mille de ces braves Polonais, dont l'Europe admire la brillante valeur.

— Avec une pareille armée, repartit le colonel, l'empereur pourrait entreprendre la conquête du monde. Allons, mon général, vous obtiendrez cette fois le bâton de maréchal.

— Il faut l'espérer, interrompit la comtesse, ce ne sera qu'une justice un peu tardive.

— N'accusez pas l'empereur, répliqua le général, il a fait assez pour moi ; nous devons attendre avec respect les nouvelles faveurs qu'il daignerait m'accorder. Sans doute je l'ai servi avec zèle et dévouement ; mais je ne suis pas le seul, et les récompenses dont il m'a honoré font trop de jaloux pour me laisser le droit d'être envieux.

— Tout le monde n'a pas ce désintéressement.

— Tout le monde devrait l'avoir, et beaucoup d'officiers l'auraient, si leur ambition n'était aiguillonnée sans cesse par l'impatiente et insatiable ambition de leurs épouses. En prêtant l'oreille aux suggestions dangereuses de ces femmes avides d'honneurs et de richesses, ils deviennent mécontents, puis ingrats, et quelquefois traîtres. »

Les dames n'osèrent pas répliquer, parce qu'elles savaient que sur ce point, plus que sur tout autre, le général se montrait intraitable, et l'entretien ne roula plus que sur les chances de la prochaine guerre.

Napoléon partit en effet le 9 mai 1812 ; le 26 il assista à Dresde à une réunion de tous les monarques de l'Allemagne, qui durent tous humilier leurs couronnes devant la sienne. A ces fêtes succédèrent les combats ; le 22 juin il proclama de son quartier général du Gumbinen la guerre contre la Russie ; le 24 et le 25 il passa le Niémen, qui fermait de ce côté la frontière russe. Ses aigles, accoutumées à voler de capitale en capitale, se dirigent vers Moscou, et l'Europe, attentive, attend avec inquiétude le résultat de la lutte où s'engagent les deux plus puissants monarques du continent.

En France on ne doute pas de l'heureuse issue de la guerre, on est trop habitué à voir la grande armée opérer des prodiges, et l'on se persuade que rien n'est impossible ni même difficile aux légions françaises conduites par Napoléon, les Russes eux-mêmes partagent cette croyance; ils se retirent en dévastant, en brûlant leur propre pays, en contraignant les paysans de se réfugier dans les bois, afin de ne laisser ni vivres ni ressources à leur redoutable ennemi. Chaque fois qu'on peut les atteindre ou que, réunissant leurs forces, ils osent accepter le combat, ils sont vaincus, écrasés. Les bulletins de la grande armée annoncent à Paris la marche rapide de l'empereur, les avantages obtenus en courant, puis la grande, la terrible bataille de la Moskowa; et enfin l'occupation de Moscou, l'ancienne capitale et encore aujourd'hui *la ville sainte* des Russes.

Toutes ces nouvelles avaient exalté au dernier point l'enthousiasme des amis de l'empereur et les ambitieuses espérances de la comtesse et de la baronne. Leurs maris s'étaient distingués dans plusieurs affaires sous les yeux de l'empereur, les bulletins avaient publiés leurs exploits, et, selon toute apparence, ils ne seraient point oubliés de Napoléon, lorsque, selon sa coutume,

ce monarque récompenserait ses meilleurs serviteurs à la fin de cette glorieuse campagne. « Or, disait la comtesse à sa fille, il ne peut faire moins que d'accorder au général le bâton de maréchal. — Et, ajoutait Joséphine, le colonel a trop bien mérité les épaulettes de général pour que l'empereur ne s'empresse pas de l'en décorer ; ce serait une injustice que je ne pardonnerais jamais. »

Bientôt les bulletins devinrent plus rares, les correspondances privées s'arrêtèrent, l'empereur et la grande armée semblaient perdus à l'extrémité du monde, les familles des militaires et toute la France tombèrent dans une vive inquiétude, le gouvernement lui-même ne semblait rien savoir. Pour comble d'effroi, une conspiration, la plus singulière qu'on eût jamais vue, celle du général Mallet, éclata tout à coup et menaça de renverser le trône et de bouleverser l'empire. Le 23 octobre 1812, trois généraux, incarcérés depuis longtemps, s'évadent de leur prison, annoncent la mort de Napoléon à quelques officiers, prennent le commandement d'une poignée de troupes sédentaires à Paris, et emprisonnent le ministre de la police, ainsi que le préfet de police. Le préfet du département de la Seine, étranger au complot, mais abusé

par leurs faux rapports, fait préparer une salle de l'hôtel de ville où se tiendront les séances du gouvernement provisoire qu'ils vont instituer ; mais ils veulent aussi s'emparer du général commandant la division militaire, et c'est là qu'ils échouent par la fermeté d'un seul homme. Mallet venait déjà de renverser ce commandant en lui tirant un coup de pistolet, lorsque le général Laborde accourt, désarme Mallet et appelle la garde qui arrête le chef de la conjuration ; ses deux complices ont presque aussitôt le même sort, les troupes désabusées rentrent dans le devoir. Le lendemain, les trois généraux payent de leur tête le succès de quelques heures qu'ils ont obtenu la veille par la plus inconcevable audace, et l'ordre est rétabli ; mais ce calme est sombre et silencieux. L'inquiétude redouble et gagne tous les esprits ; on ose à peine se demander où est la grande armée ; ce que fait l'empereur, si la victoire a cessé de lui être fidèle, s'il est mort ou captif, ou s'il reviendra bientôt rassurer la France, que son éloignement expose à de nouvelles révolutions.

Enfin arrive un bulletin annonçant que Napoléon et son armée sont en marche vers nos frontières et ont quitté Moscou le 23 octobre,

le même jour que la conspiration de Mallet éclatait à Paris. Le vingt-neuvième bulletin raconta les affreux désastres de cette retraite à jamais déplorable où les Français, exténués de faim, décimés par un hiver terrible et précoce, entourés de quatre armées russes qui les pressaient de toutes parts, luttèrent à la fois contre les horreurs de la misère, contre les hommes et contre les éléments. Des milliers de soldats et d'officiers périrent engourdis par le froid, que la disette rendait plus meurtrier à des corps affaiblis; une foule d'autres, dont les mains gelées ne pouvaient plus tenir le sabre ou le mousquet, tombèrent au pouvoir de l'ennemi; un grand nombre se noyèrent sous les glaçons flottants de la Bérésina; et de cette formidable armée qui devait conquérir la Russie, il ne revint que d'informes débris. Des hommes d'une intrépidité miraculeuse, et dont le corps devait être de fer, avaient cependant résisté à tant de fatigues et de privations, à tant de périls et de souffrances. Ceux-là seuls rapportèrent leurs armes et leur indomptable énergie.

De ce nombre furent le général et le colonel.

Les nouvelles armées que l'empereur se hâta d'organiser à son retour, manquant de cavalerie, ne remportèrent que des victoires dont il

fut impossible de recueillir les fruits, les alliés de la France ne tardèrent pas à se liguer contre elle avec ses ennemis; les rois de Danemarck et de Saxe nous restèrent seuls fidèles; mais le premier, trop éloigné de nous et trop faible pour résister seul à ses puissants voisins, dut traiter avec eux; et le second se vit abandonné de ses propres troupes. Réduit aux seules forces nationales, Napoléon déploya tout son génie, et ses légions montrèrent toute leur valeur dans la sanglante campagne de 1814. Il pouvait, il allait peut-être triompher, lorsque la trahison déconcerta ses plans et livra la capitale aux souverains étrangers, qui le reléguèrent à l'île d'Elbe.

Pendant tous ces désastres, entremêlés d'éclatantes victoires, il y eut de nombreuses promotions dans tous les grades; mais le général et le colonel n'y furent pas compris. Leurs épouses en conçurent un dépit mortel contre l'empereur et applaudirent à sa chute. La comtesse, qui n'avait jamais oublié sa noble origine, se flatta de trouver plus de crédit auprès du roi légitime que son mari n'en avait eu auprès de Napoléon, qu'elle n'appelait plus que *Bonaparte*, et le plus souvent l'*usurpateur*, l'*ogre de Corse*. Elle pensait bien aussi que le colonel, étant fils d'un ancien marquis, obtiendrait sous

les Bourbons un rapide avancement. Pour cela il suffisait, suivant elle, de dénigrer en toute occasion l'empereur déchu, de flatter la nouvelle cour, d'étaler un dévouement extrême et de décliner ses titres. Joséphine pensait de même. La mère et la fille, après s'être ainsi entendues, travaillaient à gagner leurs maris et à les pousser dans la voie qui devait les conduire aux honneurs et à la fortune. Elles avaient cru cette tâche assez facile, toutes deux rencontrèrent plus de résistance qu'elles ne s'y attendaient.

Le général, trop heureux, disait-il, de conserver ses titres, son grade, son emploi, tout ce qu'il avait acquis par vingt ans de travaux et de périls, ne voulut jamais consentir à prononcer une seule parole contre l'ex-empereur, ni à dissimuler sa reconnaissance et son admiration pour ce grand capitaine. « Ce n'est pas, ajouta-t-il, au moment où il est malheureux, que je me joindrai à ses ennemis; ce serait à la fois une affreuse ingratitude et la plus lâche des trahisons; grâce à Dieu, je suis incapable de cette double infamie.

— Tout le monde n'est pas aussi délicat, répondit la comtesse.

— Vous tenez toujours le même langage! Que m'importe ce que fait tout le monde? suis-je

tenu de me déshonorer à mes propres yeux par cela seul que bien des gens se permettant d'insignes bassesses? Les exhortations et l'exemple de l'univers entier ne m'engageraient pas à faire ce que me défend ma conscience. J'ai fidèlement servi Napoléon tant qu'a duré sa puissance; je ne l'ai pas flatté, je servirai de même les Bourbons, et je ne les flatterai pas davantage. Faites-moi la grâce de ne plus me parler d'un plan de conduite indigne d'un vieux soldat et d'un homme d'honneur.

— Soldat! oui, oui, toujours soldat et rien que soldat, murmura dédaigneusement la comtesse en se retirant outrée de dépit. Que je suis malheureuse de m'être mésalliée? est-ce qu'il est possible de parvenir à quelque chose avec cette rigidité ridicule, et de lutter contre la souplesse des hommes de cour? »

Depuis le retour de son mari, Joséphine avait constamment suivi son projet de l'amener doucement sous le joug. Elle le dominait déjà; cependant elle échoua d'abord comme sa mère, quand elle lui fit part de ses vues. Il devait trop à l'empereur pour se joindre aux traîtres qui l'avaient renversé du trône; il avait trop d'admiration pour ce génie extraordinaire; il était même décidé à ne plus servir sous personne.

Néanmoins Joséphine, connaissant déjà son ascendant et la puissance de ses caresses et de ses artifices, ne désespéra pas de triompher des scrupules de son mari. Ce fut l'affaire de quelques jours. Ensuite le colonel, endoctriné par elle, changea peu à peu d'opinion. Sa femme, ramassant de toutes parts les accusations justes et les calomnies adroites qui surgissaient chaque jour contre le pouvoir déchu, et leur prêtant une couleur trompeuse avec l'appui de toutes les séductions, parvint à fasciner si bien l'esprit de son mari, naturellement porté aux partis extrêmes, qu'il alla plus loin qu'elle n'avait osé l'espérer. Il reconnut à Napoléon des torts aussi nombreux qu'impardonnables; il ne lui trouva plus aucun génie ni pour la paix ni même pour la guerre, et, sur la foi de sa femme, qui répétait elle-même les diatribes de quelques écrivains, il le plaça comme talent militaire au-dessous du dernier caporal de l'armée; il l'accusa d'avoir entrepris, sans nécessité comme sans raison, uniquement pour assouvir son ambition effrénée, cette longue série de guerres qui ne finit qu'avec son règne, et, après avoir été son admirateur enthousiaste, il devint son détracteur passionné. Ce n'était point calcul de sa part, mais faiblesse d'esprit et de jugement; et,

quoique lui-même ne s'en doutât point, c'était surtout l'effet des artifices et de l'adresse persistante de la baronne. Comme il croyait fermement s'être trompé autrefois et être maintenant désabusé, il ne cachait à personne sa nouvelle façon de penser.

« Mais, répondit un jour le général, ces guerres que vous imputez aujourd'hui à la seule ambition de l'empereur, je me souviens qu'il y a peu de temps encore vous prouviez très-bien, à mon avis, qu'elles ont été toutes, même celle d'Espagne, causées par les intrigues de l'Angleterre et le mauvais vouloir des cabinets étrangers. Vous souteniez, et vous aviez raison, je crois, que si Napoléon a toujours tiré le premier coup de canon, c'est que son œil d'aigle apercevait de loin les orages qui se formaient contre la France, et qu'étant le plus habile, et commandant à la nation la plus prompte, il fut toujours prêt avant ses ennemis, et se hâta de les frapper pour déconcerter leurs ligues et ne pas se laisser accabler avec la France.

— Autrefois l'éclat et la rapidité des victoires de Napoléon m'éblouissaient. Emporté dans le tourbillon de sa gloire, je n'avais ni le temps ni la pensée de l'examiner et de le juger ; alors j'ai pu facilement me tromper sur son génie et

sur son caractère; maintenant que le charme a cessé, je vois les choses et les hommes tels qu'ils sont, et j'ai peine à me pardonner l'erreur où je me suis complu si souvent.

— Vous trompiez-vous autrefois ou vous trompez-vous aujourd'hui? voilà ce qu'il faudrait savoir.

— Aujourd'hui je suis certain de ne pas me tromper, car je pense aujourd'hui comme tout le monde.

— Mais autrefois aussi vous pensiez comme tout le monde, car tout le monde alors chantait les louanges de Napoléon.

— Tout le monde,... non ; il n'était pas difficile de trouver des gens qui le dénigraient tout bas, à la vérité, mais enfin qui le dénigraient en toutes choses.

— Et croyez-vous qu'il serait difficile aujourd'hui de trouver des gens qui le justifient tout bas, et même tout haut, et qui le justifient en toutes choses? Si le parti dominant vous semble tout le monde, il se pourra que d'autres révolutions amènent au pouvoir quelque parti qui trouve son intérêt à vanter le génie guerrier et l'habileté politique de Napoléon; alors il faudra, pour être conséquent, que vous commenciez à le porter aux nues après l'avoir blâmé, et que

vous recommenciez encore à le blâmer si une nouvelle révolution fait triompher une autre faction peu disposée à le prôner. Ne voyez-vous pas qu'il y a de la folie à régler ses sentiments sur ceux de tout le monde, plutôt que d'après votre conscience? Eh bien! que vous dit votre conscience? elle vous dit que l'ingratitude est un vice odieux et bas, et que, l'empereur vous ayant comblé de bienfaits aux jours de sa puissance, vous ne pouvez sans déshonneur vous joindre à ses ennemis, tout nombreux qu'ils sont, pour l'accabler aux jours de ses disgrâces. Cela ne vous empêche pas d'être fidèle à votre nouveau serment, je vous mésestimerais si vous étiez capable d'y manquer; mais vous pouvez servir nos nouveaux princes sans insulter, sans calomnier votre ancien empereur.»

A ce mot de calomnie, une rougeur subite colora le front du colonel; il se leva brusquement:

« Vous êtes mon général et mon beau-père, dit-il, je sais le respect que je dois à ces deux titres; mais, au nom du ciel, ne nous voyons plus que lorsque le besoin du service l'exigera; désormais nous ne saurions plus nous entendre.

— Vous avez raison, je le vois, répondit froidement le général, et je profiterai de votre

avis. Toutefois, Bargilès, je ne puis oublier que vous avez exposé votre vie pour moi sur le champ de bataille; je ne crois pas m'être acquitté envers vous en hâtant votre avancement autant que je l'ai pu; je crains même de vous avoir rendu un mauvais service en vous donnant ma fille; elle vous domine, elle est vaine et ambitieuse comme sa mère, elle abusera de la faiblesse que vous avez pour elle; prenez-y garde, je vous en avertis. Adieu, touchez-moi la main.

— Adieu, mon général, » répondit sèchement le colonel en posant sa main dans celle qu'on lui tendait; et ils se quittèrent, le général affligé du peu de raison et de fermeté de son gendre, et le colonel fort mécontent des remontrances de son beau-père.

C'est ainsi qu'à cette époque les opinions politiques, souvent dictées par l'intérêt, brouillèrent une foule de familles; et les femmes, qui devraient en toutes circonstances rester étrangères à ces débats où les hommes les plus clairvoyants ont tant de peine à distinguer le juste de l'injuste et l'erreur de la vérité, les femmes se montrèrent souvent plus passionnées, plus opiniâtres que les hommes les plus fougueux, et furent quelquefois les premières à semer la dis-

corde entre leurs proches, ou à les persécuter. Celles-là ignoraient la touchante et noble mission de leur sexe : elles ignoraient que le Ciel a départi la douceur à la femme pour qu'elle adoucît le caractère de l'homme ; qu'elle a reçu en partage une sensibilité active et une éloquence simple et irrésistible, pour qu'elle s'interressât à toutes les misères des hommes ; et qu'elle se portât médiatrice en toutes leurs querelles.

Il y eut alors entre les divers partis et entre les individus appartenants à chaque parti, cette lutte d'ambition et de cupidité que l'on observe à la suite de toutes les révolutions. C'était à qui parviendrait le plus vite et le plus haut ; on formait des coteries qui s'appuyaient ou se traversaient suivant l'occasion, et tel entrait le matin dans une ligue dont il se promettait le plus grand avantage, qui le soir se trouvait déjà engagé dans une ligue rivale où il croyait entrevoir de plus sûrs moyens de succès. De sorte qu'on pouvait dire que tous étaient contre tous et chacun pour soi. Cependant il y avait deux grandes divisions bien marquées : d'un côté on voyait les bonapartistes avec le souvenir de vingt années de gloire et la force militaire, puisque l'armée n'était pas dissoute, mais violemment séparée de son ancien chef ; de l'autre

côté se présentaient les royalistes avec leur vingt ans de disgrâce et de fidélité, leurs prétentions mesurées à l'étendue de leurs pertes et de leurs souffrances, et les sympathies des princes qui devaient être leurs soutiens naturels.

Fiers de leurs victoires passées et de leur force présente, les bonapartistes se montraient ombrageux à l'excès et s'irritaient de la moindre atteinte portée aux avantages que leur avait garantis la charte; tandis que les royalistes regardaient ces avantages comme autant d'usurpations faites à leur préjudice, et sur lesquelles il fallait se hâter de revenir. Incessamment obsédée par les royalistes, la cour, qui devait naturellement se sentir entraîner vers eux, céda peut-être un peu plus que la prudence ne le permettait, et les bonapartistes, maîtres de l'armée et encore en très-grand nombre dans les emplois publics, crurent voir dans ces premières concessions une preuve certaine du mauvais vouloir de la cour, et de l'impatience avec laquelle on attendait le moment de les dépouiller, de les repousser, peut-être même de les proscrire. Alors se réveilla plus ardent que jamais, l'amour du chef et du drapeau qui, durant tant d'années, avaient conduit les Français à la victoire; alors la révolution fut faite dans

l'esprit de l'armée, elle n'attendait plus que l'apparition de l'empereur. Ce fut alors aussi que les intrigues devinrent plus actives, et que les désappointements produisirent de plus subites conversions et multiplièrent les transfuges.

La comtesse, n'ayant pu déterminer son mari à tenir une conduite et un langage qui lui semblaient indignes de lui, s'était elle-même décidée à se produire à la cour; la baronne y avait mené le colonel. Tous trois furent d'abord très-bien reçus, parce que jamais un pouvoir nouveau ne repousse dès les premiers jours les personnes qui viennent l'encenser. La comtesse, d'ailleurs très-mécontente de Napoléon, se montra son ennemie la plus acharnée; en cela elle croyait être fort habile et pensait qu'il ne fallait pas moins que cette exagération pour suppléer au zèle, à l'enthousiasme que le général refusait d'afficher. Il arriva tout le contraire de ce qu'elle espérait. On savait, et le général ne s'en cachait pas, qu'il avait été l'un des plus dévoués serviteurs de Napoléon, et qu'il le chérissait encore comme son bienfaiteur; on en conclut qu'il n'hésiterait pas à saisir la première occasion de trahir le roi pour servir l'empereur; on se persuada que la comtesse

partageait ses opinions tout en feignant des sentiments contraires, et l'expression toujours outrée de sa haine contre l'*usurpateur* parut un artifice trop grossier pour qu'on s'y laissât prendre. Une femme moins extrême en tout se serait aperçue de cette faute, aurait modéré son langage et peut-être serait arrivée à quelque résultat conforme à ses vues; elle, au contraire, s'imagina qu'il fallait se prononcer encore plus fortement. D'abord on l'écouta avec une froideur qui la révolta, puis on lui lança des mots piquants dont elle fut blessée à tel point, que, sans daigner descendre à une explication, elle rompit avec les personnes qui se les étaient permis. Peu à peu elle se brouilla avec toutes les familles nobles auxquelles elle appartenait par sa naissance; enfin les courtisans communiquèrent leur défiance au monarque lui-même. La comtesse, mal accueillie des princes, s'éloigna de la cour, en frémissant de rage et brûlant de se venger n'importe à quel prix et par quels moyens. Elle se rejeta dans le parti bonapartiste avec plus d'emportement qu'elle ne s'était jetée dans le parti royaliste. Se croyant aimée de sa fille, qu'elle avait toujours chérie ou plutôt idolâtrée, elle se flattait de l'entraîner dans cette seconde désertion comme elle l'avait

entraînée dans la première, et elle était certaine que, cette fois encore, le baron, qui avait repris son ancien titre de marquis, suivrait docilement son épouse. Elle se trompa : la baronne, plus égoïste que jamais, ne pensait qu'à sa propre fortune et ne prétendait écouter que son intérêt. Non-seulement elle résista aux premières instances de la comtesse, mais encore elle lui fit comprendre que, se trouvant toutes deux divisées d'opinions et appartenantes à des partis ennemis près d'en venir à une lutte ouverte, il convenait que chacune d'elles restât avec ses amis, et qu'en continuant à se voir comme par le passé, elles ne feraient que se nuire réciproquement.

La comtesse ne s'attendait pas à une semblable réponse ; son cœur de mère en fut profondément blessé : elle allait pleurer, mais son orgueil révolté reprit aussitôt le dessus ; elle renfonça ses larmes, releva fièrement la tête, et, se dirigeant vers la porte, elle laissa dédaigneusement tomber de ses lèvres pâles de colère ces deux seuls mots : « Adieu, Madame. » La baronne répondit sur le même ton : « Adieu, Madame ; » et, après cette espèce de déclaration de guerre, la comtesse sortit avec la résolution de punir l'ingratitude de sa fille en renversant tous ses projets.

La conduite de ces deux femmes en cette conjoncture n'a rien d'extraordinaire; on ne voit que trop d'exemples de ce genre à toutes les époques des troubles politiques.

La baronne savait déjà la disgrâce de sa mère, et, craignant d'y être enveloppée, elle avait hâte de rompre avec elle, afin de conserver, ainsi que son mari, la faveur et la protection des princes. Mais les courtisans, qui s'étaient défiés de la mère, se défièrent aussi de la fille et du gendre. Avant la chute de Napoléon et même encore quelques semaines après, le colonel s'était toujours montré si dévoué à l'empereur, que son dévouement nouveau et tout aussi extrême à l'antique dynastie ne sembla nullement naturel. Supposé qu'il le fût, il attestait une faiblesse de caractère, une versatilité d'esprit qui ne permettait pas de compter beaucoup sur la fidélité de cet officier dans le cas possible où le roi aurait à réprimer des rébellions sérieuses, soit dans le peuple, soit dans l'armée; aussi ne se pressait-on pas d'accorder au colonel certains avantages que son impatiente épouse le forçait à solliciter, et qu'on lui promettait toujours. On craignait que sa rupture avec le général ne fût qu'une feinte. L'éclat affecté avec lequel la comtesse venait de rentrer dans les

rangs des bonapartistes, l'audace et l'aigreur de ses propos contre le nouvel ordre de choses qu'elle avait tout à l'heure défendu si chaudement, prouvaient, disait-on, qu'elle n'avait cherché à s'introduire à la cour que pour espionner et trahir. On pensa que sa fille et son gendre jouaient le même rôle, on les éconduisit à leur tour, et la baronne, devenue aussi furieuse que sa mère, se rapprocha d'elle et du parti de l'empereur.

La comtesse s'y attendait, car elle avait à dessein fait de perfides confidences à des gens qui eux-mêmes ne fréquentaient les impérialistes qu'afin d'épier leurs démarches, et qui se hâtèrent de rapporter à de hauts personnages ses prétendues indiscrétions. Il n'en fallait pas davantage pour déterminer le nouveau pouvoir à repousser le colonel.

La comtesse pardonna sans peine l'outrage qu'elle avait reçu de Joséphine ; elle était trop heureuse du succès de sa ruse, elle avait trop de joie de voir son gendre et sa fille partager sa disgrâce et son ressentiment, et pousser aussi loin qu'elle-même le désir de la vengeance.

Cependant le gouvernement royal, placé entre deux partis nombreux, puissants et jaloux l'un

de l'autre, se trouvait dans une position si délicate et si difficile, que tous ou presque tous ses actes devaient tourner contre lui. Il ne pouvait rien faire pour les royalistes sans exaspérer les napoléonistes, et la moindre faveur que la justice ou la politique le forçait d'accorder aux anciens serviteurs de Napoléon excitait les reproches amers, les courroux, même les menaces des royalistes, qui l'accusaient aussitôt d'ingratitude et de trahison. Réduit à choisir entre ces deux partis, il se décida naturellement pour celui qui avait toutes ses sympathies. Chaque jour il fit de nouvelles concessions aux royalistes, ses anciens et fidèles amis, et chaque jour il prit des mesures contraires à la plupart des intérêts nouveaux créés par la révolution. Une innombrable quantité d'individus et de familles se crurent menacés dans la liberté de leurs opinions, dans leur fortune, dans leur personne même. Des bruits vrais ou faux, mais adroitement répandus, augmentèrent les craintes, multiplièrent les mécontents, et portèrent l'esprit de révolte dans les villes et les campagnes. L'armée, qui se croyait orpheline depuis qu'elle avait perdu son empereur, le rappelait de tous ses vœux. Presque tous les chefs militaires concoururent à un vaste complot dont le but était

de l'inviter secrètement à reprendre la couronne et de faciliter son retour. Le 1er mars 1815, à l'instant où l'on s'y attendait le moins, Napoléon partit de l'île d'Elbe avec les huit cents hommes qui l'avaient suivi dans son exil, débarqua hardiment à Fréjus, et, sans perdre de temps, se dirigea sur Grenoble.

Cette grande nouvelle, annoncée aux chambres par le ministère, frappa d'étonnement toute la France. Les uns faisaient des vœux pour l'empereur, tâchaient de dissimuler leur joie et leurs espérances, et s'apprêtaient à saisir le moment et tous les moyens possibles d'aider au succès de l'aventureuse entreprise de leur héros; les autres, transportés de colère et d'indignation, maudissaient l'exilé échappé de son repaire, et demandaient à grands cris que le gouvernement se hâtât de recourir aux mesures les plus énergiques pour le surprendre dans sa marche à travers les montagnes, et l'exterminer avec sa poignée de soldats.

En ce moment critique, on vit des deux côtés redoubler l'activité des intrigues; ici l'on s'efforçait de soutenir le zèle douteux des nouveaux amis que la fortune avait amenés aux Bourbons, et de leur en chercher d'autres encore; là on s'agitait pour rappeler les transfuges napoléo-

niens à leur ancien parti, et pour exalter et propager l'amour de l'empereur et l'ardeur de le servir. Quelques officiers, plusieurs généraux hésitaient; leurs femmes, plus audacieuses, les décidèrent à se prononcer. Le colonel fut de ce nombre. Intrépide sur le champ de bataille, il manquait de résolution dans les crises politiques, et quoique, depuis sa disgrâce à la cour de Louis XVIII, il eût souvent menacé de se tourner contre ce prince et de conduire son régiment à l'empereur si ce monarque tentait de revenir au trône, il ne put se défendre d'un certain effroi lorsqu'en lui annonçant le retour de Napoléon, des conjurés le sommèrent de tenir sa promesse. Il pâlit, il hésita, et, ne sachant à quoi se résoudre, il leur demanda un jour de réflexion.

Malheureusement la baronne était présente.

« Un jour! s'écria-t-elle, un jour! et l'empereur marche avec sa célérité ordinaire! A Grenoble il trouvera toute la garnison prête à le reconnaître. La garde impériale court déjà au-devant de lui, un grand nombre de chefs de différents corps lui ont fait porter par des agents secrets l'assurance de leur dévouement, voulez-vous être le dernier? Est-ce parce que les favoris des Bourbons nous ont prodigué à vous et à moi le

mépris et l'outrage que vous tenez à leur garder une fidélité qu'ils ne trouveront pas dans leurs plus chers amis ? Est-ce parce que Napoléon a fait votre fortune militaire que vous refusez de suivre vos compagnons d'armes allant à la rencontre de votre glorieux bienfaiteur? ou bien voulez-vous le combattre parce que vous voyez dans son parti mon père qui fut votre général, votre protecteur et votre ami, ma mère qui m'a toujours si tendrement aimée, et votre épouse qui avait cru jusqu'ici à vos protestations de tendresse ?

« Pensez-y bien, ajouta-t-elle; de la résolution que vous allez prendre dépendra le sort de notre avenir. Vous voyez d'un côté les Bourbons et leurs amis, de l'autre côté sont réunis tous vos anciens compagnons de gloire ; votre empereur, votre drapeau, la France, votre famille et toutes les chances d'avancement et de fortune : choisissez, mais choisissez vite ! la moindre hésitation équivaudrait à un refus, que Napoléon ne pourrait vous pardonner.

— Eh bien ! répondit le colonel, je suivrai le mouvement de l'armée.

— C'est assez pour l'empereur, ce n'est rien pour vous ni pour moi, repartit Joséphine. Au lieu de suivre le mouvement général, il faudrait

le devancer, il faut du moins aider à le propager, si vous voulez obtenir de Napoléon les éloges et les récompenses dus à un dévouement réel.

— Madame la baronne a raison, ajoutèrent les deux émissaires envoyés au colonel, l'empereur devra beaucoup aux officiers qui lui amèneront leurs troupes; mais il notera comme des hommes timides ou d'une fidélité fort douteuse ceux qui se laisseront amener par elles, et il s'étonnerait de rencontrer parmi ces âmes faibles un brave tel que vous. »

Vaincu enfin par les sollicitations de son épouse, le colonel prit l'engagement que l'on désirait; deux heures auparavant il avait reçu l'ordre de retourner en poste à son régiment, qui devait faire partie de l'armée qu'on se hâtait de former pour arrêter Napoléon entre Lyon et Paris. Son porte-manteau était déjà préparé; il partit après cet entretien, en renouvelant à Joséphine la promesse de conduire ses soldats à l'empereur.

Le général Delmans devait commander une des divisions de cette armée. La comtesse entreprit de lui conseiller une défection qui pouvait lui être si profitable.

« Je ne sais, Madame, répondit-il avec son

calme habituel, comment, vous qui me connaissez, vous osez me proposer une trahison. Mon cœur est à Napoléon, mais le roi a reçu mon serment, jamais je ne fausserai ma foi. Je regrette de n'avoir pas donné ma démission avant le débarquement de l'empereur, aujourd'hui l'honneur ne me le permet plus. Je ferai loyalement mon devoir; je combattrai Napoléon s'il le faut, ou plutôt si je le puis; car on n'en saurait douter, les troupes sont pour l'empereur; elles refuseront d'obéir aux chefs qui tenteront de les armer contre lui, elles le salueront avec enthousiasme et le ramèneront en triomphe aux Tuileries.

— Vous prévoyez tout cela, et vous refusez de vous ranger du côté où vont se trouver tout à l'heure la puissance, les grâces et la fortune! En vérité, je ne vous conçois pas.

— Vous savez, Madame, que, lorsqu'il s'agit de devoir et d'équité, nous ne pouvons jamais nous accorder.

— Eh bien! Monsieur, sacrifiez-vous pour des ingrats, et perdez sans retour l'estime et l'affection d'un monarque reconnaissant et généreux.

— En restant fidèle à mes serments, je puis

perdre l'affection de l'empereur, mais non son estime.

— Et que vous rapportera son estime? ce sera son affection qui seule distribuera les dignités et les richesses.

— Vous me parlez toujours d'intérêt; moi, je ne sais parler que de conscience. Terminons, je vous prie, ce pénible entretien, et recevez mes adieux. »

Un quart d'heure après, le général était sur la route de Lyon.

Le soir de ce même jour, la baronne et madame d'Osimond se trouvèrent ensemble chez la comtesse. La baronne se félicitait de la résolution qu'elle avait fait prendre à son mari, et la comtesse se plaignait de l'opiniâtreté maladroite du général.

« Si vous me permettez de vous dire mon avis, repartit madame d'Osimond, je vous blâmerai toutes deux, Mesdames. Les femmes ont tort de se mêler de politique, elles n'y comprennent rien; elles ne sont ni faites ni élevées pour cela; et, en croyant donner un excellent conseil, elles risquent de n'en donner qu'un fort dangereux. Par exemple, madame la baronne a envoyé tout droit à l'empereur son

mari, qui a eu la faiblesse de l'écouter; certainement madame la baronne n'a pas voulu perdre son mari; elle a pensé avec raison, je présume, que l'empereur triompherait, et que ceux qui auraient les premiers embrassé sa cause seraient largement récompensés. Mais moi, qui ai vu ce matin même de vieux diplomates encore bien au courant des affaires malgré leur retraite, je crains que le triomphe de Napoléon ne dure guère, que l'Europe ne se ligue tout entière contre lui, que des trahisons ne déconcertent les plans de son génie, et qu'il ne succombe une seconde fois pour ne se relever jamais. Alors les Bourbons reviendront; l'armée, décimée par la guerre, sera dissoute, les armées étrangères occuperont notre territoire et prêteront main-forte à la justice, qui pourra bien ressembler à la vengeance. La proscription atteindra une foule de partisans de l'empereur, et surtout ceux qui auront favorisé son retour; ils seront infailliblement sacrifiés. Voilà, Mesdames, à quoi vos conseils ont exposé le colonel. Loin de déplorer comme vous le faites la résistance du général, vous devriez vous en féliciter; la voie la plus sûre est toujours celle de l'équité. Le roi et l'empereur estimeront également sa droiture, et, quel que soit le parti

victorieux, le général y trouvera la juste récompense de sa vertueuse conduite. »

La comtesse et la baronne ne partagèrent point cet avis, et, quand madame d'Osimond se fut retirée, elles se moquèrent ensemble de ce qu'elles appelaient son radotage.

Cependant les événements se succédaient avec une incroyable rapidité. L'empereur avait dit en débarquant à Fréjus : « La victoire va marcher au pas de charge, et mon aigle, revêtue des couleurs nationales, volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame. » Cette parole s'accomplissait : toutes les garnisons, toutes les troupes placées sur son passage, au lieu de le combattre, allèrent se ranger sous sa bannière; toutes les villes le reçurent avec enthousiasme, chaque pas qu'il faisait augmentait ses forces et diminuait celles des Bourbons. L'armée où le général Delmans commandait une division se prononça pour lui et entraîna ses chefs. Dans la nuit du 19 au 20 mars, à minuit un quart, Louis XVIII, reconnaissant l'impossibilité de résister un seul instant, se retira secrètement avec toute sa famille vers la frontière du nord et ne s'arrêta qu'en Belgique. Le même jour 20 mars, à neuf heures du soir, Napoléon rentra aux Tuileries porté sur les bras

d'une foule d'officiers, qui, en se disputant l'honneur de le toucher, manquèrent de l'étouffer. Toutes les autorités civiles et militaires se hâtèrent de lui envoyer leur soumission et leurs félicitations, et il parut plus chéri que jamais.

Tous les officiers, tous les généraux présents à Paris ou qui purent y accourir, vinrent lui faire leur cour. Tous reçurent de lui un accueil bienveillant et remportèrent les plus brillantes espérances; plusieurs s'étaient dévoués aux Bourbons avec un éclat indiscret, et ne s'étaient retournés vers l'empereur qu'au moment où ils avaient reconnu qu'il devait infailliblement remonter sur le trône. Napoléon le savait; il ne leur adressa aucun reproche, et même peu de temps après il leur confia des emplois importants. Le colonel revint surtout enchanté de l'empereur, qui, l'ayant reconnu au premier coup d'œil, lui avait gracieusement tendu la main, et lui avait dit : « Bonjour, *général;* je vous attendais. » Ainsi Napoléon voulait récompenser ses récents services en le nommant général.

« Vous êtes plus heureux, mais aussi vous avez été plus habile que le pauvre général, fit observer la comtesse; sa vertu lui vaudra une

belle et bonne disgrâce! entre nous! il l'a bien méritée.

— J'espère que vous vous trompez, Madame, répondit le baron; l'empereur est généreux, il n'oublie pas facilement les anciens services, il est fidèle en ses affections. D'ailleurs vous voyez qu'il accueille avec bonté des officiers qui étaient bien décidés à le combattre.

— Oui, mais ces officiers ont eu du moins le bons sens de tourner avec leurs troupes; la promptitude de leur seconde conversion atténue le crime de la première, et la politique permet, exige même que l'empereur affecte de leur rendre toute sa faveur. Le général n'a pas été si sage; il a fait des efforts inouïs pour empêcher sa division de se donner à l'empereur, et, ne pouvant la retenir, il est revenu à Paris. A présent même il n'a pas encore tenté de se rapprocher de Napoléon. Je n'ose trop le blâmer de cette réserve : qu'a-t-il à dire pour justifier sa conduite, rien, absolument rien, et il a raison de se cacher. Une éclatante disgrâce est tout ce qu'il peut attendre d'un monarque si gravement offensé. »

Le baron et son épouse convinrent qu'en effet le général avait pris le parti le plus funeste à

ses intérêts, et se félicitèrent de leur bonheur. Le baron proposa même de parler à l'empereur en faveur de son beau-père ; il était ivre de joie et d'espérances; tout lui paraissait désormais accessible à son ambition.

« Eh bien! Monsieur, dit Joséphine, vous hésitiez à suivre mes conseils; le fait a prouvé qu'ils ne sont pas si mauvais, et que les hommes qui s'égarent ne sont pas toujours ceux qui écoutent leurs femmes. Mon père aurait assuré sa fortune en suivant les avis de ma mère; en y résistant, il s'est perdu. Vous, au contraire, vous arrivez au généralat parce que vous vous êtes rendu à mes observations, et, si vous continuez à me croire, vous parviendrez aux plus hautes dignités militaires, j'ose vous en répondre. Voyez-vous, mon ami, les femmes ont le tact plus fin, l'intelligence plus prompte que les hommes; nous découvrons au premier coup d'œil toutes les faces d'un événement, comme nous distinguons toutes les pièces d'une toilette; et nous avons tout discerné, tout pesé, tout jugé, tout prévu, lorsque votre esprit, plus fort sans doute, mais par cela même beaucoup moins preste, en est encore aux hésitations d'un premier examen, qui ne suffit pas à votre timide prudence. L'occasion échappe pendant que vous

réfléchissez, ou vous vous décidez au hasard quand vous voulez agir à temps.

— Fort bien, reprit le colonel en souriant, nous sommes incapables de nous conduire, et vous devez être nos guides. Pour ma part, j'y consens volontiers; vous m'avez trop bien dirigé en cette circonstance difficile, pour que j'aie le droit ou l'envie de me soustraire à votre aimable tutelle.

— Vous avez raison, répondit la baronne en tendant affectueusement la main à son mari, qui la baisa avec tendresse.

— Que vous êtes heureux de vous aimer et de vous accorder ainsi! s'écria douloureusement la comtesse.

— Il ne tiendrait qu'à vous, Madame, de vous accorder de même avec votre époux, repartit le baron.

— Il faudrait alors toujours lui céder, répliqua la comtesse.

— Je cède bien à votre fille.

— Plût à Dieu qu'il m'eût cédé de même! nous serions tous dans la joie et la prospérite.

— Cependant, Madame, il n'est pas dans l'ordre que l'homme soit soumis à la femme.

— Croyez-vous, Monsieur? demanda avec un sourire malin la baronne triomphante.

— Et moi, je vous déclare, Monsieur, qu'il n'est pas dans mon caractère de me soumettre à personne. Habituée dès mon enfance à commander, je ne renonce qu'à regret à ce privilége, qui me semble appartenir au rang où je suis née et à mon sexe, quoi que vous en puissiez dire.

— Alors je ne m'étonne plus de l'indocilité que vous reprochez au général.

— Pourquoi n'avez-vous pas cette indocilité puisqu'elle vous semble si naturelle ?

— C'est que l'esprit et la beauté de ma femme ont subjugué ma raison et que je l'aime éperdument.

— Vous voulez dire par là qu'étant laide et sotte, je ne suis point aimée de mon mari ?

— Mon Dieu non, Madame.

— Il ne m'aime pas, je ne le vois que trop ; mais je crois me rappeler que j'étais belle, et sa disgrâce ne prouve pas que j'aie moins de sagacité que lui.

— Il est certain qu'en cette dernière circonstance il aurait dû se rendre à ton avis, dit la baronne ; mais aussi, ma mère, tu parles toujours avec le ton du commandement, cela blesse l'orgueilleuse susceptibilité de ces Messieurs.

— J'entends ; il faudrait, comme l'on dit,

prendre des mitaines et avoir l'air de supplier pour se faire obéir, c'est une petitesse dont je suis incapable.

— Et sans cette petitesse nous serions toujours petites filles. Qu'importent le ton et les paroles, pourvu qu'on se soumette à notre empire?

— Je veux être la maîtresse, et surtout le paraître.

— C'est, j'en suis sûre, à cause de cela que tu ne l'es pas.

— Je la deviendrai; il est impossible que la dernière faute du général ne lui ait pas ouvert les yeux.

— Je l'espère, reprit la baronne.

— J'en doute, repartit le baron. Le général est connu de toute l'armée pour un homme doux et bon, mais ferme et inflexible dans ses principes. C'est précisément ce que l'empereur estimait le plus en lui.

— J'en félicite le général et l'empereur, répondit la comtesse avec un sourire dédaigneux; cette belle morale leur a été fort utile ces jours-ci. Napoléon devrait en conscience récompenser le général de s'être obstinément opposé à son retour.

— Je n'oserais pas répondre que l'empereur ne le fera point, dit le baron.

— Oh ! que cela serait plaisant, s'écria la comtesse, et que je voudrais voir une pareille comédie !

— Peut-être aurez-vous cette satisfaction. »

Lorsqu'on sut d'une manière certaine que la famille royale avait franchi la frontière, le général, qui, jusqu'à ce moment, s'était tenu renfermé chez lui, écrivit à l'empereur la lettre suivante :

« Sire,

« Après votre abdication, j'ai dû, comme « toute l'armée, prêter serment de fidélité au « roi. Tant qu'il a conservé le trône, mon épée « fut à lui, quoique mon cœur fût à vous. Je « commandais une division de l'armée envoyée « pour arrêter votre marche; j'aurais gémi « d'être obligé de vous combattre, mais je vous « aurais loyalement combattu si mes troupes « ne m'avaient abandonné et n'avaient couru se « placer sous vos aigles. Maintenant que le roi a « quitté le trône et la France, je me crois dégagé « du serment que je lui avais prêté; je puis « disposer de mon sang et de mon épée, je les « offre à Votre Majesté si elle me juge encore « digne de la servir.

« J'attends ses ordres. »

Une heure après le départ de cette lettre, un officier d'ordonnance vint en voiture chercher le général, et le conduisit sur-le-champ au palais.

« Mon cher Delmans, dit l'empereur, votre lettre ne ma rien appris. Je connaissais votre caractère, je savais le serment qui vous liait et j'étais sûr que vous y seriez fidèle. Votre conduite est celle d'un homme d'honneur; je suis content de vous, vous aviez toute ma confiance, vous l'avez encore, personne ne la mérite mieux que vous. Revenez demain à six heures du matin, nous travaillerons ensemble à la réorganisation de l'armée. »

Le général rentra chez lui la joie dans l'âme, car il chérissait l'empereur, mais le front toujours calme comme sur le champ de bataille. La comtesse l'attendait avec impatience. « Eh bien! comment vous a reçu l'empereur? demanda-t-elle.

— De la manière la plus gracieuse.

— Vraiment? c'est incroyable! et que vous a-t-il dit?

— Qu'il était content de ma conduite, et que personne plus que moi ne méritait sa confiance.

— A la bonne heure, mais je devine ses

motifs. En ce moment il a besoin de caresser tout le monde. Aujourd'hui il vous flatte parce qu'il sent sa faiblesse, demain il vous repoussera parce qu'il se croira fort.

— Demain, à six heures du matin, je dois aller travailler avec lui à la réorganisation de l'armée. C'est la plus grande preuve de confiance qu'il puisse donner à un officier dans les circonstances présentes.

— Eh bien ! je ne conçois pas plus sa conduite que la vôtre, et l'empereur me paraît aussi bizarre que vous.

— L'empereur est un grand homme, il sait apprécier la fidélité d'un soldat envers son prince. Vous voyez que j'ai eu raison de préférer les conseils de ma conscience à ceux de votre politique.

— Qui pouvait s'attendre à un résultat si contraire à toutes les règles de la raison, à toutes les données de l'histoire?

— Moi, Madame; car je connaissais le caractère de l'empereur et les devoirs de ma profession, et vous aviez tort de prétendre me guider malgré moi dans une affaire où tout votre esprit ne pouvait suppléer à l'expérience qu'il fallait et que vous n'aviez pas. »

La comtesse se mordit les lèvres, et, ne voulant

pas s'avouer vaincue, elle repartit : « Cependant votre gendre et presque tous les généraux et les officiers ont fait ce que je vous conseillais, et aucun ne s'en est mal trouvé.

— Cela est vrai ; mais j'ai la satisfaction d'avoir fait mon devoir, et il me semble qu'ils ne peuvent attendre l'avenir avec autant de sécurité que moi.

— Songez plutôt à profiter de la faveur du souverain pour obtenir les dignités et les richesses qu'il a déjà prodiguées à des généraux plus adroits et moins scrupuleux que vous. »

De son côté la baronne disait et répétait à son mari qu'il fallait saisir l'occasion, faire valoir le dévouement qu'il venait de montrer ; ne pas se contenter du grade de général de brigade, emporter à la première campagne celui de général de division ; et ne se reposer qu'après avoir conquis le bâton de maréchal, que l'empereur devait s'empresser d'accorder à un officier qui l'avait déjà si utilement servi. Le baron goûta ces conseils, et se livra, comme sa femme et sa belle-mère, aux pensées les plus ambitieuses, aux plus brillantes espérances. Au milieu du délire de sa famille, le général, conservant le calme et la dignité de son beau caractère, ne s'occupait que de ses devoirs et

laissait à son souverain le soin de son avancement.

Les nombreux partisans de l'empereur s'abandonnaient à tous les transports d'une joie immodérée ; on se donnait des fêtes , on se félicitait, on se plaisait à prédire les victoires que Napoléon allait remporter , et le retour des alliés qui, l'ayant quitté avec la fortune, s'empresseraient de revenir avec elle ; et l'on annonçait comme infaillible et prochaine la *conquête de la paix*. Parmi les enthousiastes se distinguèrent surtout la comtesse, sa fille et son gendre. La baronne n'avait qu'une crainte, c'était que les rois de l'Europe, effrayés du retour triomphant de Napoléon et accablés dès les premières batailles, ne demandassent la paix et ne l'obtinssent trop tôt pour que son mari eût le temps de parvenir au but qu'elle avait fixé à sa propre ambition.

Mais les vieux diplomates avaient dit la vérité à madame d'Osimond. Pendant que l'empereur accélérait ses préparatifs de guerre, les royalistes , étonnés et non vaincus, se reconnurent, renouèrent de redoutables affiliations et s'apprêtèrent à reprendre les armes dans la Vendée ; les rois de la sainte alliance avaient encore leurs armées tout entières sous les drapeaux ;

ils convinrent de réunir de nouveau toutes leurs forces contre Napoléon, et dans l'armée française il se glissa des hommes qui demandaient instamment à servir l'empereur afin de le mieux trahir.

De leur côté, les bonapartistes déployaient le plus grand zèle. Quelques-uns même offrirent des sommes considérables pour aider aux frais de la guerre. Plusieurs firent ces dons sans se nommer. Le général Delmans, qui ne croyait pas s'acquitter envers son prince en lui dévouant sa personne, résolut de lui sacrifier toute sa fortune. Dans cette généreuse intention, il rassembla tout l'argent qu'il possédait, il y joignit le prix de ses rentes sur l'État, qu'il vendit, et quelques centaines de mille francs qu'il emprunta sur ses terrres et sur les revenus des diverses dotations qu'il tenait de la munificence impériale, puis il envoya le tout à Napoléon par un homme sûr qui avait ordre de ne point dire d'où venait cette riche offrande.

La comtesse désapprouvait cet acte de reconnaissance et le regardait comme une insigne folie. Elle trouvait tout naturel qu'aux jours de sa prospérité l'empereur versât à pleines mains les honneurs et les richesses sur ses généraux; mais il lui semblait ridicule et niais que

les généraux vinssent au secours du trésor épuisé de l'empereur. Néanmoins elle ne put s'opposer à la volonté du général, parce que toute leur fortune venait de lui, et surtout parce qu'elle espérait que Napoléon, victorieux et raffermi sur le trône, rendrait au centuple les dons qu'il avait acceptés. Elle s'engagea même à garder le silence, car il eût été inutile de le rompre en ce moment; mais elle se réserva de faire connaître à l'empereur, secrètement et en temps opportun, le sacrifice immense que lui avait fait le général.

Tous les revenus du baron suffisaient à peine à ses propres dépenses et au luxe de sa femme. Étant toujours chargé de dettes, il n'avait rien à offrir à personne; d'ailleurs sa femme, que maintenant il consultait en toutes choses, ne lui aurait pas permis d'imiter l'exemple de son beau-père.

Enfin l'empereur, toujours pressé de prévenir ses ennemis, donna le signal de la guerre, et, selon sa coutume, débuta par une victoire.

Parti de Paris le 12 juin, il battit à Ligny en Belgique les Prussiens et les Anglais, mais le surlendemain ils le battirent à leur tour à Waterloo. La confusion se mit dans les régiments français, ils se débandèrent et revinrent préci-

pitamment jusque sous les murs de Paris. L'empereur les y avait précédés. Voyant la bataille perdue, et sentant quelles suites funestes elle devait avoir, il avait cherché la mort au milieu des combattants ; les balles, les boulets et la mitraille, volant autour de lui, semblaient le respecter; des généraux sincèrement attachés à sa personne l'avaient entraîné malgré lui. Il se retira d'abord au palais de l'Élisée, puis à Malmaison. Les chambres prononcèrent une seconde fois sa déchéance et lui enjoignirent de quitter sans délai le territoire français. Il partit à l'insu de l'armée, qui le regrettait, et qui, commandée par lui, pouvait encore ressaisir la victoire et rétablir sa fortune. Dirigé sur Rochefort, il s'y vit contraint de se livrer sans condition au chef d'une croisière anglaise; on le conduisit vers l'Angleterre, et le gouvernement britannique lui donna pour prison l'étroit et aride rocher de Sainte-Hélène, où il mourut après une longue et pénible captivité.

Plus heureux que son prince, le général avait trouvé une mort glorieuse sur le champ de bataille ; un boulet l'avait emporté au commencement de l'action, ses yeux se fermèrent avant qu'il pût prévoir les nouveaux désastres de sa patrie.

Les armées anglaise et prussienne, suivant de près notre armée, vinrent camper près de Paris, mais ne purent empêcher les divers corps français de se réunir et de prendre une attitude menaçante. Déjà une nouvelle bataille était engagée; déjà un fort détachement prussien fuyait devant une de nos divisions, lorsque tout à coup un ordre du général en chef vint arrêter l'élan de nos soldats. Ensuite une capitulation fut signée en vertu de laquelle les troupes françaises durent se retirer derrière la Loire. Le 6 juillet, les Anglais et les Prussiens entrèrent dans Paris; le 8, Louis XVIII revint aux Tuileries; bientôt les diverses armées de l'Europe franchirent nos frontières et se répandirent dans tous les départements. Le 24, parut une ordonnance royale prescrivant l'arrestation et la mise en jugement des dix-neuf généraux ou officiers supérieurs qui avaient abandonné le roi avant le 23 mars, jour ou Louis XVIII était sorti de France.

Le baron se trouva compris dans la liste fatale.

Le 1er août, une autre ordonnance royale prononça le licenciement intégral de l'armée de Napoléon, maintenant connue sous le nom d'*armée de la Loire*. Quoique forte encore de

cent mille hommes, elle obéit sans murmure; les chefs et les soldats se dispersèrent et regagnèrent paisiblement chacun leur pays, où ces vieux soldats cherchèrent à gagner leur pain par quelque modeste industrie.

N'ayant offert son épée à Napoléon qu'après l'entrée de Louis XVIII en Belgique, le général aurait échappé à toute poursuite judiciaire lors même qu'il eût encore vécu. Ainsi, comme il l'avait dit lui-même, en n'écoutant que sa conscience il avait réellement pris le parti le plus sûr. Mais sa mort réduisait son épouse à la mendicité. Elle ne devait point espérer de pension, elle qui, avait pendant le second règne de Napoléon (les cent jours), affiché une si implacable animosité contre les Bourbons, et dont l'époux venait de périr en combattant pour leur ennemi. On se rappelait aussi qu'après sa retraite de la cour, elle avait été l'un des plus actifs agents de la conspiration bonapartiste. Ses créanciers, plus nombreux qu'elle ne pensait, se réunirent et firent vendre tous les biens du général. Ils ne laissèrent à sa veuve que les vêtements qui la couvraient. Cette femme orgueilleuse et violente, surprise par le malheur au milieu de ses brillantes illusions, ne put supporter la pensée de se voir brusquement

tomber de la plus haute position sociale au dernier degré de la misère; son sang se précipita vers le cerveau, un nuage épais s'étendit sur ses yeux, elle tomba. Quand on vint la relever, elle était morte; un coup d'apoplexie foudroyante l'avait délivrée des maux qui l'attendaient sur la terre.

Sa fille n'était guère plus heureuse. Le baron, sachant que l'ordonnance royale du 24 juillet le renvoyait devant un conseil de guerre, et prévoyant que ses juges, tous choisis parmi les plus chauds partisans des Bourbons, seraient naturellement disposés à une sévérité extrême, comprit qu'il n'y avait pour lui de salut que dans la fuite. Fuir sans argent lui semblait impossible, il se cacha donc chez un vieux et pauvre paysan, ancien soldat de la Vendée sous le brave et généreux Bonchamp. Ce paysan avait toujours conservé la pureté de ses opinions royalistes; il avait même repris les armes pour ses princes légitimes lorsque naguère la Vendée s'était levée contre Napoléon revenant de l'île d'Elbe; mais il admirait encore et il était prêt à imiter le noble exemple de son premier général, le noble Bonchamp, qui, blessé d'une balle mortelle par les républicains, avait employés ses derniers moments à empêcher le mas-

sacre des soldats républicains que ses troupes avaient pris. Le vieux Vendéen aurait bravement combattu les napoléonistes sur un champ de bataille, mais pour lui un napoléoniste vaincu, désarmé, proscrit, fugitif, n'était qu'un homme, un malheureux, que sa religion et son cœur lui commandaient également de regarder et d'assister comme un frère. Il ne fit donc aucune difficulté d'accorder un asile au baron, et lui promit, *foi de Vendéen*, de le prévenir dès qu'il apercevrait le moindre danger, et d'exécuter fidèlement toutes ses commissions, pouvu qu'elles ne fussent en rien contraires au services des princes légitimes. Ce fut par lui que le baron trouva le moyen d'apprendre à sa femme le lieu de sa retraite, et le besoin qu'il avait d'une somme assez forte pour se rendre en Angleterre et y vivre quelque temps.

Le premier mouvement de la baronne la portait à rejoindre son mari, afin de soutenir son courage et de partager ses peines, car elle l'aimait beaucoup depuis qu'elle était parvenue à le subjuguer entièrement, et alors le malheur donnait une nouvelle force à sa tendresse; mais elle sentit que l'aller voir, c'était s'exposer à mettre la police sur ses traces; elle renonça donc à ce projet imprudent. Elle n'en fut que

plus empressée à chercher la somme qu'il demandait et qu'elle devait lui envoyer par une voie indiquée par la lettre du baron.

Après y avoir bien réfléchi, elle ne vit aucun autre moyen de se procurer l'argent nécessaire que de vendre quelques meubles de prix. Un marchand qu'elle fit venir les acheta ; mais, comme il s'apprêtait à les emporter, le concierge de l'hôtel, qui connaissait ce marchand et se doutait du motif de sa visite, arriva sous quelque prétexte, vit préparer les meubles et déclara que rien ne sortirait de la maison avant que le propriétaire fût payé des termes échus et du terme courant. Joséphine renvoya le marchand au lendemain, et déclara que le propriétaire serait satisfait le jour même. Ensuite, réunissant tous ses bijoux dans une sorte d'écrin qu'elle mit dans sa poche, elle courut chez un joaillier qui n'en donna pas la moitié de ce qu'ils valaient. Elle revint payer au concierge le montant des termes réclamés, puis elle envoya le reste à son mari.

Le lendemain, ses créanciers arrivèrent successivement comme s'ils s'étaient donné rendez-vous. La marchande de modes apportait un mémoire énorme, la couturière avait fait des fournitures bien plus considérables ; le joaillier

réclamait une partie des bijoux qu'on venait de vendre furtivement à un juif son confrère; le tapissier avait tout récemment changé l'ancien mobilier pour un plus moderne et beaucoup plus cher, il demandait qu'on lui soldât la différence. Il était dû au carrossier une voiture et un cabriolet; au marchand de chevaux, une paire d'alezans magnifiques pour la calèche, un cheval de cabriolet, un cheval de selle pour Madame, trois chevaux de guerre pour Monsieur, un pour son domestique.

En vain la baronne avait cherché à éconduire bien vite la marchande de modes, de peur qu'il ne survînt d'autres créanciers; la modiste voulait de l'argent et resta; le second créancier ne fut pas moins opiniâtre; les autres les imitèrent, de sorte qu'en moins d'une heure ils se trouvèrent réunis au nombre de quinze autour de la baronne, qui ne savait à qui entendre. Tous lui adressèrent les plus justes et les plus mortifiants reproches sur son luxe effréné, sur sa ruineuse coquetterie, sur l'indélicatesse avec laquelle elle osait acheter en objets inutiles beaucoup plus qu'elle ne pouvait payer; et comme aux jours de sa prospérité elle les avait tous blessés par ses manières hautaines et par ses paroles dédaigneuses, ils prirent ample-

ment leur revanche et se firent un plaisir de l'humilier. Après l'avoir accablée d'outrages! et avoir à dessein élevé la voix de manière à faire mettre aux fenêtres toutes les personnes de la maison et du voisinage, ils se retirèrent en menaçant, les uns de revenir le lendemain recommencer la même scène, les autres de l'accuser d'escroquerie devant les tribunaux; enfin, quelques-uns qui l'avaient entendue applaudir indécemment à la chute des Bourbons et au retour de l'empereur, la traitèrent de bonapartiste et de conspiratrice.

Alors, pour la première fois, la malheureuse baronne comprit toute l'extravagance de sa conduite passée. Cette femme, tout à l'heure si altière, si susceptible, si impérieuse, se voyait abreuvée d'humiliations; elle n'osait ni répondre ni lever les yeux, elle tremblait devant ces marchands qu'elle avait jusqu'à ce jour accablés de ses mépris et regardés comme des êtres infiniment au-dessous d'elle et trop honorés de la servir. Elle frémissait en écoutant leurs menaces; rougissait en entendant leurs invectives, et se disait avec amertume que tous ses malheurs et ceux de son mari étaient son propre ouvrage. Elle s'était abandonnée sans réserve à sa passion effrénée pour le luxe et la toilette,

avait encouragé aux plus folles dépenses son mari, qu'elle aurait dû retenir; l'avait contraint à trahir le roi; et son mari, qu'elle avait rendu criminel, était menacé du dernier supplice; elle était réduite à la dernière misère, et ses créanciers venaient jusque chez elle la gourmander et la menacer! Quelle terrible leçon! Oh! combien elle détestait dans son âme la coquetterie, le faste et l'ambition qui lui valaient tous ces malheurs et tous ces outrages! Combien elle ressemblait peu dans l'attitude humble et contrainte où la tenaient les remords, la crainte et la honte, à cette Joséphine brillante de grâce et de parure, qui, dans les premiers cercles de la capitale, disputait de beauté avec les plus belles, et d'orgueil avec les plus fières! Combien elle enviait le sort des femmes simples et modestes, qui, réglant leurs dépenses sur leur fortune et leurs désirs sur la raison, assurent ainsi leur propre tranquillité et le repos de leur famille!

Les créanciers venaient de se retirer, et Joséphine, restée seule, s'abandonnait à ses tristes réflexions lorsqu'on lui annonça la mort subite de sa mère. Elle ne s'attendait pas à ce nouveau coup, elle en fut accablée; puis, s'armant de tout son courage, elle voulut voir pour la

dernière fois la seule amie qui lui restât sur la terre et que la tombe allait lui ravir. Elle partit; en peu d'instants elle fut près du corps de la comtesse. « Adieu, s'écria-t-elle d'une voix déchirante, adieu, mère tendre et chérie! puisse ta fille te rejoindre aussitôt que son époux n'aura plus besoin de son dévonement! Adieu, adieu! »

Après avoir déposé sur le front glacé de la comtesse un baiser plein d'amour et de regret, elle retourna chez elle. On vint prendre ses ordres pour les funérailles et lui demander si elle voulait que le corps fût présenté à l'église. Cette question lui causa une émotion profonde.

Depuis son mariage, la baronne, livrée tout entière aux vanités du monde, n'avait pas mis le pied dans une église, ni accordé une seule pensée à la religion.

« Oui, répondit-elle, oui, présentez-le à l'église, n'y manquez pas. Quand la terre nous manque nous sommes trop heureux de nous rejeter vers le ciel, et d'y trouver des protecteurs toujours prêts à nous tendre les bras. »

Puis elle écrivit une note d'après laquelle on devait régler tous les détails du service funèbre. Elle y mit une décente simplicité. Pourtant ce n'était pas encore le convoi le plus économique;

mais, quoique le malheur eût déjà rabattu son orgueil, elle pensait ne pouvoir dépenser moins pour rendre les derniers devoirs à la comtesse sa mère.

A peine la personne chargée de ces tristes soins était-elle partie, que les créanciers revinrent plus courroucés que la première fois. En se retirant, ils s'étaient communiqué leurs craintes et avaient tenu conseil. Là ils observèrent que le baron n'avait aucune propriété à lui, qu'il allait infailliblement être condamné à la peine capitale, et que tout ce qui se trouvait dans son appartement ne suffirait pas pour payer les frais du procès; qu'ainsi chacun perdrait la totalité du sa créance s'ils ne se hâtaient de devancer la justice et de reprendre ce qu'ils avaient fourni. Le carrossier et le marchand de chevaux, plus hardis que les autres, promirent de leur donner l'exemple et de parler à la baronne de manière à l'intimider. Ils tinrent parole.

« Madame, dit en entrant le maquignon à Joséphine, qui pâlit à l'aspect de cet homme grossier et brutal, nous avons réfléchi, et nous venons vous redemander les objets que nous vous avons livrés à vous et à votre mari. Vous n'avez point de fortune, votre mari est en fuite, il ne reviendra jamais ou il sera fusillé; la jus-

tice s'emparera de tout ce qui paraîtra vous appartenir; nous n'entendons point qu'elle paye ses frais à nos dépens. Ainsi rendez-vous, et tout de suite, ce qui est à nous. Pour ma part, je vais à l'écurie chercher mes quatre chevaux, c'est bien assez de perdre les quatre autres que votre mari a emmenés à Waterloo. »

Tous les autres créanciers imitèrent cet exemple: le carrossier reprit sa calèche et son cabriolet, le marchand de nouveautés réclama le linge, les châles, etc.; le tapissier, l'ameublement complet qu'il avait fourni récemment; le boucher et le boulanger se firent donner en payement diverses choses sur lesquelles personne de ceux qui étaient présents ne prétendait aucun droit. La couturière s'empara de toute la garde-robe; enfin ce fut un véritable pillage. En toute autre circonstance nul n'aurait pu procéder ainsi, et Joséphine ne l'eût pas souffert; mais alors l'ordre n'était pas encore rétabli, et l'autorité n'avait pas repris son cours régulier; on commençait à connaître à Paris les scènes violentes qui ensanglantaient le midi, et la baronne, hautement accusée d'escroquerie et de bonapartisme, n'osait opposer la moindre résistance ni adresser la moindre remontrance aux ennemis dont elle se voyait entourée. Le joaillier la fit

frémir lorsqu'il demanda les bijoux ; il la traita de la manière la plus dure quand elle avoua qu'elle venait d'en vendre la meilleure partie. Il reprit le reste, lui arracha du doigt une bague de peu de valeur renfermant des cheveux de son mari et de sa mère, et ensuite exigea qu'elle se laissât fouiller. La couturière se chargea de cette opération d'autant plus volontiers, que son état l'avait exposée plus souvent aux impertinences de la baronne.

En général, les femmes ont fort peu d'indulgence pour les personnes de leur sexe, c'est un de leurs plus choquants défauts ; la couturière, voyant un créancier s'émouvoir des larmes de la baronne, qui paraissait étouffer de douleur et de honte, s'écria : « Point de pitié pour des gens impitoyables. Voulez-vous connaître celle à qui vous avez la simplicité d'accorder votre compassion, écoutez-moi ; » et là-dessus elle se mit à raconter les vertus et les tribulations de Rose chez la baronne. Souvent elle s'interrompit pour dire à Joséphine : « N'est-ce pas la vérité ? Osez me démentir, je citerai des témoins qui vous confondront. »

De tous les affronts qu'elle endurait, rien ne fut plus pénible à Joséphine que ce récit accusateur ; elle voulut fuir.

« Retenez-la, s'écria la couturière ; elle a bien voulu retenir la pauvre Rose qui ne lui devait rien ; il faut qu'elle m'entende jusqu'au bout et qu'elle boive le calice jusqu'à la fin. D'ailleurs sa présence nous est nécessaire ; elle dirait et on pourrait croire que nous l'avons pillée, si nous emportions notre bien sans qu'elle fût là pour reconnaître que nous ne prenons que ce qui est à nous. »

Joséphine eut plusieurs fois la pensée de crier au secours ; mais c'eût été appeler des témoins des outrages mérités qu'elle essuyait, et personne ne serait venu, car le concierge, dont elle s'était fait détester à cause de sa hauteur, aurait dit la vérité à toutes les personnes qui se seraient présentées, il aurait ajouté que c'était la fille d'un général dévoué à l'*usurpateur*, la femme d'un *brigand de la Loire*, proscrit par l'ordonnance royale, qui voulait empêcher d'honnêtes marchands de reprendre chez elle des objets qu'elle ne pouvait pas payer ; et dans cet instant de crise personne ne se serait interposé dans une semblable querelle. Force fut donc à la baronne de se soumettre et d'attendre le départ de ses créanciers. Vers le soir il n'en restait plus aucun ; l'appartement était complétement démeublé ; le tapissier, cédant à un

mouvement de compassion, avait pourtant laissé une paillasse, sur laquelle Joséphine se jeta en sanglotant. Déjà tous les domestiques s'étaient retirés avec ce qu'ils avaient pu obtenir pour le payement de leurs gages.

Le concierge, excité par sa femme, avait prévenu l'administration des pompes funèbres que les frais du convoi de la comtesse ne seraient pas payés; il en expliqua la cause; sur-le-champ un employé vint s'assurer du fait. Trouvant l'appartement démeublé et la baronne en larmes, il lui fit entendre qu'elle devait se contenter pour sa mère du corbillard des pauvres. A cette proposition, Joséphine, indignée, répondit qu'il fallait suivre ses ordres, et que le soir même, ou le lendemain matin sans faute, elle enverrait à l'administration les frais du convoi. Le commis déclara que sans cela on ne pourrait obéir aux intentions de Madame.

La baronne comptait emprunter cet argent à madame d'Osimond, qui, tout en l'ennuyant de ses perpétuelles remontrances, lui avait toujours témoigné le plus vif intérêt. Cette dame habitait, comme on l'a déjà dit, une maison de campagne près d'un village, à trois lieues de Paris. N'ayant pas de quoi payer une voiture, Joséphine devait faire la route à pied; elle résolut de partir sur-

le-champ. La nuit ne l'effrayait point, elle ne songeait qu'aux funérailles de sa mère, et elle connaissait parfaitement le chemin.

Plusieurs fois elle avait parcouru cette route, mais toujours dans sa rapide et moelleuse calèche ; la distance lui avait paru bien courte, cette fois elle la trouva d'une longueur désespérante. La pluie, tombée le jour précédent, avait détrempé les bas côtés de la route et couvert de boue toute la chaussée ; les sentiers sous les arbres étaient glissants, raboteux, et coupés de larges flaques d'eau bourbeuse. Joséphine, avec sa longue robe et ses souliers minces qui menaçaient de la quitter à chaque pas, cheminait péniblement à travers les ténèbres de la nuit bien avancée; le chagrin et la fatigue la contraignirent plusieurs fois à se reposer. N'osant s'asseoir nulle part, elle s'appuyait contre un arbre; aussitôt le souvenir plus cuisant de toutes ses tribulations assiégeait son esprit, et l'avenir plus effrayant encore semblait se dérouler à ses yeux pour lui montrer les malheurs près de fondre sur elle. Son âme se serrait, sa tête se troublait ; ses larmes refoulées vers son cœur l'auraient étouffée si ces moments d'indicibles angoisses s'étaient prolongés trop longtemps. Elle le sentait et se remettait en route,

afin d'échapper aux désolantes images dont elle était obsédée. Vers une heure du matin, elle arriva devant la maison qu'elle cherchait ; il était temps, ses forces épuisées ne lui auraient pas permis d'aller plus loin.

« Enfin, se dit-elle, en approchant de la grille de la cour, voilà une maison hospitalière ! j'y vais trouver une amie ! »

Elle sonna ; tout resta muet autour d'elle, excepté le gros dogue qui accourut à la grille en grondant, et un chien nouveau, un énorme mâtin, qui accourut aussi en aboyant de toutes ses forces. Joséphine connaissait le dogue ; il passa son court museau à travers les barreaux de la grille afin de la caresser ; mais elle n'avait jamais vu l'autre chien ; la fureur de cet animal la fit reculer d'épouvante. Arrêtée à trois pas de la porte, et parcourant d'un œil inquiet toutes les fenêtres de la maison, elle attendit vainement qu'on vînt lui ouvrir. Elle sonna plus fort que la première fois ; même silence dans la maison, redoublement de fureur et d'aboiements de la part du mâtin. Alors perdant patience elle sonna si longtemps et si violemment, et les deux chiens firent tant de bruit, que force fut au concierge, qui avait fait la sourde oreille, de se lever et d'allumer sa lanterne.

Le concierge, qui n'était plus le vieux Robert, mais un insigne poltron, nommé Antoine, refusa de lui ouvrir. Les violences de quelques maraudeurs avaient épouvanté le pays, et les instances de Joséphine ne purent rassurer Antoine. Seulement il lui apprit que madame d'Osimond, après avoir été attaquée chez elle et pillée par des bandits, s'était précipitamment retirée en Suisse afin d'y achever paisiblement sa carrière. Elle avait emmené le vieux Robert, et chargé son notaire de vendre son château, que venait d'acheter, et qu'habitait le maître d'Antoine, nommé M. Chiquet.

Réveillé par le bruit de la cloche et par les aboiements du mâtin, M. Chiquet arriva à son tour.

« Que désirez-vous? demanda-t-il à Joséphine.

— Seulement un gîte pour cette nuit. Ne me repoussez pas, je vous en conjure; des malheurs inattendus m'ont forcée de venir implorer les secours de madame d'Osimond, l'ancienne amie de ma famille. »

M. Chiquet ne se piquait guère d'humanité; il paraissait hésiter à croire ce que l'étrangère disait des rapports intimes de sa famille avec madame d'Osimond, lorsque le dogue, César,

leva tous les doutes en recommençant à caresser Joséphine, qui s'était rapprochée de la grille. M. Chiquet ordonna donc à Antoine de retirer le mâtin, appelé Turc, et d'ouvrir la porte.

Depuis le commencement de ses disgrâces, Joséphine, autrefois adulée de tout le monde, n'avait plus trouvé que des ennemis ardents à l'outrager. César fut le premier être qui lui fît bon accueil; mais c'était aussi le seul être à qui dans sa prospérité elle eût montré de la bienveillance. La conscience lui dit alors : Si tu avais eu pour tout le monde la douceur et la bonté que tu as eues pour ce reconnaissant animal, sans doute tu trouverais parmi les hommes des amis aussi fidèles, aussi dévoués que César. »

Dès que César, le terrible animal, ne fut plus séparé de la baronne par aucun obstacle, il se mit à sauter autour d'elle et à lui lécher les mains en aboyant de toutes ses forces. Joséphine lui fit un signe impérieux, soudain il se tut et se coucha à ses pieds. Le concierge avait bien plus de peine à contenir l'irrascible Turc; il fallut que le propriétaire se hâtât de conduire l'étrangère dans une salle du rez-de-chaussée dont il ferma la porte. Ayant fait asseoir Joséphine, il lui dit :

« Expliquez-moi, Madame, pourquoi vous



Tous lui adressèrent les [illegible] les plus [illegible]

venez à cette heure, et pourquoi vous persistez à passer la nuit dans cette maison, lorsque le village, que vous devez bien connaître, est à deux pas d'ici et vous offre deux auberges fort passables. »

Joséphine lui raconta en peu de mots ses malheurs et le pieux motif de la visite qu'elle voulait faire à madame d'Osimond, et l'excès de misère qui ne lui permettait pas de se loger dans une auberge.

« Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, répondit M. Chiquet; tout ce que je puis faire, c'est de vous permettre d'attendre ici le point du jour. J'ai traversé plusieurs révolutions, je sais ce que c'est; je sais à quels excès se portent tous les partis; je sais de quoi sont capables les hommes violents, et surtout les femmes encore plus violentes lorsqu'elles se jettent dans les factions. Malheur à ceux qui excitent leur haine ou leurs soupçons, car elles les sacrifient sans pitié! Malheur à ceux qui les écoutent, car elles ne leur conseillent que des fautes ou des crimes! nous avons dans le voisinage une de ces furies : elle épouvante toute la contrée; elle ne parle que de supplices, de massacres et d'incendies; elle voudrait voir exterminer tous les bonapartistes et leurs amis. Où s'arrêteront ces

réactions? je l'ignore; mais je ne veux pas me faire signaler comme l'ami de ses adversaires en accueillant la femme d'un proscrit. Puisque vous n'avez pas d'argent, je vous remettrai une dizaine de francs; les voici. On ne peut m'imputer à crime une si faible offrande présentée au malheur. Mais partez demain, demain matin, dès le point du jour. Ne dites à personne que la porte de ma maison s'est ouverte pour vous, et tâchez qu'on ne le soupçonne jamais. Je vais charger Antoine de vous avertir au lever de l'aurore.

A ces mots il sortit, ferma la porte de la salle et retira la clef.

Joséphine n'eut pas la force de le remercier. Transie de froid, mourante de faim, livrée aux plus affligeantes réflexions, elle resta longtemps assise et immobile; une idée pénible l'occupait particulièrement : « Oui, oui, pensait-elle, il a raison de dire que les femmes factieuses sont plus violentes que les hommes; il a surtout raison d'ajouter : Malheur à ceux qui les écoutent, elles ne leur conseillent que des fautes et des crimes! Oui, c'est ainsi que j'ai perdu mon mari! »

Elle se cacha le visage dans ses deux mains et se mit à pleurer.

En promenant autour d'elle ses regards sombres et distraits, elle remarqua les deux pièces de cinq francs que M. Chiquet avait déposées près d'elle au bord d'une petite table. Elle aussi avait donné deux pièces de cinq francs à Rose! « Du moins, se disait-elle, cet étranger, en me faisant l'aumône, ménage ma susceptibilité; et moi, comment ai-je recueilli la compagne de mon enfance, agenouillée devant moi et demandant à me servir pour soulager sa mère?... Oh! que je suis coupable! mais aussi que je suis malheureuse! Rose avait la conscience pure et tranquille; l'estime, les justes éloges du monde et le sentiment de ses vertus la consolaient et la soutenaient, tandis que je vois se soulever contre moi ma conscience et le monde! Voilà où m'ont conduite les défauts que j'ai caressés dans mon enfance et qu'une mère imprudente a favorisés dans ma jeunesse! Et je prétendais diriger mon mari!... C'est moi qui l'ai conduit au bord de l'abîme, c'est moi qui dois le sauver. Oui, l'excès du malheur a changé mon âme; je me dévouerai pour mon époux, comme Rose s'est dévouée pour sa mère; j'irai déclarer aux juges que je suis seule coupable, je demanderai à être seule punie, je leur offrirai ma tête; s'ils me repoussent, j'irai me jeter aux pieds du

roi et des princes; j'embrasserai leurs genoux, et je mourrai devant eux ou j'obtiendrai la grâce de Bargilès. »

Le jour commençait à poindre; Antoine vint annoncer que l'aurore allait se lever. Joséphine le comprit; elle noua les deux écus dans un coin de son mouchoir, et suivit le concierge, qui par prudence avait enchaîné Turc. En passant elle appela César, il vint la caresser. « Bon César, dit-elle, tu es le seul ami qui ne m'ait pas abandonnée dans le malheur. Tu as un gîte et du pain; peut-être dans quelques jours n'en aurai-je pas autant. Tu seras plus heureux que moi. Puis elle passa la main sur sa grosse tête, et s'éloigna le cœur serré. Antoine eut beaucoup de peine à empêcher César de la suivre.

Elle rentra de bonne heure chez elle. En passant devant la loge du portier, elle entendit un chuchotement suivi de grands éclats de rire. C'était sa robe et sa chaussure chargées de boue qui excitaient ce rire moqueur. La baronne s'en douta, et courut se cacher dans son appartement.

Bientôt une pensée plus cruelle l'occupa tout entière. Sa mère attendait un cercueil, comment le lui donner? Que faire avec ses dix francs? Après avoir longtemps réfléchi et pleuré, José-

phine prit un parti bien pénible à sa fierté. Elle résolut de s'exposer à tous les affronts, de les endurer avec patience et d'aller chez toutes ses anciennes amies afin d'obtenir, si elle le pouvait, leur protection pour son mari, ou au moins de quoi payer le convoi de sa mère. Aussitôt, réunissant quelques vases de terre dédaignés des créanciers, et qu'avait épargnés la colère des domestiques, elle entreprit de laver le bas de sa robe et ses souliers, puis elle fit du feu avec de mauvaises planches, et se mit à sécher ses effets. Cette besogne lui coûta beaucoup de peine et de temps, néanmoins elle réussit assez bien, et vers deux heures elle se trouva en état de sortir. Un reste d'orgueil et de coquetterie la força de fermer les yeux en passant devant les glaces de l'appartement.

Elle alla d'abord chez mademoiselle de Chamburas, qui depuis leur sortie du pensionnat d'Écouen lui avait montré quelque affection, surtout pendant les cent jours, époque où le général, jouissant de l'entière confiance de l'empereur, était recherché de tous les ambitieux. A cette époque aussi, la baronne, fière du crédit de son père, avait pris avec la jeune duchesse un ton d'égalité dont cette dernière n'avait point paru s'offenser, mais qu'elle ne pouvait ni ou-

blier ni pardonner. Quand on lui annonça la visite de Joséphine, elle ne consentit à la recevoir que pour l'humilier. Son air glacial et composé, son maintien dédaigneux et froid consternèrent la baronne, qui, prenant de son côté l'attitude humble d'une inférieure suppliante, salua respectueusement celle que peu de jours auparavant elle traitait avec une familiarité affectée.

« Que demandez-vous, Madame? dit mademoiselle de Chamburas.

— Vous savez tous mes malheurs, Mademoiselle, répondit timidement Joséphine. Je venais vous supplier d'accorder votre puissante protection à mon mari.

— Votre démarche a lieu de m'étonner, Madame; votre mari a violé ses serments et trahi le roi, il s'est à jamais déshonoré. Son crime est d'autant plus impardonnable que, bien qu'il eût eu le tort de se mésallier, il appartient par sa naissance à la plus haute noblesse. On sent la nécessité de faire un exemple; je voudrais plaindre votre mari, mais ma raison et mon cœur s'y refusent également. Il a trop mérité son sort. N'avez-vous rien de plus à me dire? » ajouta-t-elle.

Blessée jusqu'au fond du cœur, Joséphine

allait répliquer d'une manière piquante ; elle le pouvait, car, au commencement des cent jours, le père de mademoiselle de Chamburas avait tout tenté pour recouvrer les bonnes grâces de l'empereur ; mais elle aurait fait un ennemi de plus à son mari, elle sut donc se contenir et répondit :

« Je hasarde en tremblant une autre prière que vos opinions vous permettent d'écouter. Toute ma famille est entièrement ruinée ; je ne possède plus rien, absolument rien que dix francs, et ma mère, accablée de tant de coups à la fois, est morte subitement hier.

— Que puis-je faire à cela, Madame?

— Ma mère doit être inhumée demain, je ne sais où trouver l'argent nécessaire pour payer le plus modeste convoi.

— Eh bien !...

— J'avais espéré que peut-être, en raison de nos anciens rapports...

— Qu'aviez-vous espéré?

— Que vous daigneriez.... me prêter.... la faible somme...

— Nos anciens rapports ont été fortuits, ils ne m'obligent à rien, et n'autorisent nullement la hardiesse de votre demande. Pourtant je puis vous obliger d'une autre manière. Croyez-moi,

imitez Rose, et faites-vous femme de chambre. Cela vaut mieux encore que d'être mendiante, et ne doit avoir rien de mortifiant pour la fille d'un soldat parvenu... Je puis vous procurer promptement une place.

— Je vous remercie, Madame, » repartit Joséphine.

Elle salua, et se retira le cœur navré. A l'effort qu'elle venait de faire pour contenir son indignation, elle comprit alors combien la résignation et l'humilité de Rose avaient dû exiger de force d'âme, et combien était admirable et sublime le dévouement de cette généreuse demoiselle.

Elle alla ensuite chez Émilie Arnaud, cette fille de major qui s'était constituée sa constante adulatrice au pensionnat d'Écouen. Émilie avait épousé un lieutenant. Jusqu'à la seconde chute de Napoléon, elle avait continué à faire une cour assidue à Joséphine, dont la protection fut très-utile à son père et à son mari. Mais après la bataille de Waterloo et surtout après la capitulation de Paris qui rouvrait au roi le chemin des Tuileries, Émilie, son mari et son père s'étaient rejetés dans le parti royaliste, bien résolus à renier, à persécuter, s'il le fallait, leurs anciens amis dont ils n'avaient plus rien à espérer.

Le père et le mari d'Émilie devaient à la bienveillance du général, l'un son grade actuel de colonel, l'autre les épaulettes de capitaine; cependant Émilie, connaissant la proscription du baron, n'hésita pas à fermer sa porte à Joséphine. D'autres dames encore se montrèrent aussi ingrates que cette Émilie, ou aussi inhumainement impertinentes que Mademoiselle de Chamburas; et de toutes ses tentatives, la malheureuse baronne retira pour tout fruit des humiliations cruelles et cette utile leçon, que, dans la prospérité, il faut se faire des amis et les bien choisir, si on veut les retrouver aux jours de l'adversité.

Joséphine passa toute la nuit à pleurer sa mère, à gémir de ne pouvoir lui rendre dignement les derniers devoirs. Le matin on vint lui demander si elle se contentait du corbillard des pauvres.

« Oui, dit-elle avec plus de fermeté qu'elle n'en avait encore eu; oui, le corbillard des pauvres. Aussi bien c'est celui qui nous convient à présent; nul ne saurait être plus pauvre que nous. Le faste des funérailles ne prouve ni la vertu des morts, ni la sincérité du deuil de leur famille. »

L'humble corbillard des pauvres porta donc

à la fosse commune du cimetière la dépouille mortelle de l'orgueilleuse comtesse. Personne ne suivit le char funèbre, la terre se referma sur elle, et son souvenir ne resta que dans le cœur de sa fille et dans la mémoire de ses ennemis, car sa hauteur et sa mauvaise fortune ne lui avaient pas laissé un seul ami. Joséphine fut distraite de sa douleur par d'autre chagrins; elle apprit avec un effroi mortel qu'on avait arrêté son mari et qu'on allait le transférer dans les prisons de Paris pour le livrer à un conseil de guerre.

Le brave Vendéen ne l'avait pas trahi, mais il s'était trahi lui-même par de nombreuses imprudences. Cette nouvelle causa d'autant plus de terreur à son épouse, que déjà des officiers et des généraux, portés sur la même liste que lui, avaient été condamnés, et que plusieurs avaient subi la peine capitale. Pour comble de malheur, des créanciers intraitables, refusant de croire à la réalité de sa détresse, ne cessaient de la tourmenter; elle se vit contrainte de sortir dès le matin pour ne rentrer que le soir. Ne sachant où aller, elle errait tout le jour dans les lieux les moins fréquentés. En revenant, le plus tard qu'elle pouvait, elle achetait du pain et un peu de charcuterie; c'était toute sa nour-

riture, car, ne sachant comment elle vivrait après avoir dépensé les dix francs rapportés de la campagne, elle les ménageait avec un soin extrême. Ses forces diminuaient chaque jour, sa santé s'altérait à vue d'œil; pour ne pas tomber tout à fait malade, elle fut forcée de prendre de temps en temps un repas un peu plus substantiel, qui lui coûtait beaucoup, vu sa pauvreté, et qu'elle se reprochait ensuite. Il fallut aussi renouveler sa chaussure; enfin elle se trouva reduite à ne vivre plus que de pain et d'eau; puis elle manqua même de pain, et passa un jour entier dans les tourments de la faim. Alors seulement elle pensa à chercher du travail; mais où en trouver, ne connaissant personne au monde qui voulût s'intéresser à elle? et faible comme elle l'était déjà, inhabile comme elle l'avait toujours été, comment attendre qu'elle eût gagné le moindre salaire?

« J'aurais dû, se disait-elle avec amertume, prendre ce parti le premier jour de mes malheurs; aujourd'hui il n'est plus temps, il ne me reste plus qu'à mourir. »

Il y avait dans la maison une jeune bonne, appelée Lucette, presque aussi laide que Rose, et que la baronne s'était plu à faire gronder par ses maîtres en l'accusant de faire tantôt mé-

chamment du bruit au dessus de sa tête, tantôt de quelque autre méfait. Cette jeune fille devait détester Joséphine, qui l'avait prise en aversion, parce qu'elle lui trouvait une certaine ressemblance avec Rose. Cependant ce fut à elle que Joséphine, vaincue par la faim, osa s'adresser.

Le soir, elle entr'ouvrit sa porte et la guetta; heureusement la petite bonne était allée faire une commission dans le voisinage, et revint bientôt.

« Mademoiselle, lui dit la baronne, je meurs d'inanition; pourriez-vous me donner une bouchée de pain? si peu qu'il vous plaira, je n'en puis plus. »

Lucette la regarda tout étonnée, et répondit avec bonté : « Oui, Madame; attendez un instant, je vais revenir. » Prompte comme l'éclair, Lucette descendit, courut chez le boulanger, le restaurateur, et apporta un pain, un potage et un poulet. « Tenez, Madame, acceptez cela, je vous en prie, et soyez bien sûre que je ne suis pas méchante.

— Ah! Lucette que ce reproche est cruel!

— Oh! non, Madame, ce n'est pas un reproche, je n'en fais jamais à personne, et je tâche de n'en pas mériter. Ne croyez pas que ce soit un reproche, vous me feriez trop de peine. »

Déjà la sensible Lucette avait les larmes aux yeux.

« Non, reprit la baronne, vous êtes trop généreuse pour me faire acheter si cher votre bienfait. Mais je ne vous demandais qu'un peu de pain.

— Vous êtes accoutumée à d'autres mets.

— Je ne pourrai jamais vous rendre l'argent que vous avez dépensé pour moi.

— Soyez tranquille, Madame, le bon Dieu me le rendra. »

Joséphine, étonnée de cette réponse, regarda Lucette, comme pour s'assurer si elle pensait réellement à ce qu'elle venait de dire.

« Eh bien! mangez donc, Madame; le potage va se refroidir, et je vois à votre pâleur que vous avez besoin.....

— Et, dit la baronne préoccupée, c'est la religion qui vous porte à secourir une femme que vous ne devez plus craindre et qui fut longtemps votre ennemie...

— Oui, Madame. Mais vous ne mangez pas; il faut que je retourne auprès de ma maîtresse, et je voudrais vous voir manger.

— Que vous êtes bonne, Lucette! et que j'envie votre caractère et votre sort!

— Le caractère dépend à peu près de nous,

le reste dépend de Dieu; mais, Madame, vous me flattez.

— Le reste dépend de Dieu! répéta tout bas Joséphine en continuant de manger.

— Oui, Madame, de lui seul, et il traite chacun selon ses œuvres.

— Selon ses œuvres! pensa la baronne; mon exemple semblerait le prouver.

— Sa puissance s'étend même jusque sur notre caractère, reprit Lucette; il nous aide à le perfectionner quand nous avons la foi, et, si nous ne l'avons pas, il nous y ramène par des épreuves quelquefois bien dures, mais qui attestent toujours sa sollicitude paternelle. Malheur à ceux qui résistent à ces enseignements de la Providence, elle les abandonnera, et ils seront à jamais perdus!

— Mais quand vous avez la foi, comment votre Dieu vous guide-t-il? Vous ne le voyez pas, il ne vous parle pas.

— Il nous parle par les saintes Écritures, surtout par l'Évangile et par la bouche des ministres de ses autels; il nous parle aussi par la voix de notre conscience. Nous le voyons sur la croix mourant pour nous, et nous enseignant, par son divin exemple, la charité qui est l'une des bases de notre religion; et puis, voyez-vous

cela? ajouta-t-elle en tirant de son fichu un petit crucifix d'argent que sa mère lui avait donné au village, c'est un conseiller sage et fidèle. En me le mettant au cou peu de temps avant sa mort, ma pieuse mère, qui avait eu soin de le faire bénir, me dit : « Mon enfant, je vais quitter cette terre; mais je te laisse dans cette image un protecteur tout-puissant, un consolateur à qui nul chagrin ne résiste; un guide qui te mènera toujours au bonheur par la vertu. »

— Je ne comprends pas comment cette image peut vous consoler et vous éclairer.

— C'est pourtant bien facile à comprendre lorsqu'on a la foi. M'arrive-t-il quelque chagrin, je cherche à être seule, je regarde cette petite croix, j'y vois le Sauveur du monde condamné par des juges iniques, et outragé par des hommes aveugles et ingrats qu'il venait éclairer et sauver de la mort éternelle; je compare mes souffrances aux siennes, aussitôt elles me paraissent bien légères. Son exemple et ses préceptes m'enseignent la patience, la résignation et la charité; je n'éprouve plus qu'un seul besoin, celui de pardonner à mes ennemis, de les aimer comme une bonne sœur, et de leur faire, si je puis, cent fois plus de bien qu'ils ne m'ont fait de mal. Mademoiselle Rose m'a

beaucoup aidée de ses pieux conseils, et si j'ai fait quelques pas de plus dans la voie des vertus chrétiennes, c'est à elle, après Dieu, que j'en suis redevable.

— Rose!.... Qui est donc cette demoiselle Rose?

— Votre ancienne femme de chambre.

— Vous la connaissez?

— Oui, je l'ai vue plusieurs fois quand elle avait l'honneur de vous servir.

— Qu'est-elle devenue?

— Je l'ignore, Madame. Mais, mon Dieu! je suis absente depuis longtemps, ma maîtresse va me gronder; il faut que je vous quitte. Je viendrai vous voir tous les matins, si vous me le permettez.

— Vous me ferez le plus grand plaisir. »

Lucette partit. Joséphine ferma sa porte; elle avait bien soupé; il lui restait encore de la nourriture pour toute la journée du lendemain. Tranquille de ce côté, elle se livra à toutes les réflexions que devait suggérer à une femme prétendue philosophe la piété naïve de la jeune servante. Jusque alors elle avait regardé la religion comme une invention purement humaine, inutile et pernicieuse; mais, à présent qu'elle la voyait inspirer aux êtres les plus faibles des

vertus sublimes dont elle était elle-même fort heureuse de profiter, elle ne se sentait plus si ferme dans ses anciennes convictions ; elle craignait d'avoir été trop tranchante dans ses jugements. « Il y a donc, se dit-elle, quelque chose de bon, de raisonnable, de surhumain dans cette religion qui m'avait paru si peu digne d'occuper une tête forte ! J'ai nui à Lucette autant que je l'ai pu, Lucette vient seule à mon secours ; elle semble plus heureuse de me pardonner que je ne le suis d'obtenir son pardon et ses bienfaits, et c'est la religion qui donne cette générosité à Lucette ! J'ai tout fait pour désoler Rose et la porter au désespoir ; Rose a tout souffert avec une constance que je ne conçois pas, et c'est encore la religion qui soutenait le courage résigné de Rose ! En vérité, cela étonne l'intelligence et confond l'esprit humain. Dans ma jeunesse et surtout au pensionnat, j'ai appris le catéchisme et l'Évangile, et entendu les sermons des prédicateurs; pourtant ni le catéchisme, ni l'Évangile, ni les sermons n'ont produit en moi les vertus merveilleuses que je remarque en Rose et en Lucette. D'où cela peut-il venir?... Il faut avoir la foi, disait tout à l'heure Lucette. Lucette et Rose avaient et ont encore la foi ; je ne l'ai jamais eue. Cette diffé-

rence explique tout; elles sont plus heureuses que moi ! »

Le lendemain matin, Lucette ne vint pas chez la baronne aussitôt qu'elle l'avait promis; la baronne, toujours soigneuse d'éviter les visites de ses créanciers, s'apprêtait à sortir, lorsqu'elle entendit parler à voix basse sur le palier. Tremblante, elle prête l'oreille et reconnaît la voix de Lucette et de la portière, madame Besnard, qui s'entretenaient d'elle.

« Ainsi, Mam'selle, à présent c'est vous qui nourrissez par charité c'te belle dame à panache. Vous faites bien, elle était si bonne pour vous quand elle avait sa calèche où elle se carrait comme une princesse!

— Si je me conduisais autrement avec elle je ne serais pas chrétienne.

— Eh bien! ma foi, si c'est comme ça, je ne suis pas chrétienne; j'aime à me venger.

— Je le sais, et ce n'est pas bien. C'est vous qui engagez votre mari à tourmenter cette pauvre dame; vous dites à ses créanciers qu'elle a de l'argent caché, tandis que vous savez qu'elle meurt de besoin; c'est un mensonge et une cruelle méchanceté.

— Ah! je lui en ferai bien d'autres! elle se repentira de m'avoir si souvent humiliée.

— Elle a eu tort ; mais elle est malheureuse, il faut lui pardonner.

— Moi? jamais !

— Eh bien ! je vous le dis, vous me faites plus de peine qu'à elle. Cependant je ne vous ai jamais offensée.

— Oh ! vous êtes la brebis du bon Dieu ! bien loin de m'offenser, vous m'avez rendu tant de services ! et voyez-vous, mam'selle Lucette, si je suis rancunière, je suis cent fois plus reconnaissante.

— Voici l'occasion de me le prouver. Je vous demande en grâce de pardonner à madame la baronne, de ne plus lui causer aucun chagrin ; c'est la meilleure manière de me prouver votre reconnaissance.

— Tenez, mam'selle Lucette, je n'ai rien à vous refuser, pas même cela ; mais vous demandez là une chose que je n'accorderais à personne qu'à vous. Puisque vous le voulez, je pardonne à c'te... C'est convenu, entendez-vous?

— Et vous direz à votre mari de lui pardonner comme vous.

— Je le lui dirai, pour vous faire plaisir ; mais c'est inutile. Mon pauvre mari est la meilleure pâte d'homme qu'on puisse imaginer : il aura

pitié de votre protégée dès que je ne l'agacerai plus contre elle.

— Et vous aurez soin de dire aux créanciers que vous vous étiez trompée, que cette malheureuse dame ne possède plus rien au monde; ajoutez, s'il le faut, que vous savez qu'elle manque même de nourriture; alors ils la laisseront tranquille.

— Laissez-moi faire, je vous ai dit que je lui pardonnais, vous verrez que je ne vous trompe pas.

— Alors vous verrez vous-même combien la générosité est plus douce que la vengeance. »

La portière, qui montait une lettre au troisième étage, quitta Lucette, et celle-ci frappa doucement à la porte de la baronne.

« Je viens vous annoncer une bonne nouvelle, dit Lucette en entrant; j'ai fait votre paix avec les portiers, vos créanciers ne vous tourmenteront plus.

— J'ai tout entendu, bonne Lucette; et je ne sais comment vous témoigner ma vive reconnaissance. Mais, parmi mes créanciers, il en est trois qui prétendent qu'une femme comme moi peut toujours emprunter facilement de quoi payer les faibles sommes que je leur dois. Ils ne veulent rien entendre, ils monteront malgré

le concierge, ils sont capables d'enfoncer ma porte, ils me font une peur terrible. Je veux m'échapper avant qu'ils viennent. »

Elle sortit comme de coutume, et erra à l'aventure. Vers midi, en allant par la rue Saint-Jacques au boulevard, elle aperçut de loin un de ces créanciers sans pitié. Heureusement il ne semblait pas l'avoir reconnue à la distance où il se trouvait, mais il marchait droit vers elle. Aussitôt Joséphine rebroussa chemin. A peine avait-elle fait cinquante pas, qu'elle en découvrit un autre. Ces deux hommes s'étaient donné rendez-vous pour cette heure dans une maison voisine de cet endroit, ils y allaient tous les deux. Joséphine, éperdue, jeta les yeux autour d'elle, vit une église, et se hâta d'y entrer afin de se dérober à leurs regards. Elle craignait que ces gens violents et grossiers, qui l'avaient plusieurs fois accablée d'invectives chez elle, ne l'arrêtassent au milieu de la rue et ne lui fissent une sanglante avanie. Elle tremblait en entrant dans le temple, et, les regards attachés sur la porte, s'attendait à voir entrer le second de ces deux hommes, dont elle croyait avoir été aperçue. Elle était pâle et agitée, ses genoux pliaient sous elle; ne pouvant se soutenir, elle s'appuya contre une colonne. Quelques minutes

se passèrent dans une cruelle angoisse. Enfin, ne voyant pas arriver ses ennemis, elle se rassure un peu, mais sans oser encore se hasarder à sortir. Alors tous les maux qu'elle avait éprouvés, tous ceux qui l'attendaient sans doute, la misère et les tribulations de sa position actuelle, se présentèrent plus désolants que jamais à son esprit troublé. Son cœur se gonfla, des soupirs douloureux s'échappèrent de sa poitrine, et un torrent de larmes inonda son visage.

« Hélas ! pensait-elle en gémissant, être si malheureuse et n'avoir pas d'espérance ni d'appui sur la terre ! Se trouver dans le monde isolée comme dans un désert, ou ne rencontrer que des ennemis acharnés après soi comme des bêtes féroces !... Bonne et généreuse, mais pauvre Lucette, que peux-tu pour moi ? Tu prolongeras mon agonie, et voilà tout ! Tu ferais mieux de me laisser mourir ! Ah ! que tu es heureuse, innocente et charitable enfant ! Tout le monde t'aime et te sourit, tu es contente de ton modeste sort, et tu espères goûter un jour dans les cieux une éternelle béatitude. Que ta destinée est digne d'envie, et dussé-je abjurer mon orgueilleuse raison, qui m'a si mal conduite jusqu'à présent ; je voudrais partager les pieuses

illusions, les croyances chimériques mais consolantes qui te rendent si bonne, si patiente et si heureuses.... Mais, tu l'as dit, aimable et naïve enfant, il faudrait avoir la foi !..... Oh ! qui me donnera la foi, afin que j'échappe au désespoir, que je trouve la force de supporter tous mes maux en cette vie, et que je croie à une autre vie, à cette vie de pure félicité, dont la seule perspective inspire tant de courage et cause une si douce joie à la véritable piété? »

En cet instant, le bruit subit des chaises qu'on remuait dans toute l'église attira l'attention de la baronne; elle vit les fidèles se tourner vers la chaire, et bientôt le prédicateur y monta. C'était un vénérable vieillard aux cheveux rares et blancs comme la neige, au front sillonné de profondes rides. Son visage pâle, ses joues creuses, la mélancolie empreinte sur tous ses traits, annonçaient au premier coup d'œil qu'il avait éprouvé de longues souffrances; mais la beauté de l'âme et la charité la plus tendre respiraient dans ses yeux et dans tout son maintien. Il fit le signe de la croix; soudain un léger bruit indiqua que ses auditeurs se rapprochaient davantage et se plaçaient pour ne plus bouger, afin de ne perdre aucune de ses paroles, car il avait la

voix si faible, qu'il fallait prêter une oreille attentive. Quand il prêchait, on eût dit un mourant qui adresse ses derniers conseils à sa famille. On ne lui trouvait pas cette éloquence brillante et passionnée qui étonne et enchante les beaux esprits; homme simple, pieux et sensé, il n'avait que l'éloquence du cœur et de la raison; sa logique naturelle persuadait l'esprit, et sa parole naïve, onctueuse et touchante, pénétrait jusqu'au fond de l'âme. Accablé par l'âge et les infirmités, qui le forçaient de renoncer aux fatigues du sacerdoce, il prêchait ce jour-là pour la dernière fois, il se proposait d'expliquer et de prouver l'origine céleste, la vérité, la nécessité et tous les avantages spirituels et temporels de la religion chrétienne; le besoin de la foi, et la manière de l'obtenir quand on est assez malheureux pour ne pas l'avoir. Ce jour-là aussi il fut plus éloquent, plus entraînant que dans tous ses autres sermons. Il était impossible à l'intelligence la plus bornée de ne pas le comprendre, et à l'impiété la plus rétive de résister à la lucidité de son argumentation, à l'entraînement de sa conviction, aux instances de sa charité, à la douceur, au charme de sa voix paternelle, qu'on ne devait plus entendre dans le temple du

Seigneur, et qui allait bientôt s'éteindre pour jamais.

Il finit en peignant à grands traits les dangers de l'impiété, les vices qu'elle engendre, les maux que ces vices nous préparent dans cette vie et dans l'autre; et, comme s'il avait pris pour exemple la destinée de Joséphine, dont il semblait raconter l'histoire, il dit les triomphes mondains de l'orgueil, les subits revers qui l'attendent, les vengeances et les railleries des hommes qui se plaisent à humilier les superbes, et les sévères arrêts de la justice divine qui réserve des châtiments terribles, éternels, aux orgueilleux, à moins que, par une sincère conversion, ils ne s'empressent de fléchir le Seigneur, justement irrité de l'abus qu'ils ont fait de la puissance et de la richesse qu'il leur avait accordées pour protéger et secourir leurs semblables, et non pour les outrager et les persécuter. Le prédicateur se surpassa encore dans cette partie de son sermon : toute l'assemblée était profondément émue. Joséphine, étonnée, confuse et persuadée, avait honte d'elle-même; le remords s'était emparé de son âme, elle ne songeait ni à retenir ni à cacher ses larmes, son visage en était inondé. Elle restait debout parce qu'elle n'aurait pu payer une chaise; mais, se

sentant défaillir de lassitude et d'émotion, elle allait se laisser tomber au pied de la colonne qui lui servait d'appui, lorsqu'une vieille femme dont la mise annonçait la pauvreté courut la soutenir, l'entraîna hors du temple, et lui prodigua les soins les plus empressés.

« Sont-ils encore là? demanda avec effroi Joséphine en rouvrant les yeux.

— Qui? répondit la vieille.

— Deux hommes impitoyables qui me poursuivent.

— Je ne les vois pas; que vous veulent-ils donc?

— L'argent que je leur dois; et ils savent bien que je n'en ai pas! Sans la pitié d'une pauvre jeune fille je périrais de faim. Naguère ma position faisait envie à tout le monde. Aujourd'hui tout le monde se tourne contre moi; la dernière révolution m'a précipitée dans un abîme de malheurs.

— Voulez-vous, Madame, que je vous présente à deux dames qui pourront vous secourir et vous consoler?

— Mon mari est proscrit et peut-être arrêté, personne ne peut sauver sa tête.

— Ces dames sont bien puissantes et encore plus généreuses. Elles ont pris pitié de ma misère

et de mon âge. Ce sont elles qui subviennent à tous mes besoins. Bien souvent je leur amène des infortunés qu'elles ne rebutent jamais, et loin de blâmer ma hardiesse elles l'approuvent et l'encouragent.

— Elles peuvent accueillir tous les malheureux et me repousser.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je suis la femme d'un proscrit, et que peut-être elles appartiennent à un parti qui n'est pas celui de mon époux.

— Elles ont toujours préféré nos princes légitimes, mais elles sont chrétiennes avant tout ; et, quand il s'agit de secourir le malheur, elles disent qu'elles ne connaissent pas d'autre opinion que celle de l'Évangile, qui nous commande de nous réconcilier avec nos ennemis et de les traiter comme des frères. »

Joséphine, ne sachant où aller, se laissa conduire vers l'asile qui lui était offert. La pauvre femme qui la précédait entra dans un magnifique hôtel où elle semblait chez elle ; un domestique les introduisit dans un salon, alla les annoncer, et revint les prier de s'asseoir en attendant que ces dames eussent terminé une lettre d'affaire qui paraissait très-pressée.

« Alors, dit la pauvresse, appelée Madeleine,

je vais vous laisser un instant et aller voir une ancienne amie que Madame honore d'une affection toute particulière, et qui est ici comme l'enfant de la maison. »

Restée seule et livrée à ses pensées, la baronne attendait avec inquiétude le résultat de la démarche bizarre et hardie, même inconvenante, qu'elle faisait d'après le conseil d'une inconnue; mais cette inconnue l'avait surprise et s'était pour ainsi dire emparée d'elle au moment où le trouble de son esprit ne lui laissait pas la liberté de réfléchir. Et, après tout, elle était si malheureuse, elle avait un si grand besoin de trouver quelqu'un qui s'intéressât à son époux, qu'elle résolut de tout braver pour tâcher d'émouvoir la compassion de cette dame dont on lui vantait la générosité.

Au bout d'un instant, la porte qui conduisait du salon aux pièces intérieures s'ouvrit; une jeune femme, dont la mise très-simple annonçait une femme de chambre élégante, comme on en voit dans quelques grandes maisons, s'avança vers la baronne. Celle-ci s'était levée en entendant ouvrir la porte. Un mouvement de pénible surprise la fit retomber sur son siége; la jeune femme elle-même ne paraissait pas moins étonnée. Cette jeune femme était

Rose ; la baronne l'avait reconnue, et Rose avait aussi reconnu la baronne.

«Que désirez-vous, madame la baronne? lui demanda-t-elle.

— Je désire parler à votre maîtresse, répondit Joséphine.

— A la maîtresse de Mademoiselle! s'écria Madeleine, entrant précipitamment; Mademoiselle est la jeune marquise, la maîtresse de cet hôtel, et voici sa mère, madame la marquise. »

En effet la marquise, aussi simplement vètue que sa fille, arrivait par la même porte dans le salon, et la marquise reconnut en elle madame Lafosse, son ancienne maîtresse de dessin au pensionnat d'Écouen. »

A l'aspect de ces deux personnes, qu'elle avait rendues si malheureuses, et surtout de Rose, qu'elle avait si indignement outragée, la pauvre baronne se crut amenée à dessein dans un guet-apens. Elle ne s'expliquait pas la noblesse et la fortune de Rose et de sa mère, mais elle les voyait riches; en les jugeant d'après son propre caractère, elle les croyait vindicatives, et pensait que Madeleine avait eu mission de l'amener traîtreusement dans leur hôtel, afin de l'exposer à mille outrages et peut-être à quelques violences. Cette pensée la fit frémir et bouleversa

tous ses sens ; elle voulut s'enfuir, mais ses genoux fléchirent, elle tomba évanouie.

En revenant à elle, Joséphine, toujours préoccupée des mêmes craintes, n'osait ni ouvrir les yeux ni proférer une parole. Cependant sa respiration annonçait que déjà son évanouissement était passé. Deux mains caressantes tenaient et pressaient l'une des siennes, et un doux baiser, un baiser de paix et d'amour déposé sur son front, acheva de la rassurer.

« Revenez à vous, lui dit une voix tendre qu'elle reconnut aussitôt ; reprenez courage, Madame, vous êtes avec des amies sincères et dévouées.

— C'est vous, Mademoiselle, qui me tenez ce bienveillant langage ! s'écria la baronne étonnée.

— Oui, Madame, ce langage n'exprime que ma pensée et celle de ma bonne mère.

— Est-il possible que vous ne me haïssiez pas, après tous les chagrins que je vous ai causés !

— Nous ne connaissons pas la haine, répondit la marquise. Quand la fortune vous ôtait la raison, nous nous sommes bornées à vous plaindre, et même alors, si nous avions pu vous servir en quelque chose, vous nous auriez trouvées prêtes à vous obliger comme nous le sommes aujourd'hui.

— D'où tenez-vous donc cette générosité plus qu'humaine ?

— De la religion.

— Oui, la religion ! c'est ce qu'affirme Lucette, dit à demi-voix la baronne se parlant à elle-même.

— Vous connaissez Lucette ? vous la voyez, vous conversez avec elle ? demanda vivement Rose. C'est un ange de douceur et de charité, que cette jeune fille ; elle soutient son vieux père avec ses gages, et quoiqu'elle achète tous les objets de ménage et toutes les provisious pour ses maîtres, elle ne leur ferait pas tort d'une obole ; non, pas même pour aider son père, elle ne consentirait jamais à commettre la moindre infidélité.

— Depuis hier c'est elle qui me nourrit, » répondit la baronne en se couvrant le visage ; et ses sanglots éclatèrent malgré elle.

Rose et sa mère se regardaient d'un air consterné ; elles n'osaient se communiquer leurs pensées, de peur de blesser la baronne ; mais elles se parlèrent des yeux et se comprirent.

« Vous nous feriez bien plaisir, dit Rose au bout de quelques moments, si vous aviez la bonté de venir occuper un petit appartement que nous réservons pour nos amis. A ce titre, il vous ap-

partient, car je vous aime toujours comme je vous aimais à Écouen; maman, de son côté, aime toujours ses anciennes élèves, et certainement vous nous rendrez affection pour affection. Nous ne vous demandons que le bonheur de vous posséder et de vous voir à notre table, assise entre deux anciennes amies de votre enfance. »

A cette proposition si bienveillante, Joséphine ne répondit que par un redoublement de larmes et de sanglots; puis elle s'écria : « Ah ! vous ne savez pas encore tout le mal que je vous ai fait ! c'est à moi que votre mère doit la perte de sa place au pensionnat d'Écouen et tous les malheurs qui ont suivi sa destitution !

— Eh bien ! reprit la marquise, nous serions presque tentées de vous en remercier. Ce malheur, dont nous avons gémi, a du moins eu l'avantage d'offrir à ma bonne Rose l'occasion de montrer son dévouement à sa mère et d'éprouver ses vertus chrétiennes; il nous a de plus procuré de vrais amis, que nous n'aurions sans doute pas trouvés si nous avions toujours été dans une position supportable.

— Nous allons déjeuner, Madame, interrompit Rose, qui désirait abréger ce pénible entretien : voulez-vous que l'on mette votre couvert à côté du mien ? »

Et sans attendre de réponse, Rose, qui aurait pu sonner un domestique, mais qui voulait prévenir un refus, courut donner ordre de préparer l'appartement destiné à la baronne et de mettre tous les jours son couvert. Quand elle revint, Joséphine parlait de son mari.

« Il voulait, disait-elle, rester comme mon père, fidèle au serment qu'il avait prêté au roi ; il avait déjà résisté à toutes les sollicitations de ses compagnons d'armes ; il n'a pas eu la fermeté de résister à mes conseils, c'est moi qui l'ai poussé au crime dont on va le punir ; il est perdu, si je ne lui trouve pas des protecteurs assez puissants pour le soustraire à la mort.

— Cela est difficile, mais ce n'est pas impossible, répondit la marquise. J'ai à la cour des amis fort estimés du monarque et des princes ; je les verrai aujourd'hui même ; je les intéresserai à votre époux ; je pallierai sa faute autant que je pourrai, je vous accuserai même pour le justifier, et comme son régiment a plutôt suivi que donné l'exemple de la défection, j'espère que nous parviendrons à obtenir ou l'absolution du baron, ou au moins une commutation de peine. Je crois pouvoir vous répondre du succès ; seulement il faudra peut-être attendre patiemment des circonstances favorables, et que

le baron n'aggrave point ses torts en bravant ses juges. Il faudra aussi sans doute vous résoudre vous-même à des démarches suppliantes qui pourront coûter à votre fierté.

— O Madame, le malheur m'a bien changée ; aucune démarche ne me coûtera pour sauver l'époux trop tendre que j'ai exposé à un si terrible péril ; il n'est point d'humiliations que je ne sois prête à subir, si je puis espérer de racheter à ce prix sa vie et sa liberté. »

Pendant le repas, l'entretien ne roula que sur les moyens d'atténuer le crime du baron et de faire commuer sa peine, s'il était condamné à être passé par les armes, comme il fallait s'y attendre. Le zèle que montraient Rose et sa mère, les explications qu'elles donnèrent, rendirent un peu de courage à la baronne, qui manquait d'expressions pour les remercier. Rose ne voulut point la quitter de tout le reste du jour, et s'appliqua à la consoler et à la distraire. Elle lui proposa d'aller voir Lucette ; on partit sur-le-champ. La famille du concierge reçut Rose comme une ancienne amie ; la portière, en l'embrassant, lui reprocha de l'avoir si longtemps oubliée ; le portier lui toucha cordialement la main ; les trois enfants, la tirant par sa robe, se disputèrent ses caresses. On se borna à saluer

froidement, mais poliment, *madame la baronne.* Puis Rose pria la portière d'aller dire à Lucette de venir lui parler un instant dans l'appartement de Joséphine, si ses maîtres le lui permettaient. Elle s'empressa d'y aller ; les deux dames montèrent dans l'appartement. Lorsque Rose le vit entièrement démeublé et remarqua le seul lit qui y restât, son cœur se serra ; elle ne put retenir ses larmes.

« Ne me plaignez pas, s'écria Joséphine, j'ai trop mérité cette profonde misère ! »

A l'instant même Lucette arriva en courant, et se jeta dans les bras de l'amie de son cœur. « Bonjour, mademoiselle Rose, comment vous portez-vous? demanda-t-elle, transportée de joie.

— Bonne Lucette, dit la baronne, mademoiselle Rose est maintenant mademoiselle la marquise de Belfond.

— Marquise ! vous êtes marquise ! repartit Lucette en se retirant à une distance respectueuse et ne pouvant dissimuler son chagrin.

— Oui, chère Lucette ; le retour des Bourbons a permis à ma mère de reprendre ses biens et son ancien titre.

— Marquise, grande dame et riche ! Ah ! j'en suis bien contente pour vous, Mademoiselle ; mais... la pauvre Lucette... ne vous verra plus ! »

A ces mots, Lucette ne put retenir ses pleurs.

« Aimable enfant, s'écria Rose en la pressant dans ses bras, soyez toujours Lucette, je serai toujours Rose, et nous nous aimerons toujours.

— Toujours? demanda Lucette, avec le doux sourire de l'espérance.

— Oui, toujours; et si un jour vous perdez votre place, venez tout droit chez Rose, elle vous recevra à bras ouverts. Voici l'adresse de ma mère; ne la perdez pas.

— Vous devez être bien étonnée, bonne Lucette, dit la baronne, de me voir ici avec Mademoiselle; je vais vous expliquer ce miracle, car c'en est un. »

Alors elle raconta comment elle avait été contrainte de se réfugier dans une église, où l'éloquence persuasive d'un vénérable prédicateur avait fait descendre la foi dans son âme, et comment elle avait été conduite chez les dames de Belfond, qui, au lieu de la repousser comme elle le méritait, lui avaient accordé leur amitié et leur protection.

« Eh bien! s'écria Lucette, c'est Dieu qui a lui-même dirigé tout cela pour vous sauver. C'est lui qui a envoyé ces deux hommes afin de vous forcer à entrer dans son temple; c'est Dieu qui vous a parlé par la bouche de ce vénérable

prêtre, et qui a voulu que cette bonne vieille vous conduisît chez les seules personnes capables de vous secourir.

— N'en doutez point, Madame, reprit Rose; il faut reconnaître ici le doigt de la divine Providence.

— Je le sens, répondit la baronne, et jamais je ne cesserai d'en remercier le Seigneur. »

Obligée de sortir, Lucette prit congé de ces dames. « Vous ne savez pas! dit-elle, en passant, à la portière; eh bien! mademoiselle Rose est une marquise, et bien riche! la baronne est à présent son amie; je vous conterai tout cela ce soir. Adieu. »

On la crut, parce qu'on la savait incapable de mentir, même en plaisantant; mais on avait peine à concevoir la métamorphose de Rose. Un instant après, les dames descendirent et entrèrent dans la loge; la portière fit une profonde révérence; le portier, ancien grenadier accoutumé à l'obéissance passive, et obéissant surtout envers sa femme, qu'il appelait son capitaine, ôta sa casquette et resta immobile comme un soldat sous les armes; les enfants, réfugiés dans un coin, regardaient Rose de tous leurs yeux.

« Ah! madame Besnard, dit Rose en prenant une chaise et attirant sur ses genoux l'aîné des

enfants, appelé Pierre et âgé de quatre ans, vous m'aviez habituée à un accueil plus cordial.

— Est-il vrai, demanda vivement le petit Pierre sans laisser à sa mère le temps de répondre, est-il vrai, Rose, que tu est marquise? — Oui, mon enfant. — L'étais-tu déjà tout à l'heure? — Oui. — Et tu étais tout de même Rose? — Oui. — Étais-tu déjà marquise lorsque tu étais servante? — Oui, mais je ne le savais pas. — Tiens! et maman, l'est-elle aussi sans le savoir?

— Taisez-vous, petit fou, dit en riant la portière, et laissez-moi répondre à mademoiselle la marquise; notre amitié pour mademoiselle Rose doit se changer en respect. Nous savons nous tenir à notre place.

— Vous verrez, madame Besnard, que la marquise n'oublie pas les amis de Rose. Si vous le permettez, ma mère et moi, nous nous chargerons de faire élever et d'établir vos enfants. »

Cette proposition fut acceptée avec une vive reconnaissance. La baronne étonna la portière et son mari en leur demandant pardon de toutes les injures qu'elle leur avait faites; sa prière acheva de les désarmer, et elle eut la satisfaction de se réconcilier avec de braves gens qui ne lui

auraient jamais fait aucun mal, si son orgueil ne les eût pas blessés en toute occasion.

Le soir, la marquise alla voir les personnes qu'elle désirait employer en faveur du baron. Toutes lui représentèrent les difficultés presque insurmontables qu'on aurait à vaincre, et on lui promettait bien d'y mettre le plus grand zèle, mais on déclarait qu'il ne fallait rien espérer. La marquise réitéra ses instances, et revint fort triste.

Cinq jours après, le baron, escorté par la gendarmerie, arriva à Paris, et fut déposé dans la prison militaire de l'Abbaye pour y attendre son jugement. Joséphine, rassemblant le peu de forces qui lui restaient, alla voir son époux; la marquise voulut l'accompagner. En entrant dans le réduit fermé de fortes grilles et d'une porte massive, qui devait être le dernier logement de son mari, et qui avait déjà la sombre apparenee d'un sépulcre, Joséphine, étouffant d'angoisses, se précipita dans les bras du baron et ne put prononcer un seul mot. Une pâleur mortelle couvrait ses traits contractés; un tremblement convulsif agitait et roidissait tous ses membres; elle serait tombée, si le baron et la marquise ne se fussent empressés de la soutenir. La voix émue et caressante de celui qu'elle

aimait alors mille fois plus qu'elle-même, adoucit peu à peu la violence de cette crise; des ruisseaux de larmes jaillirent des yeux de Joséphine; ses muscles se détendirent, sa poitrine se dégonfla, elle put alors prononcer quelques paroles entrecoupées de sanglots. Le baron, qui attendait la mort avec ce courage calme et intrépide qui ne l'avait jamais abandonné sur le champ de bataille, n'eut pas la force de supporter le spectacle du désespoir de son épouse toujours chérie; il était pâle et défait, et quelques-uns de ces pleurs qui révèlent chez les hommes une affliction profonde, une douleur à briser l'âme, tremblaient au bord de ses paupières.

« Cher et malheureux ami, dit la baronne, c'est moi seule qui t'ai perdu !

— Ne parlons plus du passé, répondit le baron.

— Ah ! puis-je l'oublier, puis-je oublier une faute dont je suis seule coupable, et dont toi seul vas être puni !

— Au lieu de vous désoler, Madame, interrompit la marquise, cherchez plutôt à consoler votre mari, dont votre désespoir abat le courage. »

Puis se tournant vers le baron, elle lui dit : « Comptez sur moi, Monsieur, je ne négligerai rien pour vous sauver; et, malgré tous les obstacles, j'ai la conviction que j'y parviendrai. »

Le baron, qui la voyait aussi modestement vêtue que la plus simple bourgeoise, et qui d'ailleurs savait par de récents et terribles exemples que la justice ni le monarque n'entendaient pardonner à personne le crime dont il était coupable; le baron la regarda d'un air étonné et répondit : « Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, Madame. — Ma fille était une des compagnes de Madame au pensionnat d'Écouen, et moi j'étais la maîtresse de dessin. — Mademoiselle votre fille ne se nomme-t-elle pas Rose? — Oui, monsieur le baron.

Alors l'étonnement du prisonnier redoubla. Il se rappelait les mauvais procédés de sa femme envers Rose, et se demandait à lui-même comment il se faisait que la mère de cette jeune fille accompagnait son épouse, et comment une femme si pauvre prétendait le sauver.

« Vous êtes la mère de mademoiselle Rose, dit-il enfin, et vous venez jusque dans mon cachot m'offrir votre protection !

— Oui, monsieur le baron, je suis la mère de la pauvre Rose, mais je suis aussi la marquise de Belfond; j'ai des amis puissants à la cour. Madame la duchesse d'Angoulème a beaucoup de bontés pour ma fille et pour moi; Son Altesse nous a présentées plusieurs fois à Sa Majesté. Le

roi a désiré connaître tous nos malheurs; ce récit l'a vivement intéressé. Il m'a rendu presque tous mes biens, et a daigné m'assurer que sa royale protection ne me manquerait jamais. Je suis résolue à l'implorer pour vous; ma fille et moi, nous sommes les meilleures, peut-être les seules amies de madame la baronne.

— Oh! oui, mes seules amies! s'écria la baronne; sans ces généreuses dames, qui m'ont offert leur table et un gîte, tu n'aurais plus d'épouse. Oh! plût au Ciel que tu n'en eusses jamais eu ou que j'eusse été sage, tu aurais gardé ton serment!

— Madame, reprit le baron en saisissant et baisant avec transport la main de la marquise, votre bienveillance pour moi m'avait pénétré de reconnaissance, mais votre générosité envers ma malheureuse épouse me touche bien plus encore; et si j'échappe au sort qui me menace, toute ma vie ne suffira pas pour vous témoigner ma gratitude! Mais ne vous abusez pas, ajouta-t-il, je connais les rigueurs de la justice militaire et la gravité de ma faute. La politique défend d'épargner ma tête; tout votre zèle, tout votre crédit ne la sauveront pas; il ne faut pas se bercer d'une espérance qui rendrait le coup plus affreux parce qu'il serait inattendu; il vaut

mieux s'y préparer et réunir toutes ses forces pour le supporter avec fermeté. Je suis prêt à mourir, et je mourrais sans faiblesse, si j'avais la consolation de savoir que vous continuerez vos bontés à ma pauvre Joséphine; en la recommandant à votre générosité, je vous recommande la plus chère partie de moi-même.

— Non, vous ne mourrez pas, s'écria la marquise; j'ai promis de vous sauver, je vous sauverai.

— Hélas, Madame, reprit Joséphine, consternée des sinistres pressentiments du baron, vous aurez à combattre des personnes altérées de sang! Ah! vous ne savez pas ce que c'est que l'acharnement de l'esprit de parti.

— Et vous, Madame, vous ne savez pas encore ce que c'est que le zèle de la charité chrétienne. J'aurai plus d'énergie pour le bien que mes adversaires n'en auront pour le mal, et le Dieu des miséricordes bénira mes efforts. »

La marquise avait pris une pose majestueuse et un ton prophétique que la baronne ne lui avait jamais vus, et qui contrastaient d'une manière frappante avec les dehors modestes et le langage doux et presque timide de cette femme toujours si bonne et si résignée. L'assurance de la protectrice inspira une nouvelle confiance à

sa protégée ; le baron feignit de partager l'espoir de son épouse, et le reste de cette visite fut beaucoup moins triste que le commencement.

Tous les jours la baronne venait voir son mari, tous les jours la marquise l'accompagnait, et presque tous les soirs madame de Belfond allait réitérer ses instances à ses amis et leur expliquer, leur présenter sous une nouvelle face les motifs qui, suivant elle, devaient beaucoup atténuer les torts du colonel. Voyant la persistance et la chaleur sans cesse croissante qu'elle mettait à défendre une si mauvaise cause, et ne voulant pas d'ailleurs la blesser, ils ne lui rendaient que des réponses ambiguës, et se retranchaient dans des protestations de dévouement dont elle fut la dupe. Pendant ce temps, on pressait de tous côtés l'instruction de ces sortes d'affaires, et un soir, au moment où la marquise s'endormait dans une trompeuse sécurité, le colonel reçut l'ordre de se tenir prêt à paraître le surlendemain devant le conseil de guerre. Il s'y attendait ; connaissant, à la précipitation de ses ennemis, qu'il n'avait plus rien à espérer, il regrettait de ne pouvoir hâter le jugement et l'exécution de l'arrêt, afin d'épargner à sa femme les mortelles angoisses qu'elle endurerait tant qu'il respirerait. Dans cette pensée, il lui cacha

le lendemain la terrible nouvelle qu'il avait reçue, et Joséphine et la marquise le quittèrent aussi tranquilles que les jours précédents.

Heureusement une dame, qui s'occupait beaucoup de politique, et qui pour cette raison lisait tous les journaux, vint demander à la marquise si elle n'avait rien obtenu pour son protégé; elle ajouta qu'il était temps d'agir avec plus d'activité que jamais, puisque le colonel passait en jugement le lendemain, et que, selon toute apparence, l'arrêt serait prononcé le jour même et ensuite très-prochainement exécuté.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour la marquise et pour Rose. Elles montèrent en voiture et coururent chez tous leurs amis. Alors on leur avoua que le colonel serait infailliblement condamné à la peine capitale; on ajouta que la politique inexorable commandait sa mort, et que rien ne pourrait le sauver. La marquise et Rose revinrent consternées, mais non découragées. Il était déjà tard, la cour était à Compiègne; il fallut remettre au lendemain la démarche décisive que Rose et sa mère regardait avec raison comme la dernière ressource. Elles ne purent fermer l'œil de toute la nuit, et ne cessèrent de parler du baron et des moyens d'obtenir sa grâce, car elles ne doutaient plus

qu'il ne fût condamné. Cependant elles résolurent d'attendre l'arrêt du conseil de guerre, car enfin on avait besoin d'en connaître le prononcé avant d'implorer la clémence royale.

Le jour fatal arriva ; à l'heure ordinaire, la baronne, revenant de la messe, qu'elle entendait tous les matins avec une dévotion exemplaire, parla d'aller voir son mari ; la marquise chercha mille prétextes pour l'en détourner, et finit par avouer la vérité. Deux heures après, un homme sûr envoyé par Rose au conseil de guerre la fit demander, et lui annonça que le conseil, à l'unanimité, venait de condamner le colonel à être fusillé, et que lui-même, refusant de se pourvoir en grâce, demandait instamment à subir sa peine sans délai.

Quelque ménagement que l'on prît pour apprendre cet affreux malheur à la baronne, elle éprouva un coup si terrible, qu'elle perdit ses sens et qu'on trembla pour sa vie. On courut chercher les deux docteurs qui étaient restés les fidèles amis de leurs anciennes protégées ; ils arrivèrent. Les deux dames recommandèrent la pauvre malade à toute leur sollicitude et à celle de Marguerite ; puis la marquise écrivit au baron le billet suivant :

« Tranquillisez-vous, comptez sur vos amies ;

« formez vite votre humble pourvoi en révision
« et en grâce. Ma fille et moi nous partons pour
« Compiègne ; la cour y est, nous verrons ma-
« dame la duchesse d'Angoulême et le roi. Mon
« mari a péri victime de sa fidélité au roi
« Louis XVI, il a rendu de grands services au
« roi actuel au moment où ce prince émigrait ;
« Louis XVIII et la fille de Louis XVI ne peu-
« vent refuser à ma fille et à moi une grâce
« que nous solliciterons à genoux, s'il le faut,
« et que nous demanderons, ma fille comme le
« prix du sang de son père, moi comme le prix
« du sang de mon époux.

« Tranquillisez-vous donc, et attendez-nous
« demain. Nous laissons votre épouse entre les
« mains de notre vieille amie Marguerite. »

Les deux dames partirent ensuite ; en cinq heures elles furent au château de Compiègne.

Le billet de la marquise ne produisit pas l'effet qu'elle en attendait. Le colonel connaissait trop bien l'énormité de sa faute et l'exaspération de ceux qui en poursuivaient la punition. Cependant, pour ne pas blesser des protectrices aussi zélées et en considération de sa femme, il forma les deux pourvois qu'on lui prescrivait, et attendit, non sa grâce, mais son supplice.

Avertie que les pieuses marquises de Belfond

demandaient instamment à lui parler sans délai, la duchesse d'Angoulême, qui honorait ces dames d'une estime et d'une affection toutes particulières, ordonna de les introduire.

« Qu'avez-vous donc? leur dit-elle aussitôt qu'elles entrèrent; vous êtes pâles, vous avez pleuré, vous pleurez encore, vous est-il arrivé quelque grand malheur?

— Oh! oui, Madame, répondirent ensemble, d'une voix émue, la mère et la fille.

— Puis-je y remédier? je ferai tout pour vous consoler.

— Votre Altesse peut tout, elle peut nous rendre le bonheur et la vie. Elle seule le peut, s'écria Rose en fondant en larmes.

— Nous n'avons plus d'espoir qu'en la protection toute-puissante de Votre Altesse, ajouta la marquise.

— Alors votre chagrin va finir. Dites-moi seulement ce que vous désirez.

— La grâce du colonel Bargilès... Il est bien coupable, sans doute, les lois humaines et la politique demandent sa mort; mais la religion...

— La religion permet aux rois les rigueurs nécessaires au repos de leurs peuples.

— La clémence est aussi parfois de la politique. On a fait de terribles exemples, n'est-il pas temps d'essayer la clémence?

— Je le voudrais, répondit la princesse; le roi, son auguste frère et mon époux y sont sollicités par leur cœur; mais les hommes d'État s'y opposent, et nos amis les plus dévoués, que nous devons ménager en ces périlleuses circonstances, nous demandent à grands cris des actes de sévérité. Hier encore une dame d'Herbinières, qui a beaucoup d'influence sur une foule de personnes considérables, disait que nous devions nous féliciter de la mort du général Delmans, que c'était un chef aimé des troupes, un homme adroit, perfide et très-dangereux; elle ajoutait que son gendre, dont vous demandez la grâce, lui ressemblait sous tous les rapports, qu'il n'avait ni foi ni religion, qu'il faisait profession d'athéisme, ainsi que son épouse, qui le gouvernait à son gré, et que, puisqu'on avait eu le bonheur de s'emparer de sa personne, il fallait l'abandonner à toute la rigueur des lois. La jeune duchesse de Chamburas a parlé dans le même sens.

— Quoique je ne me sois jamais mêlée de politique, et que, venant implorer la grâce d'un grand coupable, je n'ai le droit d'accuser per-

sonne, Votre Altesse me permettra de répondre sur tous ces points.

« Sa Majesté, ainsi que Votre Altesse elle-même, peut aujourd'hui céder sans aucun péril à la généreuse impulsion de son cœur et aux conseils de notre divine religion. Les circonstances présentes, loin de les en détourner, doivent les engager à la clémence, quoi qu'en disent les hommes d'État. D'un côté le trône est entouré de tous ses défenseurs, dont le nombre augmente chaque jour, et au besoin les armées des alliés du roi comprimeraient à l'instant toutes les tentatives d'insurrection. D'un autre côté, Bonaparte est le captif du gouvernement anglais, son plus mortel ennemi; son armée, qui inspirait tant de craintes, et dont les cent mille soldats étaient capables encore de bouleverser le royaume et toute l'Europe; cette armée, obéissant au premier ordre du roi, dépose ses armes, se dissout et se disperse avec une soumission qui mérite d'être encouragée, récompensée par la grâce de quelques-uns de ses chefs. Ces grâces montreraient que le roi veut être le père de tous ses enfants, qu'il punit à regret, et qu'il saisit toutes les occasions de pardonner. Je me persuade, Madame, que ces actes de clémence lui gagneraient bien des cœurs, même parmi ses

ennemis, tandis qu'une sévérité inexorable ne ferait qu'envenimer leur haine et les disposer à de nouvelles conjurations.

« Quant aux personnes fougueuses, plus on leur accorde de sang, plus elles en sont altérées; c'est ce qu'on observe dans tous les partis, dans tous les pays, dans tous les temps; mais on observe aussi que ces têtes ardentes déshonorent leur parti et l'affaiblissent en y causant des désertions par l'horreur qu'elles inspirent, et en soulevant contre elles l'indignation et la colère des masses. Ces gens-là sont les fléaux de ceux qu'ils prétendent servir, et devraient en être repoussés et désavoués. Prenez garde, Madame, que souvent l'exagération de leur zèle n'a rien de sincère, et qu'en poursuivant de leurs accusations furibondes et parfois calomnieuses des individus qu'ils signalent comme les plus grands ennemis de l'État, ils ne songent qu'à satisfaire des vengeances personnelles. Et puisque l'inhumaine intervention des dames que Votre Altesse royale m'a citées, me force à dire toute la vérité, je déclare qu'en parlant comme elles l'ont fait, elles n'ont obéi qu'aux inspirations de la haine et de la vengeance.

« Mademoiselle de Chamburas était au pen-

sionnat d'Écouen en même temps que la baronne. Elle accuse aujourd'hui son ancienne compagne, elle la courtisait assidûment pendant les Cent-Jours, alors que, pressé de parvenir, n'importe sous quel maître, l'ambition du duc le ramenait vers Bonaparte. La légitimité a triomphé, le duc revient vers le roi, et sa fille poursuit les bonapartistes vaincus avec la même ardeur qu'elle montrait naguère contre les royalistes accablés. Quel poids peut avoir l'opinion de ces caméléons politiques, et de quel front osent-ils maudire la déloyauté de leurs anciens amis? Mademoiselle de Chamburas n'écoute ici que sa haine contre la baronne, dont l'orgueil a refusé de ployer devant le sein.

« Madame d'Herbinières est cent fois plus répréhensible encore; c'est elle, ce sont ses conseils empoisonnés et son exemple funeste qui ont développé tous les défauts dont la baronne est maintenant la victime. Je sais, Madame, qu'elle parle avec une indignation affectée des mauvais procédés de son ancienne amie envers ma fille; eh bien! je sais aussi de bonne part que c'est madame d'Herbinières qui encourageait la méchanceté de la baronne. Cette femme vindicative ne pardonne pas au général de l'avoir chassée de chez sa fille, au colonel

d'avoir approuvé cet arrêt, ni à la baronne de l'avoir subi sans résistance.

« Elle accuse de déloyauté le général : il a gardé ses serments plus longtemps qu'elle-même n'a permis au président de garder les siens.

« Elle tonne contre la trahison du colonel : le colonel voulait rester fidèle ; malheureusement il avait trop de condescendance pour sa femme, dont les instances le poussèrent au crime malgré lui. Ainsi son tort doit retomber tout entier sur la baronne, et le tort de la baronne procède uniquement de l'ambition démesurée que madame d'Herbinières n'avait cessé de flatter et d'irriter en elle.

« La baronne, il est trop vrai, n'avait point de piété ; son mari, vivant sans cesse au milieu des fracas et des travaux de la guerre, n'en avait pas davantage ; mais l'excès de l'infortune, quelques bons conseils et de bons exemples arrivés à propos ont changé le cœur de la baronne ; elle est maintenant aussi pieuse qu'elle l'était peu durant sa prospérité. Je me suis jointe à elle pour ramener à Dieu le cœur flétri du baron, il n'a point résisté à nos instances ; la grâce est descendue dans son âme, il nous a demandé des livres de piété, il les lit, il en médite le texte, il le commente avec nous, et je suis certaine qu'à

ce moment suprême il a déjà sollicité l'assistance d'un écclésiastique.

— Le pensez-vous? demanda la princesse; croyez-vous à la sincérité de sa conversion et de celle de sa femme?

— Oh! oui; je l'ai reconnue à des signes certains, et surtout à la simplicité de leurs manières et de leur langage.

— Vous avez plaidé avec un zèle admirable en faveur de vos ennemis.

— Je suis chrétienne, Madame.

— Je le vois et je le savais déjà. Cependant cette baronne avait cruellement et longtemps humilié votre fille.

— Je ne m'en suis plainte à personne, répondit Rose modestement.

— Mais on l'a su.

— Dieu a jugé que j'avais besoin de cette épreuve.

— Cela ne diminue pas les torts de la baronne.

— Je les lui pardonnais à l'instant même où j'en souffrais.

— Il paraît que c'est une bien méchante femme.

— Peut-être elle l'était, mais elle ne l'est plus. Elle cherche à réparer toutes ses fautes, et tout le monde se réconcilie avec elle.

— C'était l'orgueil même.

— A présent c'est l'humilité la plus parfaite.

—Elle avait contre vous et contre votre mère une haine implacable.

— Elle a aujourd'hui pour nous une affection, une tendresse, une reconnaissance sans bornes.

— Et vous pouvez l'aimer.

— Oh ! de toute notre âme ; elle est si malheureuse, si repentante, si douce et si bonne !

— J'admire votre charité, Mesdames ; elle fait honneur à votre caractère et à votre piété ; je regrette seulement de ne pouvoir contribuer au succès de la démarche qu'elle vous inspire.

— Ainsi, Madame, reprit la marquise d'une voix tremblante, nous retournerons à Paris pour apprendre le supplice du malheureux baron, et pour assister aux dernières douleurs de son épouse, qui ne lui survivra pas ! Elle est au lit, malade, agonisante peut-être ; la nouvelle de la condamnation de son mari l'a mise aux portes de la tombe ; elle expirera en apprenant l'exécution, qu'il sera impossible de lui cacher longtemps.

— Madame ! madame ! s'écria Rose désespérée, en se jetant aux pieds de la princesse et embrassant ses genoux, ayez pitié de mon amie, de ma mère et de moi ! Mon père est mort pour s'être dévoué sans réserve au service de votre

auguste père ; accordez-moi la grâce de l'époux de mon amie, je vous en conjure au nom de votre père et du mien.

— Madame, ajouta la marquise presque aussi émue que sa fille, le dévouement de mon mari avait pu être utile même au roi actuel ; Sa Majesté a daigné me dire qu'elle s'en souvenait encore ; sans mon mari, MONSIEUR était arrêté dans sa fuite et peut-être perdu comme son auguste frère ; vous êtes la nièce et la fille adoptive de ce bon prince, qui se plaît à vous nommer son Antigone. Daignez intercéder pour nous auprès du roi, et que la grâce que nous demandons à genoux soit le prix du sang de mon époux, du père de ma fille, qui a péri martyr de sa fidélité à son roi. »

Égarée par la crainte, Rose tenait embrassés étroitement les genoux de la princesse, et lui présentait son visage inondé de larmes, elle cherchait des paroles plus touchantes pour la fléchir, mais son cœur était trop navré. Heureusement la douleur peinte sur ses traits fut plus éloquente que ses discours ; la princesse elle-même ne put retenir des larmes d'admiration et cessa de résister à des sollicitations si pressantes, si généreuses.

« Je me rends, dit-elle, le colonel vous devra la vie.

— O Madame! admirable princesse! digne fille du meilleur des rois! comment vous témoigner notre reconnaissance? s'écria Rose, passant des angoisses de la crainte aux transports de la plus vive joie.

— Relevez-vous et calmez-vous, Mademoiselle, répondit la princesse. Le roi seul a le droit de faire grâce aux condamnés. Je vais lui parler, attendez-moi, je vous présenterai tout à l'heure à Sa Majesté. »

L'absence de la princesse dura près d'un quart d'heure.

« Le roi, dit-elle en revenant vers les deux dames, était fort irrité contre le colonel. Je suis parvenue à l'adoucir un peu; votre présence, les souvenirs touchants que rappelle votre nom, votre ardente charité et l'éloquence de vos prières achèveront l'œuvre que j'ai commencée. Suivez-moi. »

La duchesse les conduisit à l'appartement du monarque. Elles entrèrent en tremblant, car du succès de leurs instances allait dépendre la vie d'un homme, de l'époux de leur malheureuse amie. Toutes deux se précipitèrent aux pieds du roi. Il résista longtemps à leurs supplications; mais enfin les motifs politiques développés par la marquise frappèrent son esprit,

l'ardente charité et les larmes de Rose émurent son cœur, et l'intercession toujours si puissante de la duchesse le décida à la clémence.

« Si je vous accorde la grâce de ce grand coupable, qui me répondra de lui? demanda-t-il.

— Nous! nous! s'écrièrent en même temps Rose et la marquise.

— Il vous trahira comme il m'a trahi, reprit Louis XVIII.

— Non, Sire, répondit Rose; sa femme le poussait au crime; aujourd'hui sa femme, réconciliée avec Dieu, le retiendrait s'il avait besoin d'être retenu; mais lui-même s'est rapproché du Seigneur; il a renoncé pour jamais à la politique, à la carrière des armes, il n'aspire qu'à vivre dans la plus humble et la plus obscure retraite, au fond de quelque campagne.

— Il est ruiné; la misère le rejettera malgré lui dans les factions, dit le roi.

— Sire, j'ai au centre de la Touraine une petite métairie dont le fermier vient de mourir. J'ai offert au colonel de la lui donner à bail; sa femme et lui ont accepté avec joie ma proposition et se promettent d'y vivre en bons et paisible cultivateurs, si Votre Majesté daigne conserver la vie au malheureux baron.

— Eh bien! je vous accorde sa grâce. »

Alors Rose et la marquise, transportées de joie et de reconnaissance, voulurent se jeter encore aux genoux du monarque pour le remercier de sa clémence; Rose surtout paraissait au comble du bonheur. Le roi s'empressa de les relever et leur dit : « Je vais vous donner pour le garde des sceaux une lettre que vous remettrez vous-mêmes à ce ministre; elle annonce ma volonté de commuer la peine prononcée contre votre protégé en une détention perpétuelle.

—Perpétuelle! » dit Rose d'une voix éteinte, et la pâleur du désespoir s'étendit de nouveau sur son visage; il fallut que sa mère et la duchesse elle-même la soutinssent dans leurs bras. La généreuse et sensible Rose était presque évanouie, la marquise fondait en larmes; cependant elle n'osait hasarder aucune observation. Ce fut la duchesse qui prit la parole :

« Sire, dit-elle, ce n'est plus pour le colonel que j'implore votre clémence, c'est pour cette mère désolée de la douleur de sa fille, c'est pour cette noble et généreuse enfant que je vous demande grâce. Bornez, je vous en conjure, bornez au plus court terme possible la détention de notre protégé.

— De votre protégé, ma nièce? reprit le roi étonné.

— Oui, Sire, la charité de ces femmes admirables a passé dans mon âme, et le souvenir des services que le malheureux marquis a rendus à mon infortuné père et à Votre Majesté elle-même parle à mon cœur et sans doute au vôtre.

— Eh bien! quelle doit être selon vous, ma ma fille, la durée de la détention? »

A ce mot, Rose releva la tête, et ses yeux suppliants, fixés sur ceux de la duchesse, semblaient lui dire : O Madame, la grâce entière dépend de vous, rendez bien vite le colonel à son épouse.

« Il n'appartient qu'à Votre Majesté de prononcer sur ce point répondit la duchesse.

— Je vois, Mesdames, que ma fille et vous désirez une grâce pleine et entière; cela est impossible. Je soulèverais trop de clameurs d'un côté, trop de prétentions de l'autre; tout le monde et mes augustes alliés eux-mêmes m'accuseraient de faiblesse; il n'en faut pas davantage pour compromettre le trône. Je réduis à dix années la détention du colonel. Et dites-lui, Mesdames, que c'est aux instances de ma fille, à vos vertus chrétiennes, madame la marquise, aux fidèles services de votre époux, surtout à la générosité sublime, aux touchantes prières, aux larmes plus touchantes encore de votre aimable fille, qu'il va devoir la vie, et qu'ensuite il devra la liberté. »

Entraînée par son ardente charité au delà des bornes des convenances, Rose répondit timidement : « Dix années, Sire, c'est encore bien long! »

La marquise, étonnée de sa hardiesse, rougit et baissa les yeux ; Rose, surprise elle-même de son audace, éprouvait une visible confusion ; la duchesse paraissait mécontente ; le roi ne put s'empêcher de sourire.

« C'est long, sans doute, reprit le monarque ; mais d'autres commutations peuvent abréger la peine, et nous pouvons ainsi avec un peu de patience arriver à la grâce entière. Cela dépendra désormais du colonel, de votre mère et de vous. »

Quelques heures après, les deux dames, revenues à Paris, remettaient la lettre du roi au garde des sceaux, fort étonné de son contenu ; car le supplice du colonel avait été décidé en conseil des ministres comme absolument nécessaire, vu les circonstances. Cependant il obéit.

Ensuite Rose et sa mère allèrent porter l'heureuse nouvelle à la baronne et au colonel.

Le mal de la baronne, quoique très-alarmant, passa presque aussitôt que l'effroi qui l'avait causé ; au bout de trois jours elle put continuer ses visites à la prison. Le colonel, surpris de la clémence royale, dont il s'avouait indigne, était

pénétré de reconnaissance envers le monarque et envers ses trois protectrices ; car il comprenait dans ce nombre la princesse, sans l'intervention de laquelle on n'aurait pu fléchir le roi. Mais ses actions de grâces s'adressaient principalement à la miséricorde céleste, qui avait visiblement disposé tous les cœurs à venir à son secours.

Avec quel bonheur il reçut dans sa prison la première visite de Rose, amenée par la marquise et la baronne ! Jamais l'empereur, au milieu de ses plus éclatantes victoires, ne lui avait paru aussi admirable que cette jeune fille parée de sa naïve candeur et de ses vertus simples et sublimes. Avec quelle joie il la vit prodiguer à son épouse les plus tendres prévenances et les doux noms d'amie et de sœur ! Heureuse, pensait-il, heureuse la mère qui l'a pour fille ! heureux, mille fois heureux celui qui l'aura pour épouse, s'il est digne d'une pareille compagne ! Heureux les enfants qui l'auront pour mère ! heureux et bien heureux ceux qui, comme nous, l'auront pour amie ! une semblable femme fait la félicité de tout ce qui l'entoure.

Le baron n'était pas le seul à qui Rose inspirât de semblables pensées. Un jeune seigneur, le comte de Merville, avait assisté dans un respectueux silence à l'audience accordée par le roi

à la marquise et à sa fille. Quand ces dames furent retirées, Louis XVIII, parlant de la conduite chrétienne de Rose, laissa échapper cette exclamation : « Pourquoi faut-il qu'une si belle âme soit cachée sous tant de laideur !

— Mais, Sire, la jeune marquise n'est pas si laide, je l'ai même trouvée fort belle. »

Le roi et la duchesse, également étonnés, regardèrent le comte pour s'assurer s'il ne plaisantait pas.

« J'avoue que ses traits ne sont ni réguliers ni jolis, que son teint est pâle et brun en même temps, et son visage cruellement marqué de petite vérole; mais, Sire, quelle angélique expression de candeur et de bonté l'anime et l'embellit ! Que sa voix est douce et touchante ! que ses pleurs sont éloquents lorsqu'elle prie pour le malheur ! que ses yeux deviennent séduisants lorsqu'ils peignent la reconnaissance ! Quelle âme céleste doit avoir cette jeune fille, et qu'elle doit rendre heureuses toutes les personnes qu'elle honore de son estime et de son affection !

— Épouseriez-vous une femme de cette figure ?

— Oui, Sire, et avec la certitude d'être heureux si elle avait l'âme de mademoiselle de Belfond.

— Vous m'étonnez ! toutes les jeunes beautés de la cour se disputent votre conquête, toutes les mères désirent vous avoir pour gendre : la fortune, la naissance, la beauté vous trouvent indifférent. Une demoiselle presque aussi laide que vertueuse se montre par hasard à vos yeux, et vous paraissez enflammé !

— C'est que je n'aurai jamais la folie de n'épouser qu'une figure. Quoique jeune encore, j'ai déjà trop d'expérience du monde pour ne pas savoir que la beauté est un don bien dangereux. L'exemple de ce malheureux colonel en est une nouvelle preuve. La paix, le bonheur domestique, l'honneur du mari, sa vertu même, dépendent trop souvent de l'âme, du caractère de la femme, et je me suis promis ou de ne me marier jamais, ou d'épouser une femme...

— Telle que mademoiselle de Belfond, » interrompit le roi, qui aurait vu cet hymen avec une vive satisfaction ; car il rendait pleine justice au noble caractère, au fidèle dévouement du jeune comte, et depuis quelque temps il cherchait, sans espérer de le rencontrer, un homme capable d'apprécier les vertus de Rose, et digne de s'unir à elle.

« Si j'avais le bonheur de plaire à mademoiselle de Belfond et à madame la marquise, je

me trouverais aussi heureux qu'honoré de cette alliance.

— Avec votre figure, votre nom, votre rang, votre crédit, n'êtes-vous pas sûr de plaire toujours?

— Mademoiselle de Belfond me paraît trop sage pour s'arrêter à tout cela; elle cherchera, comme moi, un cœur noble, bon et généreux.

— Elle le trouvera en vous. La mort de vos parents vous laisse libre de disposer de vous-même; dites-moi votre dernier mot: épouseriez-vous la jeune marquise?

— Oui, Sire.

— J'en parlerai à sa mère. »

Quelques jours après, le roi, de retour à Paris, manda la marquise, et lui parla des intentions du comte de Merville; elle-même en parla à Rose, qui se montra docile comme toujours aux vues de sa mère. A chaque visite on découvrit dans M. de Merville des qualités nouvelles, on admirait surtout l'intérêt qu'il prenait aux malheurs de la baronne et du colonel. Il allait souvent voir et consoler ce dernier; il promit de solliciter sa liberté et de l'obtenir bientôt de la bonté du monarque, auquel il en parla souvent comme d'un homme autrefois égaré, mais entièrement revenu à la raison. Enfin l'année sui-

vante, au printemps de 1816, il épousa Rose; le roi, la duchesse d'Angoulême et tous les princes voulurent signer son contrat de mariage. Il se retirait enchanté de cette marque d'estime et d'affection, lorsque le roi, pressé par la duchesse, le fit rappeler.

« J'oubliais, dit le monarque, une chose importante à laquelle ma fille vient de me faire penser. Mon infortuné frère et moi, nous avons contracté une dette sacrée envers la famille du marquis, il est juste de la payer à sa fille; je veux ajouter à sa dot un présent qui vous sera agréable à tous les deux. »

Le roi écrivit alors une lettre fort courte, la plia en quatre et la remit au comte.

« Ne lisez ce billet qu'en présence de votre épouse et de votre belle-mère; ensuite vous le porterez à son adresse, et vous attendrez la réponse. »

Impatient de savoir ce que contenait ce billet mystérieux, mais poussant la discrétion jusqu'au scrupule, le comte courut chez la marquise. Rose ne se fit pas attendre; on lut ce qui suit:

« A Monsieur le Ministre de la Justice.

« Monsieur le ministre, j'accorde au baron
« Bargilès la remise pleine et entière du reste

« de sa peine, à la condition expresse qu'il ira
« s'établir avec sa femme dans la ferme de la
« marquise de Belfond, en Touraine. Préparez
« tout pour qu'il soit mis en liberté jeudi pro-
« chain, à neuf heures du matin. »

La baronne était présente à cette lecture, une indicible joie s'empara de son âme. La marquise et le comte semblaient aussi heureux qu'elle-même, et Rose, au comble du bonheur, voulut aller sur-le-champ à la prison avec sa mère, le comte et la baronne, annoncer au pauvre captif cette heureuse nouvelle. On convint de montrer au colonel la lettre du roi, afin qu'il ne pût douter de son bonheur; Rose devait la lui présenter avant que le comte la remît au ministre.

En arrivant, et après les premières civilités, Rose tira de son sac un papier, et pria le colonel de le lire, il obéit. On le vit pâlir et rougir tour à tour; deux grosses larmes brillaient au bord de ses paupières, ses mains tremblaient, il baisa avec transport la signature du roi, rendit le billet, et, se laissant tomber sur une chaise, s'écria : « Et j'ai pu trahir un si bon, un si généreux prince! Ah! dites-lui, dites-lui bien, monsieur le comte, que mon repentir et ma reconnaissance laissent à peine dans mon cœur quelque place à la joie. »

Sa femme et ses amis parvinrent difficilement à donner à ses idées une tournure moins triste. On lui parla de la vie tranquille et heureuse que lui et son épouse allaient mener à la ferme de Touraine, des visites fréquentes que la marquise et ses enfants iraient leur faire, de la possibilité de se réunir tous un jour dans un joli château voisin de cette ferme et appartenant à madame de Belfond; puis on l'invita aux noces de Rose et du comte, qui devaient avoir lieu le jour même de sa sortie, dans une propriété du comte, située à deux lieues de Paris. Ce fut seulement alors que son front s'éclaircit entièrement; il n'avait pas cru cet hymen si prochain, et il se réjouissait du bonheur de ses nobles amis.

Le jeudi suivant, la marquise, Rose et la baronne allèrent attendre dans la prison l'ordre de mise en liberté, qui arriva à l'heure fixée par le monarque. Les trois dames emmenèrent comme en triomphe le colonel, alors un peu mieux disposé à sentir son bonheur. La voiture du comte attendait aussi près du guichet. On alla tout droit au château où se préparait le festin nuptial. Le lendemain, la chaise de poste du comte conduisit rapidement à la ferme le baron et sa femme avec la marquise, qui voulut absolument les installer elle-même. Il fallait un

guide expérimenté et fidèle au baron, jusque alors étranger à toute espèce d'exploitation agricole. Il fit venir le généreux Vendéen qui lui avait donné un asile ; ce brave homme sut le diriger habilement ; il conduisait une charrue ; le baron, en blouse et en sabots, en conduisait une autre ; Joséphine, vêtue d'un casaquin grossier et d'un jupon de laine à larges raies brunes et blanches, déposa, avec ses habits de ville, toutes ses idées de grande dame, et se chargea de tous les soins d'une ménagère de campagne. C'était elle qui faisait la cuisine, qui allait traire les vaches et donner à manger aux pourceaux. Elle ne craignait pas de se hâler le teint en récoltant ses fruits et ses légumes à l'ardeur du soleil, ni de gâter ses mains en lavant la vaisselle et en nettoyant les chaudrons. Uniquement occupée de ses travaux et du bonheur de son époux, elle n'éprouva pas un seul instant d'ennui, parce qu'elle avait toujours quelque chose à faire et qu'elle faisait tout avec zèle. Le soir elle était fatiguée, mais contente d'elle-même, et un sommeil paisible réparait ses forces. Chaque jour augmentait la douceur de son caractère et la sérénité de son âme. Le colonel, heureux du succès de ses labeurs, heureux surtout du changement opéré dans l'humeur et les idées

de sa femme, la trouvait cent fois plus belle avec son bonnet rond, ses gros souliers et ses habits de bure, qu'elle ne l'avait jamais été dans ses plus éblouissantes toilettes, et tous deux, en rendant grâces au Ciel et à leurs amis qui leur avaient procuré cette félicité des champs exempte de trouble et d'inquiétude, se demandaient comment ils avaient pu si longtemps courir après la vaine gloire, les plaisirs empoisonnés et les avantages fragiles que l'on achète si cher dans le monde, tandis qu'il n'aurait tenu qu'à eux de se retirer à la campagne et de jouir du bonheur pur et sans nuages qu'ils préféraient à tout depuis qu'ils en connaissaient la douceur. Ils s'étonnaient surtout de l'ambition des gens nés et élevés dans une condition obscure et pauvre, ou dans les rangs secondaires de la société, qui dédaignant l'humble bien-être dont se contentaient leurs pères, n'aspirent qu'à s'enrichir, et ne réussissent qu'à se perdre ou à se lancer dans une sphère remplie de soucis, d'inquiétudes et de tempêtes.

Autant Joséphine, baronne de l'empire, avait été orgueilleuse, égoïste, jalouse et méchante, autant Joséphine, devenue simple paysanne, car son mari avait été dégradé de noblesse par sa condamnation, fut modeste, bienveillante et

charitable ; elle se plaisait à obliger tous ses voisins, prodiguait les consolations et les secours à tous les malheureux, et étendait sa bienveillance jusqu'aux animaux. On l'avait d'abord nommée Joséphine *la belle fermière ;* on la nomma bientôt *la bonne fermière*, et ce dernier nom la flatta beaucoup plus que le premier.

Rose, son mari et la marquise venaient de préférence passer l'été au château voisin de la ferme, afin de se rapprocher de leurs amis. Les deux familles, toujours unies, car une liaison vertueuse se resserre sans cesse, eurent bientôt des enfants. Par les bons offices du comte, le colonel obtint des lettres de réhabilitation de noblesse, qu'il désirait moins pour lui que pour ses fils et ses filles. Dans la suite, un mariage confondit les deux maisons en une seule, et leur bonheur, fondé sur la piété et la vertu, n'éprouva plus aucune vicissitude.

Rose tint parole aux portiers de l'hôtel où elle avait été servante ; elle fit élever leurs enfants, leur donna un métier, les établit, et pas un d'eux ne fut ingrat. Lucette devint la femme de chambre de Rose à l'époque du mariage de cette dernière, et refusa toujours de se marier elle-même pour ne point quitter une si bonne maîtresse. Son père, qu'elle chérissait de toute

son âme, acheva sa longue carrière dans la ferme de Joséphine, qui voulut se charger de soigner sa vieillesse, afin de payer au père la dette de reconnaissance qu'elle avait contractée envers sa fille.

Deux ans après le mariage de Rose, la marquise se retira dans son château, dont la ferme du baron était une dépendance. C'est là, près des amis dont elle et sa fille avaient assuré le bonheur, qu'elle désirait terminer doucement ses jours. Marguerite, qui semblait rajeunir tous les ans, l'accompagna et ne la quitta plus. Le comte et sa femme, dégoûtés des intrigues et des révolutions de cour, la rejoignirent immédiatement après la mort de Louis XVIII, et Joséphine se plaisait à raconter à ses enfants comment son orgueil et son ambition l'avaient conduite, elle et son mari, au dernier degré des misères humaines, et comment la pieuse charité de Rose les avait tous deux arrachés à la mort et à la misère.

FIN.

Tours, Imp. Mame.

